

OEUVRES

DE

BOILEAU.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ŒUVRES
DE BOILEAU,

A L'USAGE

DE LA JEUNESSE.



A LYON,

CHEZ RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,

Rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, N.° 8.

1832.

PRÉFACE.

Comme il n'y a pas d'apparence qu'âgé, comme je suis, de plus de soixante-trois ans (1), et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurais attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentimens, et d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les écrivains ne sauraient trop s'étudier. Un ouvrage a beau être approuvé

(1) En 1701.

d'un petit nombre de connaisseurs; s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les connaisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation. Que si l'on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis, néanmoins, il consiste à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi; et rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, extraor-

dinaire ? ce n'est point, comme se le persuadent les ignorans, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir ; c'est, au contraire, une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensait, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle. Considérons, par exemple, cette réplique si fameuse de Louis XII à ceux de ses ministres qui lui conseillèrent de faire punir plusieurs personnes qui, sous le règne précédent, et lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, avaient pris à tâche de le desservir. *Un roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un duc d'Orléans.* D'où vient que ce mot frappe d'abord ? n'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, et qu'il dit mieux que tous

les plus beaux discours de morale, *qu'un grand prince, lorsqu'il est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son état?* Veut-on voir, au contraire, combien une pensée fausse est froide et puérile ? Je ne saurais rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poète Théophile dans sa tragédie intitulée : Pyrame et Thisbé, lorsque cette malheureuse amante, ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'était tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

Toutes les glaces du Nord ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en

tuer lui-même, soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ! Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade dans ses Métamorphoses en rondeaux, où, parlant du déluge envoyé par les dieux pour châtier l'insolence de l'homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la tête à son image.

Peut-on, à propos d'une aussi grande chose que le déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet dont la pensée est d'autant plus fausse, en toutes manières, que le dieu dont il s'agit ici c'est Jupiter, qui n'a jamais passé parmi les païens pour avoir fait l'homme à son image ; l'homme dans la fable étant, comme tout le monde sait, l'ouvrage de Prométhée ?

Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé, et que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du public est un très-méchant ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise; et je défie tous les auteurs les plus mécontens du Public de me citer un bon livre que le Public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. J'avoue néanmoins, et on ne le saurait nier, que quelquefois, lorsque d'excellens ouvrages viennent à paraître,

la cabale et l'envie trouvent moyen de les rabaisser, et d'en rendre en apparence le succès douteux : mais cela ne dure guère, et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main, il demeure au fond tant qu'on l'y retient; mais bientôt la main venant à se lasser, il se relève et gagne le dessus. Je pourrais dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet, et ce serait la matière d'un gros livre; mais en voilà assez, ce me semble, pour marquer au Public ma reconnaissance, et la bonne idée que j'ai de son goût et de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru; et non-seulement je l'ai revue avec beaucoup de soin, mais j'y ai retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ou-

vrages; car je ne suis point de ces auteurs fuyant la peine, qui ne se croient plus obligés de rien raccommoder à leurs écrits dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils allèguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auraient peur, en les trop remaniant, de leur ôter cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours; mais leur excuse, à mon avis, est très-mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paraître trop travaillé, mais il ne saurait être trop travaillé; et c'est souvent le travail même qui lui donne, en le polissant, cette facilité tant vantée qui charme le lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoique extraordinairement travaillés, sont bien

plus naturels que ceux de Lucain qui écrivait, dit-on, avec une facilité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un auteur à limer et à perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paraît si aisé, travaillait extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres; mais des gens qui en fassent,même difficilement, de fort bonnes, on en trouve fort peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes écrits dans cette nouvelle édition qui est, pour ainsi dire, mon édition favorite. Aussi y ai-je mis mon nom que je m'étais abstenu de mettre à toutes les autres.

J'ai été bien aise de faire voir par-là quels sont précisément les ouvrages que

j'avoue, et d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand partout sous mon nom, et principalement dans les provinces et dans les pays étrangers.

Comme, malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alléguées en vers et en prose, il y a encore des gens qui traitent de médisances les railleries que j'ai faites de quantité d'auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de ces auteurs je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualités; je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la Préface de mes deux éditions précédentes. Les voici : *Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose, c'est qu'en attaquant dans mes ouvrages les défauts de plusieurs écrivains de notre siècle, je*

n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique poète fort dur, n'ait fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode, et qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouterai même sur ce dernier, que dans le temps que j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de St-Amand, de Brébeuf, de Scudéri, de Cotin même, et de plusieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir

d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Après cela si l'on m'accuse encore de médisance, je ne sais point de lecteur qui n'en doive aussi être accusé, puisqu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croie en plein droit de le faire, du consentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'est-ce que mettre un ouvrage au jour? n'est-ce pas en quelque sorte dire au Public : Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rimes dans ma neuvième satire, et il suffit d'y renvoyer mes censeurs.

ABRÉGÉ

DE LA

VIE DE BOILEAU.

Nicolas Boileau, sieur Despréaux, naquit à Paris, le premier jour de novembre 1635, et fut le onzième des enfans de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris, homme célèbre par sa probité et par son expérience dans les affaires. Il fit ses premières études au collége d'Harcourt, et il y achevait sa quatrième, lorsqu'il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler, et l'opération, quoique faite en apparence avec beaucoup de succès, lui laissa cependant pour tout le reste de sa vie une très-grande incommodité. Dès qu'il fut en état de reprendre ses exercices, il alla en troisième au collége de Beauvais, sous M. Sevin, habile homme qui régentait cette classe depuis près de cinquante ans, et qui passait pour l'homme du monde qui jugeait le mieux de l'esprit des jeunes gens. Il fut le premier qui reconnut dans son nouveau disciple un talent extraordinaire pour les vers, et qui crut pouvoir assurer sans restriction qu'il se ferait un nom fameux en ce genre d'écrire. La lecture continuelle des poètes et des romans décela son goût pour la poésie. On le surprenait quelquefois au milieu de la nuit sur ces livres favoris, et l'on était souvent obligé

de l'avertir aux heures du repas. Mais cette lecture, que lui-même appelait une fureur, loin de lui gâter l'esprit, comme il arrive ordinairement, par un amas confus d'idées bizarres et toutes fausses, ne servit qu'à lui inspirer une critique plus exacte, et des traits plus vifs contre le ridicule en général, et contre celui des auteurs en particulier : aussi les ouvrages qu'il lisait avec le plus de goût et de plaisir étaient-ils ceux où il trouvait une satire fine et judicieuse.

Quand il eut fini son cours de philosophie, il étudia en droit, et se fit recevoir avocat. Nul état ne paraissait mieux lui convenir : il avait une mémoire heureuse, beaucoup de vivacité et de pénétration, un jugement sûr, une élocution facile ; mais l'inclination, le premier de tous les talens, lui manquait. Les détours de la chicane ne convenaient point à sa candeur naturelle. Il ne put s'accommoder d'une science où l'on se trouve souvent obligé de revêtir le mensonge des caractères de la vérité. Il résolut donc de prendre un autre parti, et se détermina pour la théologie. Il commença un cours ; mais bientôt il renonça à la Sorbonne, et se livra à son génie poétique que la mort de son père lui laissait d'ailleurs toute liberté de suivre.

Il y avait alors en France un grand nombre de poètes qui, quoique très-médiocres, ne laissaient pas de faire du bruit : il s'en trouvait même quelques-uns de ce rang, que l'on osait vanter comme des modèles. Boileau ne put souffrir que ce mauvais goût triomphât, et qu'on se laissât tromper par des auteurs sans génie, et qui semblaient écrire en dépit du bon sens et de la poésie. Il crut devoir venger l'un et l'autre ; et ce noble

dessein lui arracha quelques satires qui, en lui acquérant une grande réputation, lui attirèrent en même temps la haine et le ressentiment de tous ceux qu'il attaquait ou qu'il laissait au-dessous de lui.

Il se contentait au commencement de lire ses pièces à ses amis, et quelque applaudissement qu'il en reçût, on ne pouvait l'obliger à les rendre publiques. Il souffrit même assez long-temps les mauvaises copies que l'on en répandait dans le monde; mais sa constance l'abandonna enfin à la vue d'une édition pleine de fautes, et dans laquelle on avait de plus mis sous son nom quelques pièces supposées et indignes de sa plume. Ces enfans défigurés réveillèrent la tendresse de leur père, et l'obligèrent à donner lui-même ses Satires, d'abord séparément, et ensuite dans un recueil qui en comprenait huit. Cette édition parut en 1666. Elle excita de grands mouvemens sur le Parnasse français. Les auteurs qu'on attaquait dans cet ouvrage, irrités de se voir tourner en ridicule après avoir joui d'une réputation qu'ils croyaient mériter, s'en vengèrent par des critiques et des libelles sans nombre. Les écrivains d'un ordre supérieur, que Boileau estimait, ne laissèrent pas de redouter sa plume; et si dans le fond ils pensaient comme lui, sa manière d'écrire et la liberté qu'il se donnait de nommer les personnes leur parurent une espèce de crime qu'ils condamnèrent avec vivacité. Boileau, tranquille au milieu de ces attaques, crut cependant être obligé de se défendre; il le fit, mais avec sa modération ordinaire. Il allégua en sa faveur l'exemple de Lucilius, celui d'Horace, de Perse, de Juvénal et du sage Virgile. Ce fut dans la

même vue qu'il commença sa neuvième satire, où, sous l'ingénieuse apparence d'une réprimande sévère à son esprit, il prouve de cent manières que, sans blesser l'état ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, et s'ennuyer à la lecture de certains livres, et divulguer même les raisons de son ennui et de son dégoût.

Après cette justification qui fut bien reçue de tous ceux que la prévention ne dominait point, il n'opposa plus à ceux qu'il n'avait pu persuader que le mépris qu'ils méritaient. Il s'avisa seulement d'un moyen assez singulier pour les rendre ridicules : ce fut de recueillir les pièces qu'ils publiaient contre lui et de les envoyer à ses amis qui, las enfin de ces rapsodies, l'accusèrent presque d'en avoir fait lui-même une partie, pour rendre l'autre plus méprisable, à l'exemple de l'abbé Cotin et de quelques autres qui croyaient avoir trouvé le secret de décrier entièrement ses satires en lui attribuant les leurs.

La réputation naissante de Boileau ne fut pas la seule chose qui le dédommagea de la haine de quelques auteurs. Ces satires mêmes, source de tant de plaintes, lui firent des amis, et des amis illustres. Il compta parmi eux les beaux génies de son temps : les Cossart, les Rapin, les Commire, les Bourdaloue, les Fléchier et quantité d'autres dont le mérite est universellement connu, et qu'il serait trop long de nommer ici. Le premier président de Lamoignon l'honora d'une estime particulière. Ce sage et savant magistrat dont l'amitié était la meilleure de toutes les apologies, loin d'être effrayé du nom de satire que portaient les ou-

vrages de Boileau, et où en effet il n'y avait guère que des vers et des livres attaqués, fut charmé d'y trouver ce sel, ce goût précieux des anciens, et n'estima pas moins son attention à distinguer toujours dans la même personne l'honnête homme d'avec le mauvais auteur.

Nous n'entrerons point dans le détail des Satires de Boileau. Elles furent à peine rendues publiques qu'elles firent les délices de toutes les personnes judicieuses et de bon goût; et ceux qui étaient intéressés à les décrier étaient forcés d'y admirer, au moins en secret, cette justesse d'esprit, cette élégance et cette facilité de versification, ce naturel et cette force d'expressions que le temps ne leur ôtera point, et qui ont fait de chacune un ouvrage immortel. Devenues l'appui ou la ressource de la plupart des conversations, combien de maximes, de proverbes ou de bons mots ont-elles fait naître dans notre langue! et de la nôtre, combien en ont-elles fait passer dans celles des étrangers!

L'Art poétique succéda aux Satires. Il était juste qu'après avoir fait sentir le ridicule ou le faux de tant d'ouvrages, Boileau donnât des règles et des préceptes pour éviter l'un et l'autre; qu'il s'occupât à perfectionner la poésie, et qu'il montrât la voie qu'il fallait suivre pour tenir sur le Parnasse cette place distinguée qui mérite seule de faire considérer ceux qui ont assez d'industrie, de talent, de génie et de goût pour y arriver. Plus il était difficile de monter à ce sommet, au-dessous duquel on ne fait presque que ramper, plus il y avait de difficultés à entreprendre d'être ce guide sûr, ce guide éclairé qui pouvait y

conduire. Il est souvent plus facile de découvrir les fautes des autres que de les surpasser soi-même. Tel qui juge excellemment des ouvrages d'autrui, n'en fait lui-même que de médiocres quand il entreprend de courir la même carrière. Il semble qu'il était réservé à Boileau de réunir en lui ces divers talens, d'être un critique judicieux et un auteur excellent, de faire connaître toutes les qualités qui sont nécessaires à un grand poète, et d'être lui-même un poète d'un rang supérieur. Horace avait réuni ces qualités : rien de mieux dicté et de plus sensé que sa poétique. Mais il ne suffisait pas de répéter sous un tour nouveau et dans une autre langue les préceptes qu'il a donnés : notre poésie, beaucoup plus variée que celle des Latins, a pris différentes formes qui leur étaient inconnues; il fallait les bien connaître toutes pour en parler avec justesse, et tout le monde sait combien Boileau y a réussi. Son Art poétique, amas aussi prodigieux que bien choisi de règles et d'exemples, est lui-même un poème excellent, un poème agréable et si intéressant que, quoiqu'il renferme une infinité de choses qui sont particulières à la langue, à la nation et à la poésie française, il a trouvé des admirateurs dans toutes les nations où il s'est trouvé de justes estimateurs d'un ouvrage excellent.

L'Art poétique parut pour la première fois dans la nouvelle édition que Boileau donna de ses ouvrages en 1673. Il y joignit le traité *du Sublime ou du Merveilleux dans le discours* qu'il avait traduit du grec de Longin. Dans la préface, le traducteur donne d'abord un abrégé de la vie de Longin ; il fait ensuite

l'éloge du Sublime, qui est le seul, de plusieurs ouvrages que cet habile rhéteur avait composés, qui soit passé jusqu'à nous. Après avoir parlé de quelques-unes des traductions latines qui en avaient été faites, il marque la méthode qu'il a suivie dans la sienne, et les difficultés qu'il a rencontrées; et il fait suivre cet ouvrage de quelques remarques où il explique le texte de Longin, et rend un compte plus particulier de sa traduction. On trouve dans cette édition une chose trop singulière et trop glorieuse à Boileau pour ne pas la rapporter ici. Louis XIV, qui a toujours été attentif à faire fleurir les sciences et les belles-lettres dans son royaume, s'était fait lire les ouvrages de notre auteur, à mesure qu'il les composait; mais peu content de l'approbation qu'il leur donnait en particulier, il voulut rendre public ce témoignage de son bon goût et de son estime. Il ordonna que l'on ferait connaître, dans le privilége que Boileau demandait pour faire réimprimer ses premières pièces et en publier de nouvelles, le plaisir qu'il avait pris à la lecture de ces ouvrages; distinction glorieuse, très-louable dans celui qui la donnait, et infiniment honorable à celui qui la recevait.

L'Art poétique avait déjà porté la réputation de son auteur dans les pays les plus éloignés, lorsque M. le président de Lamoignon engagea Boileau dans un ouvrage d'une autre espèce. Un *pupitre* placé et déplacé avait extrêmement brouillé le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle, située au Palais, à Paris, et cette bagatelle commençait à devenir la matière d'un procès fort sérieux, lorsque M. de

Lamoignon, qui sentait mieux que tout autre le ridicule de cette affaire, demanda à Boileau s'il pourrait bien faire un poème sur ce sujet. Tout est facile aux grands génies. La seule proposition du magistrat fit naître au poète une foule d'idées ingénieuses ; et il ne lui fut pas plus difficile de les arranger qu'il ne le lui avait été de les concevoir. Il dressa un plan, il y ajouta un début de 30 à 40 vers, comme un gage plus certain de la facilité de l'exécution. M. de Lamoignon, surpris, feignit de n'être pas convaincu ; et c'est à cette feinte obstination que l'on est redevable des six chants qui composent le poème intitulé *Le Lutrin*. De tous les ouvrages de Boileau, il n'y en a point où il ait mieux fait voir la fécondité de son génie, et il serait étonnant, si la supériorité de son esprit n'était pas aussi connue que ses ouvrages, qu'il ait su faire naître une si grande variété d'incidens d'un sujet aussi stérile.

La rapidité des conquêtes de Louis XIV, les glorieuses actions de ce grand prince, ont aussi plusieurs fois été chantées par Boileau, soit dans ses Epîtres, soit dans quelques Odes particulières ; et dans toutes ces pièces on ne trouve pas seulement le grand poète, mais aussi l'historien fidèle, le zélé citoyen et l'ami de la patrie. Louis XIV en était si convaincu qu'il ne se contenta pas seulement de donner à l'auteur des éloges stériles, quoique toujours flatteurs; il lui donna une pension considérable, et voulut qu'il s'appliquât à écrire l'histoire de son règne ; et les académies française et des belles-lettres, attachées à la gloire de ce prince, se firent un honneur d'admettre dans leur

sein un homme qui, avec tous les talens dignes de ces deux sociétés, avait la faveur et la bienveillance de son roi.

Boileau avait toujours eu une santé fort délicate; mais au commencement de 1706 l'altération s'en fit sentir d'une manière à faire douter que le siècle en dût jouir encore long-temps. Une surdité se joignit à cet affaiblissement: il sentit sa situation, et le reste de sa vie ne fut plus, à proprement parler, qu'une retraite dont la ville et la campagne partagèrent le loisir. Peu répandu dans le grand monde qu'il n'avait jamais trop aimé, et content d'un certain nombre d'amis dont il faisait toujours les délices, il attendit tranquillement la mort que lui annonçaient chaque jour des douleurs aiguës, des évanouissemens et une fièvre presque habituelle. Elle l'emporta le 13 de mars 1711, âgé de 74 ans et quelques mois. Tout ce qui caractérise la mort des justes a accompagné celle de Boileau. Une piété sincère, une foi vive et une charité si grande qu'elle ne lui a presque fait reconnaître d'autres héritiers que les pauvres. Une fin exemplaire a été dans lui, comme il arrive ordinairement, la suite presque naturelle, quoique toujours gratuite de la part de Dieu, d'une vie toujours sage et toujours chrétienne.

Jamais homme ne fut plus pénétré que lui de cette crainte salutaire que l'on ne connaît presque plus que sous le nom de délicatesse de conscience. En voici une preuve que M. Boze rapporte dans l'éloge qu'il a fait de Boileau, et qui se trouve dans le tome troisième de l'Histoire et des Mémoires de

l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dans le temps que l'aversion du palais tourna Boileau du côté de la Sorbonne, on lui conféra un bénéfice ; il en jouit pendant huit à neuf ans. Au bout de ce temps-là ; comme il se sentait tous les jours moins de disposition à l'état ecclésiastique, il quitta le bénéfice, qui était un prieuré simple, et poussant le désintéressement au point de ne pas même vouloir s'en faire un ami dans le monde, il le remit entre les mains du collateur. Il fit plus, il supputa à quoi se montait tout ce qu'il avait reçu, et l'employa en différentes œuvres de piété, et principalement au soulagement des pauvres du lieu. Loin que les devoirs du christianisme passassent dans son esprit pour des œuvres de surérogation, ou dont il fallait renvoyer la pratique dans les cloîtres, il les aimait, et sa fidélité à les remplir était un exemple qu'il donnait continuellement à ses amis, à son domestique et au public. Il a porté ce respect pour Dieu et pour la religion jusque dans ses satires mêmes. Il est aisé d'y remarquer avec quelle attention et quelle avidité il saisit l'occasion d'attaquer le froid et ridicule badinage des indévots, les jeux impies de l'athéisme, et le langage insensé des libertins, lors même qu'il semble n'avoir affaire qu'à des ennemis ordinaires, c'est-à-dire au galimatias, à l'enflure ou à la bassesse du style poétique. Ses ennemis l'ont représenté comme un médisant, un envieux, un calomniateur, un homme qui ne songeait qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des autres ; mais jamais homme ne fut plus exempt que lui de ces défauts, et ne fut attaché plus

fortement à toutes les vertus opposées. C'est par-là principalement qu'il a mérité l'estime de tant de personnes non moins distinguées par leur rang que par leur mérite. Son équité, sa droiture et sa bonne foi étaient si bien établies, qu'il n'y a que l'envie de calomnier et la démangeaison de décrier ce que l'on n'a pas la force d'imiter, qui aient pu l'attaquer de ce côté-là. On peut même dire que c'est sa probité qui lui a en quelque sorte acquis le droit de composer des satires. Un auteur qui reprendrait dans les autres des défauts dont il serait lui-même coupable, s'exposerait à la risée publique et ne serait écouté de personne. Il faut qu'un poète satirique joigne à un grand fond d'équité et de droiture un entier éloignement des vices qu'il attaque dans ses écrits. C'est par-là qu'il gagne la bienveillance des honnêtes gens, et qu'il se met à couvert de la malice de ses ennemis. On se représente ordinairement un auteur satirique comme un homme né malin, chagrin et misanthrope ; mais rien de plus mal fondé que ce préjugé ; et ce portrait au moins ne convenait nullement à Boileau. Ce n'était ni la malignité, ni une humeur bizarre et farouche qui le portaient à crier : il n'était animé que du désir de faire connaître les défauts pour en montrer le ridicule, afin qu'ils fissent moins d'impression, et même que l'on s'en corrigeât. Son espèce d'aigreur ne venait que du déplaisir qu'il avait de voir triompher le vice, l'erreur et le ridicule.

« Tout ce qui choquait le bon sens ou la vérité, « dit M. de Valincourt, excitait en lui un chagrin

« dont il n'était pas le maître, et auquel peut-être « sommes-nous redevables de ses plus ingénieuses « compositions; mais en attaquant le défaut des écri- « vains il a toujours épargné leurs personnes; » et l'on ne saurait nier que le public n'ait confirmé le jugement qu'il a porté sur tous ces auteurs, ce qui montre en même temps et la justesse de sa critique, et son parfait éloignement de toute sorte d'envie et de médisance. Il aimait ceux dont il attaquait les défauts et dont il censurait les écrits, jusqu'à leur rendre toutes sortes de services. La vue d'un homme de lettres dans le besoin lui faisait tant de peine qu'il ne pouvait s'empêcher de prêter de l'argent à Linière même, qui souvent du même pas allait au cabaret faire une chanson contre son créancier. Ce n'est pas le seul exemple de générosité que Boileau ait donné : il employait plus volontiers pour autrui que pour lui-même le crédit que son mérite lui avait acquis. Il ne pardonnait pas seulement les injures qu'il avait reçues, il se réconciliait encore de bonne grâce, comme on sait qu'il fit avec Perrault, après toute la vivacité de leur dispute sur la préférence des anciens et des modernes.

Sans l'avoir vu on devenait son ami par l'estime publique ou par de bons ouvrages, et il y avait autant de fonds à faire sur cette amitié que sur celle que d'autres liaisons avaient formée. La manière dont il agit avec Patru en est un exemple entre plusieurs autres. Ce célèbre avocat s'étant entièrement livré à la passion qu'il avait pour les belles-lettres, et ayant préféré ses livres et son cabinet aux occupa-

tions du barreau, tomba enfin dans l'indigence, sort trop ordinaire aux gens de lettres. Il lui restait ses livres, la plus agréable et presque la seule chose dont il se vît encore possesseur. Boileau apprit qu'il se trouvait obligé de les vendre, et qu'il était sur le point de les donner pour une somme assez modique. Il alla d'abord lui offrir près d'un tiers davantage; mais l'argent compté, il mit dans son marché une condition qui étonna fort Patru, ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant jusqu'à sa mort. Il ne fut pas moins généreux envers Cassandre, auteur d'une excellente traduction de la *Rhétorique d'Aristote*, et sa bourse fut ouverte à beaucoup d'autres. Boursault rapporte, dans une de ses lettres, qu'ayant appris à Fontainebleau que l'on venait de retrancher la pension que le roi donnait au grand Corneille, il courut avec précipitation à madame de Montespan, et lui dit que le roi, tout équitable qu'il était, ne pouvait, sans quelque apparence d'injustice, donner une pension à un homme comme lui qui ne commençait qu'à monter sur le Parnasse, et l'ôter à M. Corneille qui depuis si long-temps était arrivé au sommet; qu'il la suppliait, pour la gloire de Sa Majesté, de lui faire plutôt retrancher la sienne qu'à un homme qui la méritait incomparablement mieux que lui; et qu'il se consolerait plus facilement de n'en point avoir, que de voir un homme tel que Corneille cesser de l'avoir. Il lui parla ensuite si avantageusement de celui pour qui il sollicitait, et madame de Montespan trouva sa générosité si grande et si peu commune, et sa manière d'agir si honnête,

qu'elle lui promit de faire rétablir la pension de M. Corneille, et lui tint parole. Quoique rien, ajoute Boursault, ne soit si beau que les poésies de Boileau, je trouve cette action encore plus belle. On ne finirait pas si l'on voulait ainsi s'arrêter sur tout ce qui marquait dans Boileau l'homme de bien inséparable de l'homme d'esprit, et le sage toujours uni avec le poëte : il faut cependant dire encore un mot de tout ce qui caractérise son esprit ; ses ouvrages en sont un portrait fidèle. Il n'avait pas cette fougue d'imagination que l'on remarque en d'autres poètes ; il paraît au contraire un peu sec ; et il lui est arrivé quelquefois de répéter la même pensée. Mais ce qu'il perdait du côté de l'imagination, il le regagnait avec usure par l'ordre et la justesse des pensées, par la pureté du style, par la beauté du tour et par la netteté de l'expression, qualités bien plus estimables que la première, et qui ne l'accompagnent que rarement. On voit néanmoins par le poëme du *Lutrin* et par plusieurs autres de ses pièces, qu'il avait l'imagination belle, vive et féconde. Cela paraît encore en ce qu'il composait presque toujours de mémoire, et ne mettait souvent ses productions sur le papier que lorsqu'il les voulait donner au public.

Il travaillait beaucoup ses ouvrages, comme il l'a souvent insinué lui-même, et comme il ne faisait pas difficulté de l'avouer à ses amis. Quelque facilité que l'on remarque dans ses vers, on ne laisse pas de sentir qu'ils lui ont coûté beaucoup, et que ce n'est qu'à force de les retoucher qu'il leur a donné cet air libre et naturel qui fait une partie des grandes

beautés que l'on y trouve, et qui sont de plus d'une sorte. Les pièces qu'il a publiées depuis l'*Ode sur Namur* ne sont ni si vives ni même si exactes que celles dont il avait fait présent au public avant ce temps-là : cependant on trouvera dans tout ce qui est sorti de sa plume un goût exquis, un sens droit, et une politesse infinie. Lorsqu'il a emprunté quelque chose des anciens, il s'en est servi en maître, et se l'est rendu propre par le nouveau tour qu'il y a donné. Ceux qui ont prétendu que son Art poétique n'était qu'une traduction d'Horace à laquelle il avait ajouté quelques réflexions tirées de Jérôme de Vida, qui a écrit sur le même sujet, se sont assurément trompés. Dans l'ouvrage de Boileau, qui est de onze cents vers, il y en a au plus cinquante ou soixante qui soient imités d'Horace. Pour Vida, il ne l'avait jamais lu; il l'a assuré plus d'une fois, et on doit d'autant plus l'en croire, que ceux qui compareront l'ouvrage du poète italien avec celui du poète français ne trouveront rien dans le dernier qui soit seulement imité du premier.

« Boileau, dit La Bruyère dans son discours à « l'Académie française, passe Juvénal, atteint Ho- « race, semble créer les pensées d'autrui et se rend « propre tout ce qu'il manie. Il a, dans ce qu'il em- « prunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté « et tout le mérite de l'invention. Ses vers forts et « harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec « art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore « quand la langue aura vieilli, et en seront les der- « niers débris. On y remarque une critique sûre,

« judicieuse, et innocente, s'il est permis du moins de « dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais. »

Mais ce ne sont pas seulement les Français qui ont loué Boileau, son éloge a été fait par tous les habiles gens qui ont pu lire ses ouvrages, de quelque nation qu'ils fussent. Bayle, dans sa République des Lettres, et le baron de Spenheim, dans sa préface sur la satire des Césars de l'empereur Julien, ont donné mille éloges à la beauté du génie et à la circonspection de notre auteur, et n'ont pas hésité de dire que par lui la France l'emporte pour la satire sur toutes les nations, et qu'elle en dispute même la gloire à l'ancienne Rome. Il n'y a pas jusqu'au Dialogue des Morts, où Boileau s'attachait à montrer le ridicule de quelques pièces de théâtre et de quelques romans qui avaient alors beaucoup de cours, qui ne mérite des éloges. Quoique nous n'ayons cet écrit qu'imparfaitement, il ne laisse pas, tel qu'on l'a, d'avoir encore de fort beaux endroits.

Le poème de *la Pucelle* de Chapelain n'y était pas épargné : mais le fort de la critique tombait sur le roman du *Grand Cyrus* et celui de la Clélie de mademoiselle de Scudéri. L'estime que Boileau avait pour cette demoiselle, et son respect pour quelques personnes distinguées que cette pièce aurait pu intéresser, l'ont empêché de la donner au public. Il ne la mit même par écrit que peu de temps avant sa mort. Mais comme il la récitait à ses amis, elle fut écrite sur ce que l'on en put retenir, et on la trouve ainsi imprimée dans quelques recueils.

Pour ce qui est de l'histoire de Louis XIV, dont il s'est occupé pendant quelque temps, et à laquelle plusieurs auteurs ont mis la main, elle n'a jamais été achevée. Boileau sentait mieux que personne la difficulté de tels ouvrages, et il avouait quelquefois ingénûment qu'il ne savait pas trop bien quelles raisons il pourrait alléguer pour justifier de certaines entreprises de ce grand monarque. C'était une marque bien sensible de sa bonne foi, et il serait à souhaiter que tous ceux qui entreprennent d'écrire l'histoire de quelque prince que ce soit eussent un caractère si estimable.

ÉLOGE

DE BOILEAU,

TIRÉ DU DISCOURS QUE M. DE VALINCOUR, SECRÉTAIRE DU CABINET DU ROI, CHANCELIER DE L'ACADÉMIE, PRONONÇA A LA RÉCEPTION DE M. L'ABBÉ D'ESTRÉES.

Je ne crains point ici, Messieurs, que l'amitié me rende suspect sur le sujet de M. Despréaux. Elle me fournirait plutôt des larmes hors de saison que des louanges exagérées. Ami dès mon enfance, et ami intime de deux des plus grands personnages qui jamais aient été parmi vous, je les ai perdus tous deux (*) dans un petit nombre d'années. Vos suffrages m'ont élevé à la place du premier, que j'aurais voulu ne voir jamais vacante. Par quelle fatalité faut-il que je sois encore destiné à recevoir aujourd'hui, en votre nom, l'homme illustre qui va remplir la place de l'autre, et que, dans deux occasions où ma douleur ne demandait que le silence et la solitude pour pleurer des amis d'un si rare mérite, je me sois trouvé engagé à paraître devant vous pour faire leur éloge !

(*) Racine en 1699. Boileau en 1711.

Mais quel éloge puis-je faire ici de M. Despréaux, que vous n'ayez déjà prévenu ? J'ose attester, Messieurs, le jugement que tant de fois vous en avez porté vous-mêmes. J'atteste celui de tous les peuples de l'Europe, qui font de ses vers l'objet de leur admiration. Ils les savent par cœur ; ils les traduisent en leur langue ; ils apprennent la nôtre pour les mieux goûter et pour en mieux sentir toutes les beautés. Approbation universelle qui est le plus grand éloge que les hommes puissent donner à un écrivain, et en même temps la marque la plus certaine de la perfection d'un ouvrage.

Par quel heureux secret peut-on acquérir cette approbation si généralement recherchée, et si rarement obtenue ? M. Despréaux nous l'a appris lui-même : c'est par l'amour du vrai.

En effet, ce n'est que dans le vrai seulement que tous les hommes se réunissent. Différens d'ailleurs dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs manières de penser, d'écrire et de juger de ceux qui écrivent, dès que le vrai paraît clairement à leurs yeux, il enlève toujours leur consentement et leur admiration.

Comme il ne se trouve que dans la nature, ou, pour mieux dire, comme il n'est autre chose que la nature même, M. Despréaux en avait fait sa principale étude. Il avait puisé dans son sein ces grâces qu'elle seule peut donner, que l'art emploie toujours avec succès, et que jamais il ne saurait contrefaire. Il y avait contemplé à loisir ces grands modèles de beauté et de perfection, qu'on ne peut voir qu'en elle, mais qu'elle

ne laisse voir qu'à ses favoris. Il l'admirait surtout dans les ouvrages d'Homère, où elle s'est conservée avec toute la simplicité, et, pour ainsi dire, avec toute l'innocence des premiers temps; et où elle est d'autant plus belle qu'elle affecte moins de le paraître.

Mais c'est en vain qu'un auteur choisit le vrai pour modèle, il est sujet à s'égarer, s'il ne prend aussi la raison pour guide.

M. Despréaux ne la perdit jamais de vue; et lorsque, pour la venger de tant de mauvais livres où elle était cruellement maltraitée, il entreprit de faire des satires, elle lui apprit à éviter les excès de ceux qui en avaient fait avant lui.

Juvénal, et quelquefois Horace même (avouons-le de bonne foi), avaient attaqué les vices de leur temps avec des armes qui faisaient rougir la vertu.

Régnier, peut-être en cela seul fidèle disciple de ces dangereux maîtres, devait à cette honteuse licence une partie de sa réputation : et il semblait alors que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la satire, comme on s'est imaginé depuis que l'amour devait être le fondement, et, pour ainsi dire, l'âme de toutes les pièces de théâtre.

M. Despréaux sut mépriser de si mauvais exemples dans les mêmes ouvrages qu'il admirait d'ailleurs. Il osa le premier faire voir aux hommes une satire sage et modeste. Il ne l'orna que de ces grâces austères qui sont celles de la vertu même, et travaillant sans cesse à rendre sa vie encore plus pure que ses écrits, il fit voir que l'amour du vrai, conduit par la raison, ne fait pas moins l'homme de bien que l'excellent poète.

Incapable de déguisement dans ses mœurs, comme d'affectation dans ses ouvrages, il s'est toujours montré tel qu'il était, aimant mieux, disait-il, laisser voir de véritables défauts que de les couvrir par de fausses vertus.

Tout ce qui choquait la raison ou la vérité excitait en lui un chagrin dont il n'était pas maître, et auquel peut-être sommes-nous redevables de ses plus ingénieuses compositions. Mais en attaquant les défauts des écrivains, il a toujours épargné leurs personnes.

Il croyait qu'il était permis à tout homme qui sait parler ou écrire de censurer publiquement un mauvais livre que son auteur n'a pas craint de rendre public; mais il ne regardait qu'avec horreur ces dangereux ennemis du genre humain, qui, sans respect ni pour l'amitié, ni pour la vérité même, déchirent indifféremment tout ce qui s'offre à l'imagination de ces sortes de gens, et qui, du fond des ténèbres qui les dérobent à la rigueur des lois, se font un jeu cruel de publier les fautes les plus cachées, et de noircir les actions les plus innocentes.

Ces sentimens de probité et d'humanité n'étaient pas dans M. Despréaux des vertus purement civiles : ils avaient leur principe dans un amour sincère pour la religion, qui paraissait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles ; mais ils prenaient encore de nouvelles forces, comme il arrive à tous les hommes, dans les occasions où ils se trouvaient conformes à son humeur et à son génie.

C'est ce qui l'animait si vivement contre un certain genre de poésie, où la religion lui paraissait particulièrement offensée.



Quoi ! disait-il à ses amis, des maximes qui feraient horreur dans le langage ordinaire, se produisent impunément dès qu'elles sont mises en vers ! elles montent sur le théâtre à la faveur de la musique, et y parlent plus haut de nos lois ! C'est peu d'y étaler ces exemples qui instruisent à pécher, et qui ont été détestés par les païens mêmes, on en fait aujourd'hui des conseils et même des préceptes ; et loin de songer à rendre utiles les divertissemens publics, on affecte de les rendre criminels. Voilà de quoi il était continuellement occupé, et dont il eût voulu pouvoir faire l'unique objet de toutes ses satires.

Heureux d'avoir pu d'une même main imprimer un opprobre éternel à des ouvrages si contraires aux bonnes mœurs, et donner à la vertu, en la personne de notre auguste monarque, des louanges qui ne périront jamais.

DISCOURS
AU ROI.

Quoique cette pièce soit placée avant toutes les autres elle n'a pourtant pas été faite la première. L'auteur la composa au commencement de l'année 1665, et il avait déjà fait cinq satires. La même année ce discours fut inséré dans un recueil de poésies, avant que l'auteur eût le temps de le corriger. Il le fit imprimer lui-même l'année suivante 1666, avec les sept premières satires.

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre (1), à l'exemple des dieux,
Soutiens tout par toi-même (2) et vois tout par tes yeux;
Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû :
Mais je sais peu louer, et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.

(1) Après la mort du cardinal Mazarin, arrivée en 1661, Louis XIV, âgé seulement de vingt-deux ans et demi, ne voulut plus avoir de premier ministre, et commença à gouverner par lui-même.

(2) Horace, liv. 2, ép. 1, v. 1. *Cùm tot sustineas, etc.*

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon faible génie :
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain les amène,
Osent chanter ton nom sans force et sans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un en style pompeux habillant une églogue (1),
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celle d'un héros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime (2),
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil!
Dans la fin d'un sonnet (3) te compare au soleil.

Sur le haut Hélicon leur veine méprisée
Fut toujours des neuf Sœurs la fable et la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On dirait qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon ;
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon.

(1) Charpentier avait publié en 1663 un dialogue en vers fort pompeux, intitulé : *Louis, églogue royale.* Cette pièce était un composé ridicule des louanges du roi et de celles de l'auteur.

(2) Chapelain.

(3) Petit poème composé de quatorze vers, voyez Art poétique, chant II.

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire;
Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse (1) vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verraient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile
Qui sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languirait tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume injuste et téméraire
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire:
Et parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connaît qui te peuvent louer.
Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers (2) on compte des Corneilles (3).

(1) On donne le nom d'Ourse à deux constellations appelées *la grande* et *la petite Ourse*. Dans la dernière se trouve l'étoile polaire; et de là vient qu'en poésie *Ourse* se prend quelquefois pour Septentrion.

(2) *Pelletier*, misérable rimeur, dont la principale occupation était de composer des sonnets à la louange de toutes sortes de gens. Dès qu'il savait qu'on imprimait un livre, il ne manquait pas d'aller porter un sonnet à l'auteur pour avoir un exemplaire de l'ouvrage.

(3) Quoique le grand Corneille doive principalement sa réputation à ses tragédies, il est connu aussi par de très-beaux poèmes à la louange du roi, spécialement par la traduction en vers français d'un poème latin du P. De La Rue, jésuite, *sur les conquêtes de Louis XIV*.

Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne en te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile;
Et j'approuve les soins du monarque guerrier (1)
Qui ne pouvait souffrir qu'un artisan grossier (2)
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc qui connais peu Phébus et ses douceurs,
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs,
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse;
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des supplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices;
Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hasard courir sur le papier.

(1). Alexandre-le-Grand n'avait permis qu'à *Apelle* de le peindre, à *Lysippe* de faire son image en bronze, et à *Pyrgotèle* de le graver sur des pierres précieuses.

(2) Horace, liv. 2, ép. 1, v. 239. *Edicto vetuit ne quis se, etc.*

Le mal est qu'en rimant, ma muse un peu légère
Nomme tout par son nom, et ne saurait rien taire;
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui, tout blancs au-dehors, sont tout noirs au-dedans.
Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité (1).
Tous ces gens éperdus au seul nom de satire
Font d'abord le procès à quiconque ose rire.
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?
Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurais flatter.
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée:
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces rois que le travail étonne,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne;
Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;

(1) Démocrite disait que la Vérité était au fond d'un puits, et que personne ne l'en avait encore pu tirer.

La France sous tes lois maîtriser la fortune;
Et nos vaisseaux domptant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant (1),
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse tout en feu me prévient et te loue.
Mais bientôt la raison, arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton ni la voix assez forte.
Aussitôt je m'effraie, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé:
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

(1) Louis XIV, en 1665, établit la compagnie de commerce dite des *Indes Orientales*, à laquelle il accorda de grands priviléges, fournit des sommes considérables et prêta des vaisseaux pour le premier embarquement.

SATIRE I.

Cette satire est une imitation de la troisième satire de Juvénal, dans laquelle est aussi décrite la retraite d'un philosophe qui abandonne le séjour de Rome à cause des vices affreux qui y régnaient. Juvénal y décrit encore les embarras de la même ville, et, à son exemple, Boileau dans cette première satire avait fait la description des embarras de Paris; mais il s'aperçut que cette description était comme hors d'œuvre, et qu'elle faisait un double sujet. C'est ce qui l'obligea à l'en détacher, et il en fit une satire particulière qui est la sixième.

Damon (1), ce grand auteur dont la muse fertile
Amusa si long-temps et la cour et la ville;
Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau (2),
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;

(1) Cassandre, auteur célèbre de ce temps-là. Il était savant en grec et en latin, et faisait assez bien des vers français; mais son humeur bourrue et farouche, qui le rendait incapable de toute société, lui fit perdre tous les avantages que la fortune put lui présenter.

(2) Quoique Cassandre, sous le nom de *Damon*, soit le héros de cette satire, l'auteur n'a pas laissé de charger ce caractère de plusieurs traits qu'il a empruntés d'autres originaux. C'est

Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux, et de ne gagner rien;
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère;
Et bien loin des sergens, des clercs et du palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie;
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront (1)
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
  Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin du carême,
La colère dans l'âme, et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux.

Tristan l'ermite qu'il avait en vue dans ce vers; témoin cette épigramme de Montmort :

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinaut son esprit de poète,
Ne put lui laisser un manteau.

(1) Ce vers exprime figurément la *cession de biens*, c'est-à-dire l'abandonnement que fait un débiteur de tous ses biens à ses créanciers pour éviter la prison ou pour en sortir. On s'avisa en quelques endroits d'Italie d'obliger tout cessionnaire de biens de porter un bonnet ou chapeau orangé, et à Rome un bonnet vert : cette peine s'était introduite en France vers la fin du seizième siècle, et a été abolie depuis.

Puisqu'en ce lieu, jadis aux muses si commode (1),
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche;
Et sans lasser le ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps:
Tandis que libre encor, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre;
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis.
Que Jacquin vive ici (2), dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre ou la peste;
Qui, de ses revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aisément un Calepin complet (3).
Qu'il règne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrais-je faire (4)?

(1) C'est ici particulièrement que commence l'imitation de Juvénal, sat. 3.

Quando artibus, inquis, honestis
Nullus in urbe locus, etc.

(2) Sous ces noms de George et de Jacquin l'auteur désigne les partisans ou financiers en général.

(3) Le dictionnaire de Calepin est en deux gros volumes.

(4) Juvénal, *ibid.* v. 31. *Quid Romæ faciam! mentiri nescio, etc.*

Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages (1),
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière;
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon (2).
  Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage?
La richesse permet une juste fierté;
Mais il faut être souple avec la pauvreté.
C'est par-là qu'un auteur que presse l'indigence
Peut des astres malins corriger l'influence,
Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair (3):
Ainsi de la vertu la fortune se joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,

(1) Térence dans l'Eunuque : *At ego infelix, neque ridiculus esse, neque plagas pati possum.* Act. 2.

(2) Rolet, procureur au parlement, était fort décrié, et on l'appelait communément au palais l'*âme damnée*. Le premier président de Lamoignon employait le nom de *Rolet* pour signifier un fripon insigne : *C'est un Rolet*, disait-il ordinairement.

(3) Juvénal, sat. 7. v. 197.

Si fortuna volet, fies de rhetore consul :
Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.

Si dans les droits du roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :
Mais en vain pour un temps une taxe l'exile,
On le verra bientôt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du ciel même irrité contre lui (1).
Tandis que Colletet (2), crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine :
Savant en ce métier si cher aux beaux esprits,
Dont Monmaur (3) autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vrai que du roi la bonté secourable (4)
Jette enfin sur sa muse un regard favorable,
Et réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un monarque si juste.
Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De rimeurs affamés dont le nombre l'accable ;
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devait aux derniers :

(1) Juvénal, sat. 4, v. 47.
Damnatus inani
Judicio..... fruitur Dis iratis.

(2) Pauvre auteur de ce temps-là.

(3) Fameux parasite.

(4) En ce temps-là Louis XIV, à la sollicitation de Colbert, donna plusieurs pensions aux gens de lettres dans le royaume et dans les pays étrangers.

Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distille?
Cessons donc d'aspirer à cè prix tant vanté
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand (1) n'eut du ciel que sa veine en partage;
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composaient tout son bien.
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune (2);
Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.
Un poète à la cour fut jadis à la mode;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli (3).

(1) Saint-Amand avait des talens naturels, mais il ne savait pas le latin: il avait fait un poème dans lequel il louait le roi, surtout de savoir bien nager. Louis XIV ne put en souffrir la lecture, et l'auteur ne survécut pas long-temps à cet affront.

(2) Juvénal, sat. 3, v. 208.

Nil habuit Codrus: quis enim negat! et tamen illud
Perdidit infelix, etc.

(3) L'Angéli était un fou qui avait suivi en Flandre le prince de Condé, en qualité de valet d'écurie. Ce prince l'ayant ramené en France, le donna au roi. L'Angeli, quoique fou,

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole (1),
Et feuilletant Louet allongé par Brodeau (2),
D'une robe à longs plis balayer le barreau ?
Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
Moi ! que j'aille crier dans ce pays barbare
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un dédale de lois,
Et dans l'amas confus de chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes (3) ;
Où Patru gagne moins qu'Huot et Le Mazier (4),
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier (5) ?
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,

avait de l'esprit. Il trouva le secret de plaire aux uns et de se faire craindre des autres, et tous lui donnaient de l'argent ; mais ses railleries piquantes le firent enfin chasser de la cour.

(1) C'est-à-dire dois-je quitter la poésie pour la jurisprudence ? Bartole était un célèbre jurisconsulte d'Italie, qui a fait d'amples commentaires sur le droit.

(2) Louet et Brodeau, jurisconsultes français.

(3) Juvénal ; sat. 3.

Maneant qui nigra in candida vertunt.

(4) Patru, avocat au Parlement, et l'un des quarante de l'Académie française. Ses plaidoyers ont été imprimés. *Huot et Le Mazier*, deux avocats d'un mérite fort médiocre.

(5) Pierre Fournier, procureur au Parlement, signait *P. Fournier*, pour se distinguer de quelques-uns de ses confrères qui portaient aussi le nom de *Fournier*. C'est pourquoi on l'appelait ordinairement Pé-Fournier.

Arnaud (1) à Charenton (2) devenir huguenot,
Saint-Sorlin (3) janséniste, et Saint-Pavin (4) bigot.
Quittons donc pour jamais une ville importune
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune :
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler :
Où tout me choque : enfin, où.... Je n'ose parler.
Et quel homme si froid ne serait plein de bile
A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?
Qui pourrait les souffrir? et qui, pour les blâmer,
Malgré muse et Phébus n'apprendrait à rimer ?
Non, non ; sur ce sujet pour écrire avec grâce
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,
Et sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit, et vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots ? doucement, je vous prie ;
Ou bien montez en chaire, et là, comme un docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur.
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité ;

(1) Arnaud, docteur de Sorbonne. Il a travaillé avec Nicole à la *Perpétuité de la Foi*, ouvrage contre les protestans.

(2) Village près de Paris, où les protestans avaient un temple.

(3) Saint-Sorlin, de l'Académie française, publia un écrit en 1665 contre les religieuses de Port-Royal qui étaient jansénistes.

(4) St-Pavin, fameux libertin, disciple de Théophile, aussi bien que Desbarreaux, Bardouville et quelques autres.

Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de faiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse (1),
Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé rit des faibles humains.
Car, de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne;
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu!

(1) Ce vers désigne particulièrement le fameux *Desbarreaux* qui, selon le langage de Boursault dans ses Lettres, *ne croyait en Dieu que quand il était malade.*

SATIRE II.

A M. DE MOLIÈRE.

Le sujet de cette satire est la difficulté de trouver la rime, et de la faire accorder avec la raison. Mais l'auteur s'est appliqué à les concilier toutes deux en n'employant dans cette pièce que des rimes extrêmement exactes.

Cette satire n'a été composée qu'après la septième ; ainsi elle est la quatrième dans l'ordre du temps. Elle fut faite en 1664.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers ;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure (1) :
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut (2).
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y rêver,
Et maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire ;
Mais quand j'ai bien maudit et Muses, et Phébus,
Je la vois qui paraît quand je n'y pense plus.
Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,
Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre, et sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louais Philis, *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt : *à nulle autre seconde.*
Si je voulais vanter un objet *non pareil*,
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil.*

(1) Auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien et de quelques autres ouvrages qui ne valent guère mieux.

(2) Quinaut, auteur de plusieurs tragédies imprimées en deux volumes, mais qui sont absolument tombées dans l'oubli. Il a depuis composé des opéra. Il est même regardé comme le créateur de cette espèce d'ouvrages.

Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,
De chefs-d'œuvre des cieux, *de beautés sans pareilles* (1);
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie;
Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras rentier, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans soucis, sans affaire,
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de soin, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition;
Et fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune,

(1) La plupart de ces expressions, marque d'un génie froid et stérile, sont prises de Ménage. Cet auteur, comme il le dit lui-même avec ingénuité, dans la *préface de ses observations sur Malherbe*, *n'avait point de naturel à la poésie*, *et ne faisait des vers qu'en dépit des Muses*.

Et je serais heureux si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avait fait rimer.
  Mais depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement
M'inspira le dessein d'écrire poliment;
Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie en écrivant le sort de Pelletier (1).
  Bienheureux Scudéri (2) dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout du vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie!
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir;
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;

(1) Il faisait tous les jours un sonnet.
(2) Scudéri, de l'Académie française, auteur du poème d'Alaric, de plusieurs romans et d'un grand nombre de pièces de théâtre.

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudrait pour son bonheur n'avoir jamais écrit.
Toi donc qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime :
Ou, puisqu'enfin tes soins y seraient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

Cette satire a été faite en l'année 1667. Elle contient le récit d'un festin donné par un homme d'un goût faux et extravagant, qui se piquait néanmoins de raffiner sur la bonne chère. Horace, dans la satire VIII du livre 2, fait pareillement le récit d'un repas ridicule; et Régnier, dans sa dixième satire, l'a aussi imité.

A. (1) Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier (2)?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans (2) seuls et de bisques (4) nourrie?
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts?

(1) La lettre *A*, qui est au commencement du premier vers, signifie l'auditeur ou celui qui interroge, et la lettre *P*, qui est devant le quatorzième vers, dénote le poète.

(2) Louis XIV, en 1664, supprima un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel-de-Ville.

(3) Petit oiseau d'un goût exquis.

(4) Espèce de potage garni de toutes sortes de menues choses délicates, comme ris de veau, crêtes de coq, champignons, truffes, etc. Du temps de Boileau les bisques étaient un mets fort estimé.

Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grâce, un moment, souffrez que je respire;
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et me serrant la main:
Ah! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo (1) n'en a point de pareilles:
Et je gagerais bien que chez le commandeur (2),
Villandri (3) priserait sa sève et sa verdeur.
Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle (4):
Et Lambert (5), qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. A demain. —
C'est assez.

(1) Fameux marchand de vin.

(2) On appelait commandeurs les chevaliers de l'ordre militaire ou hospitalier, pourvus d'un bénéfice.

(3) M. de Villandri était fils de Baltazar le Breton, seigneur de Villandri, conseiller d'état, gentilhomme de la chambre du roi; seigneur qui fréquentait la table du commandeur, et qui passait pour excellent gourmand.

(4) La comédie du Tartufe avait été défendue en ce temps-là, et tout le monde voulait avoir Molière pour la lui entendre réciter.

(5) Lambert, fameux musicien, que l'on regardait comme l'inventeur du beau chant.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré que, ravi de me voir,
Mon homme en m'embrassant m'est venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière ;
Mais puisque je vous vois, je me tiens trop content ;
Vous êtes un brave homme : entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus (1) dans leurs longs complimens.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût de persil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.

(1) Roman de mademoiselle de Scudéri, en dix volumes. Il est rempli de longues conversations et surtout de grands complimens. La plupart des gens de province, qui s'imaginaient que le style de ces romans était le style de la cour et un modèle de politesse, s'étudiaient à en retenir les façons de parler.

On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez, en cet état, si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.
Notre hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus (1) ?
Ma foi, vive Mignot (2) et tout ce qu'il apprête !
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :

(1) Ces sortes de soupes étaient alors à la mode, et on les appelait des soupes à l'écu d'argent. C'était l'enseigne du traiteur qui avait inventé la manière de les faire.

(2) Mignot, pâtissier-traiteur, demeurait dans la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée. Il avait la charge de maître-queux de la maison du roi ; c'est-à-dire de cuisinier, et celle d'écuyer de la bouche de la reine : ainsi il crut qu'il était de son honneur de ne pas souffrir qu'on traitât d'empoisonneur un officier comme lui. Il donna sa plainte à M. Deffita, lieutenant-criminel, contre l'auteur des Satires ; mais ni ce magistrat, ni M. de Riants, procureur du roi, ne voulurent recevoir la plainte de *Mignot* : ils le renvoyèrent en disant que l'injure dont il se plaignait n'était qu'une plaisanterie dont il devait rire tout le premier. Cette raison, bien loin de l'apaiser, ne fit qu'irriter sa colère, et voyant qu'il ne pouvait espérer de satisfaction par la voie de la justice, il résolut de se faire justice lui-même. Pour cet effet, il s'avisa d'un expédient tout nouveau. Mignot avait la réputation de faire d'excellens biscuits,

Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande, et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage (1),
Se vendait chez Crenet (2) pour vin de l'Hermitage (3),
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison.

et tout Paris en envoyait chercher chez lui. Il sut que l'abbé Cotin avait fait une satire contre Boileau leur ennemi commun. Mignot la fit imprimer à ses dépens ; et quand on venait acheter des biscuits, il les enveloppait dans la feuille qui contenait la satire imprimée, afin de la répandre dans le public ; associant ainsi ses talens à ceux de l'abbé Cotin. Cependant la colère de Mignot s'apaisa quand il vit que la satire de Boileau, bien loin de le décrier comme il le craignait, l'avait rendu extrêmement célèbre.

(1) Vins peu estimés qui croissent aux environs d'Orléans.

(2) Fameux marchand de vin.

(3) Il croît sur un coteau situé dans le Dauphiné, proche de la ville de Thain, sur le rivage du Rhône, vis-à-vis de Tournon. Sur ce coteau il y a un ermitage qui a donné son nom au terroir et au vin qui y vient.

Mais qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu, dans le fort de l'été,
Au mois de juin ! pour moi, j'étais si transporté
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et dût-on m'appeler et fantasque, et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le choux dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaint deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance:
Tandis que mon faquin qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux (1),

(1) *Les Coteaux* : ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devait faire des vins des coteaux qui sont aux environs de Reims.

A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers (1),
Et nos pigeons cauchois (2) en superbes ramiers (3);
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage :
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût,
Ces pigeons sont dodus; mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine :
Pour moi j'aime surtout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait, et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre (4);

(1) On appelle ordinairement *clapiers* les lapins domestiques.

(2) Ce mot de *cauchois* est venu de Normandie, à cause que les pigeons de Caux sont plus gros que les autres.

(3) Sorte de pigeon sauvage qui perche sur les branches des arbres, ce que les pigeons domestiques ne font pas.

(4) Le *Festin de Pierre* est une pièce de théâtre dans laquelle la statue d'un commandeur nommé *Don Pedro* se rend à un festin auquel elle a été invitée.

Et sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte;
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés :
Quand l'un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre Facultés (1).
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers (2), et portaient deux assiettes:

(1) Aux processions de l'Université de Paris, à la tête desquelles marchait le recteur précédé de ses bedeaux et suivi des quatre Facultés, les arts, la médecine, la jurisprudence et la théologie.

(2) Quand le recteur était en procession il était toujours accompagné de deux *massiers*, c'est-à-dire de deux bedeaux

L'une de champignons avec des ris de veaux,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée:
Chez tous les conviés la joie est redoublée,
Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles (1),
Chacun a débité ses maximes frivoles;
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'état:
Puis de là, s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre (2).
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse (3).
Mais notre hôte surtout, pour la justesse de l'art,
Elevait jusqu'au ciel Théophile (4) et Ronsard (5):
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,

qui portaient devant lui des masses ou bâtons à tête, garnis d'argent.

(1) Horace, liv. I, ép. 15.

Fecundi calices quem non fecère disertum!

(2) L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre.

(3) Perse, sat. I.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi quid dia poemata narrent.

(4) Poète impie et libertin.

(5) Voy. Art poét., chant 1, la note sur Ronsard.

Impose à tous silence, et d'un ton de docteur,
Morbleu, dit-il, la Serre (1) est un charmant auteur!
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose et coulante;
La Pucelle (2) est encore une œuvre bien galante;
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Païs (3), sans mentir, est un bouffon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture (4):
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau François.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre (5);
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire (6),
Qu'un jeune homme... — Ah! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte, *un auteur sans défaut*,
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.

(1) La Serre, misérable écrivain qui avait publié quantité d'ouvrages en prose et en vers.

(2) La Pucelle ou la France délivrée, poème héroïque de Chapelain, de l'Académie française.

(3) Mauvais poète érotique.

(4) Quoique Voiture soit fort peu lu maintenant, on lui doit d'avoir donné à la prose française une délicatesse presque inconnue avant lui.

(5) Alexandre-le-Grand, tragédie de Racine.

(6) Dans la satire précédente, adressée à Molière.

Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vu l'Astrate (1)?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Surtout l'*anneau royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière (2).
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
  Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète :
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie :
Vous! Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
Je suis donc un sot, moi? Vous en avez menti,
Reprend le campagnard, et sans plus de langage,
Lui jette, pour défi, son assiette au visage :
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable :

(1) Astrate, roi de Tyr, tragédie de Quinaut; l'*anneau royal* fait le sujet des scènes 3 et 4 de l'acte 3.

(2) Une des premières règles du théâtre est qu'il ne faut qu'une action pour le sujet d'une pièce dramatique, et cette action doit être non-seulement complète, mais continuée jusqu'à la fin.

Et chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare :
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie (1) ;
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

(1) Les vins de la province de Brie sont si mauvais qu'ils ont passé en proverbe.

SATIRE IV.

A M. L'ABBÉ LE VAYER (1).

La satire IV a été faite en l'année 1664, immédiatement après la seconde satire et avant le discours au Roi. Boileau en conçut l'idée dans une conversation qu'il eut avec l'abbé Le Vayer et Molière, dans laquelle on prouva par divers exemples que *tous les hommes sont fous, et que chacun croit néanmoins être sage tout seul.* Cette proposition fait le sujet de cette satire.

D'OU vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage;
Et qu'il n'est point de fous qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons (2)?
Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

(1) Fils unique de M. de la Mothe Le Vayer, conseiller d'état, précepteur de Monsieur Philippe de France, frère unique du Roi.

(2) Hôpital de Paris, où l'on renfermait les fous dans de petites chambres.

D'autre part, un galant de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses fades douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de cour le plus beau privilége;
Et renvoie un savant dans le fond d'un collége.

Un bigot orgueilleux qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.
Un libertin d'ailleurs qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étonner des enfans et des femmes;
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il compterait plutôt combien, dans un printemps,
Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens (1).
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :

(1) Dans le temps que cette satire fut composée, la dispute des médecins au sujet de l'*antimoine* était dans sa plus vive chaleur. *Guénaud*, médecin de la reine, était à la tête de ceux qui approuvaient l'usage de ce minéral. On l'appelle, dit-on, antimoine, parce qu'il causa la mort à une communauté de moines qui en avaient mangé.

Tous les hommes sont fous, et malgré tous leurs soins
Ne diffèrent entr'eux que du plus et du moins;
Comme on voit qu'en un bois (1) que cent routes séparent
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, et courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement:
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène;
Et tel y fait l'habile, et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie;
Et se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
  Un avare idolâtre et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en fait usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,

(1) Horace, liv. 2, sat. 3.
Velut silvis, ubi passim, etc.

Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?
L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc (1) ce marquis sage et rude,
Et qui, sans cesse au jeu dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses sermens tous les saints de l'église.
Qu'on le lie : ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice :
Sa folie aussi bien lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
Chapelain (2) veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,

(1) *Frédoc* tenait une académie de jeux très-fréquentée en ce temps-là.

(2) Chapelain, de l'Académie française. Cet auteur, avant que son poème de la *Pucelle* fût imprimé, passait pour le premier poète du siècle. L'impression gâta tout.

Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés (1),
Lui-même il s'applaudit, et d'un esprit tranquille
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que ferait-il, hélas ! si quelqu'audacieux
Allait, pour son malheur, lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force, et sans grâces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses (2) ;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornemens à la ligne plantés ?
Qu'il maudirait le jour où son âme insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée !
La raison bien souvent, au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles,
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,

(1) Tous les mercredis l'abbé Ménage tenait chez lui une assemblée où allaient beaucoup de petits esprits.

(2) Dans le poëme de Chapelain on trouve plusieurs vers composés de deux grands mots dont chacun remplit la moitié du vers. Notre auteur, pour se moquer de ces mots gigantesques, citait ordinairement ce vers de Chapelain :

De ce sourcilleux roc
L'inébranlable cime.

Roc
De ce sourcilleux
L'inébranlable cime.

Et il disposait ce vers comme il est ici à côté. Dans cette disposition il semble que le mot *roc* soit monté sur deux échasses qui sont *sourcilleux* et *inébranlable*.

Il y a dans ce poëme plusieurs autres vers pareils.

D'insupportables maux *une suite enchaînée.*
Des sourcilleuses tours *saper le fondement.*

Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly (1), perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité.
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre:
Je les estime fort; mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

(1) Prédicateur fameux qui était extrêmement touchant et pathétique.

SATIRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

Cette satire a été faite en l'année 1665. L'auteur fait voir que la véritable noblesse consiste dans la vertu, indépendamment de la naissance. Juvénal a traité la même matière dans sa satire VIII.

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
Suit comme toi la trace où marchaient ses aïeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doré leur écusson (1).

(1) La maison d'Estaing porte les armes de France par concession du roi Philippe-Auguste qui était un des descendans de *Hugues Capet*, chef de la troisième race de nos rois. Philippe-Auguste ayant été renversé de dessus son cheval à la bataille de Bouvines, *Déodat* ou *Dieudonné* d'Estaing, l'un des vingt-quatre chevaliers commis à la garde de la personne royale, aida

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ?
Si , tout sorti qu'il est d'une source divine ,
Son cœur dément en lui sa superbe origine ,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté ,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance ,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi ,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même , il croit, dans sa folie ,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois , sans trop le ménager ,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
Dites-moi , grand héros , esprit rare et sublime (1) ,
Entre tant d'animaux , qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier qui , fier et plein de cœur ,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse , et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard (2) ,

à tirer ce prince du péril où il était , et sauva aussi l'écu du roi , sur lequel étaient peintes ses armes. En récompense d'un service si important le roi lui permit de porter les armes de France.

(1) Ce vers et les neuf suivans sont imités de Juvénal , sat. 8. *Dic mihi , Teucrorum proles , etc.*

(2) *Alfane* et *Bayard* , suivant notre auteur , sont les noms de deux chevaux très-renommés dans nos vieux romanciers.

Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine;
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine (1).
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques (2);
Venez de mille aïeux; et si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous (3);

(1) Juvénal, sat. 8. *Nobilitas sola est atque unica virtus.*
(2) Juvénal, même sat. *Tunc licet à Pico numeres genus, etc.*

(3) Juvénal, sat. 8.

Incipit ipsorum contra te stare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.

Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur ;
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.
Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence ;
Chacun vivait content, et sous d'égales lois
Le mérite y faisait la noblesse et les rois ;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture et le vice ennobli :
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis, et barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussitôt maint esprit, fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de *cimier* et d'*écart*,
De *pal*, de *contre-pal*, de *lambel* et de *face*,
Et tout ce que Segoing (1) dans son Mercure entasse.

(1) Charles Segoing, avocat, auteur du *Trésor Héraldique* ou *Mercure armorial*, imprimé en 1657 à Paris.

Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler le luxe et la dépense;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets:
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le duc et le marquis se reconnut aux pages (1).
Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien;
Et bravant des sergens la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble à la fin, le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix;
Et l'eût-on vu porter la mandille (2) à Paris,

(1) En ce temps-là les gentilshommes avaient des pages.

(2) Espèce de casaque ou de manteau que les laquais portaient autrefois, et même encore dans le temps que cette satire fut composée. La mandille était particulière aux laquais et les faisait distinguer des autres valets. Elle était composée de trois

N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier (1) lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
Toi donc qui, de mérite et d'honneur revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
Dangeau qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis,
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la fortune;
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi:
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime:
Sers un si noble maître, et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

pièces, dont l'une leur pendait sur le dos et les deux autres sur les épaules.

(1) *Pierre d'Hozier*, généalogiste de la maison du roi, juge général des armes et blasons de France.

SATIRE VI.

Cette satire contient la description des embarras de Paris. Elle a été composée dans le même temps que la satire première, dont elle faisait partie. C'est une imitation de la satire III de Juvénal.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats ;
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos :
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage (1),
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,

(1) Martial, liv. I, épigr. 69.
Nondum cristati rupere silentia galli, etc.

Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivans.
Encor je bénirais la bonté souveraine
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse (1)
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé.
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance (2)
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance :
Et plus loin, des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage (3) :

(1) Juvénal, sat. 3. 243.

Nobis properantibus obstat
Unda prior, etc.

(2) Horace, liv. 2, ép. 2. 78.

Tristia robustis luctantur funera plaustris.

(3) C'est une de ces croix composées de deux lattes attachées au bout d'une corde, que les maçons et les couvreurs sont obligés de suspendre devant les maisons sur lesquelles ils travaillent, afin d'avertir les passans de n'en pas approcher.

Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante (1)
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt, arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et pour succroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux, dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout des passans enchaînant les brigades
Au milieu de la paix font voir les Barricades (2).
On n'entend que des cris poussés confusément ;
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.
Moi donc qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.

(1) Juvénal, sat. 8. 254. *Modò longa coruscat, etc.*
Et Horace, liv. 2, ép. 2.

Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum.

(2) L'auteur désigne ici celles qui se firent à Paris, au mois d'août 1648, pendant la guerre de la Fronde.

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse :
Guénaud (1) sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever il survient une pluie :
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage :
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières :
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car si tôt que du soir les ombres pacifiques (2)
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf (3) tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville (4).

(1) Guénaud, fameux médecin, dont il a été parlé dans la satire IV. On le voyait souvent à cheval, et l'on disait ordinairement : *Guénaud et son cheval.*

(2) Juvénal, sat. 3. 302.

Nam qui spoliet te
Non, etc.

(3) Place de Paris destinée à tenir le marché, entre le pont St-Michel et le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

(4) Les dangers étaient alors d'autant plus grands qu'il n'y

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :
La bourse ! il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort de tragique mémoire
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet.
J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint (1) je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi ;
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.

avait point encore de lanternes dans les rues, et que la garde de nuit était moins forte qu'à présent.

(1) On appelait ainsi la partie de l'habillement qui couvrait le corps depuis le cou jusque vers la ceinture.

Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville (1).
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de cocagne (2) :
Sans sortir de la ville il trouve la campagne.
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis (3), et comme il plaît à Dieu.

(1) Juvénal, sat. 3. 236. *Magnis opibus dormitur in urbe.*

(2) Pays imaginaire où les habitans vivent dans une heureuse abondance sans rien faire.

(3) Quant l'auteur composa cette satire, il était logé dans la cour du palais de Justice, chez son frère aîné, Jérôme Boileau. Sa chambre était au-dessus du grenier, dans une espèce de guérite au cinquième étage. Gilles Boileau, leur frère, logeait aussi dans la même maison, et quand il en sortit on donna sa chambre à notre auteur. Cette chambre était pratiquée à côté d'un grenier au quatrième étage ; et Boileau, s'applaudissant de son logement nouveau, disait plaisamment : *Je suis descendu au grenier.*

SATIRE VII.

Cette satire a été faite immédiatement après la satire première et la sixième, à la fin de l'année 1663. L'auteur délibère avec sa muse s'il doit continuer à composer des satires ; mais comme son génie l'entraîne de ce côté-là, il se détermine enfin à suivre son inclination. Horace lui a fourni cette idée dans la satire I. du livre 2.

MUSE, changeons de style et quittons la satire :
C'est un méchant métier que celui de médire ;
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Ce mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint (1) poète aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers ;
Mais un auteur malin qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.

(1) Ce mot, qui signifie plusieurs, n'est plus en usage qu'en certaines poésies.

5

Un discours trop sincère aisément nous outrage.
Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'âme et vous craint, et vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main nous démange ;
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un héros parmi cet univers,
Digne de notre encens, et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle (1).
Je pense être à la gêne (2), et pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite :
Alors, certes, alors je me connais poëte :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer ;
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
Ma main, sans que j'y rève, écrira Raumaville.
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal (3).
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier ;
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,

(1) Mauvais poème héroïque de Chapelain.
(2) A la torture.
(3) *Sofal*, nom en l'air, aussi bien que *Raumaville*.

Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville (1),
Et pour un que je veux j'en trouve plus de mille.
Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un:
Ma plume aurait regret d'en épargner aucun;
Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux;
Mais un fat me déplaît et me blesse les yeux;
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais, qu'aussitôt je n'aboie.
Enfin sans perdre temps en de si vains propos,
Je sais coudre une rime au bout de quelques mots;
Souvent j'habille en vers une maligne prose.
C'est par-là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi soit que bientôt, par une dure loi (2),
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi;
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par-là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modère ces bouillons de ta mélancolie;
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

(1) Mauvais rimeurs de ce temps-là.

(2) Ces vers et les suivans sont imités d'Hor., liv. 2, sat. 1. *Ne longum faciam*, etc.

Hé quoi ! lorsqu'autrefois Horace après Lucile (1)
Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Allait ôter le masque au vice de son temps;
Ou bien quand Juvénal de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmandait en courroux tout le peuple latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine?
Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un recueil (2).
A peine quelquefois je me force à les lire (3),
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
Qui me flatte peut-être, et d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.
Enfin c'est mon plaisir, je veux me satisfaire;
Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire:
Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit;
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine;
Ma main pour cette fois commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, muse, à recommencer.

(1) Horace, liv. 2, sat. 1.
Quid! cùm est Lucilius ausus, etc.
(2) Horace, liv. 1, sat. 4.
Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos, etc.
(3) Horace au même endroit.
Non recitem cuiquam, nisi amicis, idque coactus,
Non ubivis, coramve quibuslibet.

SATIRE VIII.

A M. MOREL,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Cette satire, que l'auteur nommait la satire de l'homme, fut composée en 1667. Elle est tout-à-fait dans le goût de Perse, et marque un philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des hommes. Elle est adressée à M. Morel, docteur de Sorbonne, qui était de Châlons en Champagne, d'une bonne famille de robe. Il mourut à Paris le 30 avril 1679, étant doyen de la faculté de théologie et chanoine théologal de Paris.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que l'homme? — Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçoi.
L'homme de la nature est le chef et le roi :
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage ;
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot,
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire;
Mais il faut les prouver en forme. — J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen (1) au palais ne monte les degrés.
Or, cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans, traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès;
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du belier (2).
Mais l'homme sans arrêt dans sa course insensée (3)

(1) On appelle doyen le plus ancien en réception dans un corps, dans une compagnie. Il s'agit ici du doyen du parlement.

(2) C'est-à-dire au retour du printemps, car le printemps commence quand le soleil entre dans le signe du belier.

(3) Horace, liv. I, ép. I.
Quid mea, cùm pugnat sententia secum!
Quod petiit, spernit, etc.

Voltige incessamment de pensée en pensée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas;
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc :
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc(1).

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel (2) ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître;
Qui pourrait le nier, poursuis-tu? moi, peut-être;
Mais sans examiner si vers les antres sourds
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
Et si, sur un édit des pâtres de Nubie (3),
Les lions de Barca videraient la Lybie :
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

(1) Cette partie de l'habit du moine qui couvre la tête et tombe sur l'estomac et sur les épaules.

(2) Les anciens astronomes admettaient autant de cieux qu'ils remarquaient de mouvemens différens dans les astres; ainsi on comptait sept cieux pour les sept planètes, etc. Arioste, par exemple, en comptait 47, Frascator 70.

(3) La Nubie est un grand pays de l'Afrique, situé au midi du royaume de Barca.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher (1):
Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher.
Hé! laissez-moi. — Debout! — Un moment. — Tu répliques?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
— N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire, après tout?
— Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa (2) le poivre et le gingembre.
— Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
— On n'en peut trop avoir; et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure;
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet (3),
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet:
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
— Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,

(1) Le morceau suivant est presque une traduction de Perse, sat. 5, v. 132.

Mane piger stertis! Surge, inquit avaritia, etc.

(2) Capitale des états que les Portugais possèdent dans les Indes Orientales.

(3) Fameux joueur qui avait gagné au jeu des sommes immenses qu'il reperdit dans la suite. Il avait fait bâtir à Paris l'hôtel de Sully, dans la rue St-Antoine; mais il le joua en un coup de dé. Après avoir perdu tout son bien il allait encore jouer, dit-on, avec les laquais dans les rues, et même sur les degrés de la maison qui lui avait appartenu.

Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
— Que faire ? — Il faut partir ; les matelots sont prêts.
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars,
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrète,
De sa folle valeur embellir la gazette.
Tout beau, dira quelqu'un ; raillez plus à propos :
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ? à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
— Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angeli (1) qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré (2) ?
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons (3) ;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure !

(1) Voyez la satire première où il est parlé de l'Angeli.
(2) Juvénal, sat. 10, 168.
Unus Pelæo juveni non sufficit orbis,
Æstuat infelix angusto limite mundi.
(3) Voyez la note sur le vers 4 de la satire IV.

Mais sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Sénaut (1), toutes les passions,
Et les distribuant par classes et par titres,
Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres :
Laissons-en discourir la Chambre et Coëfetau,
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.
Il est vrai ; mais pourtant, sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on des loups brigands (2), comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie (3)?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattant follement pour le choix des tyrans (4)?

(1) Sénaut, général de l'Oratoire, a fait un traité *de l'usage des passions.*

(2) Horace, épode 7.

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Unquàm, nisi in dispar feris.

(3) Province de la Perse, au midi de la mer Caspienne.

(4) Ces deux vers sont parodiés de Cinna, tragédie de Corneille, acte I, scène 3.

Romains contre Romains, parens contre parens.
Combattaient follement pour le choix des tyrans.

L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine (1),
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
On ne connaît chez eux ni placets, ni requêtes;
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'était peu que sa main, conduite par l'enfer (2),
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer,
Il fallait que sa rage à l'univers funeste
Allât encor de lois embrouiller un Digeste (3),
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux, apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

(1) Le droit d'aubaine était le droit de prendre la succession d'un étranger qui mourait en France. Ce droit appartenait au roi seul.

(2) Juvénal, sat. 10.
Ast homini ferrum lethale incude nefandâ
Produxisse parum est.

(3) Recueil des décisions des plus fameux jurisconsultes romains, composé par ordre de l'empereur Justinien.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en saurait douter;
Il a comme la mer ses flots et ses caprices;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux (1)?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des universités?
Voit-on fleurir chez eux les quatre Facultés (2)?
Y voit-on des savans en droit, en médecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine?
Non, sans doute, et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin.
Jamais docteur armé d'un argument frivole
Ne s'enroua chez eux sur le banc d'une école.
Mais sans chercher au fond si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su;
Toi-même, réponds-moi. Dans le siècle où nous sommes,
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir (3),
Dit un père à son fils, dont le poil va fleurir?

(1) Virgile, églog. 3.

Descripsit radio totum qui gentibus orbem.

Et Horace, liv. 1, ode 28.

Aerias tentâsse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum.

(2) Voyez la note sur la III.e satire.

(3) Horace, Art poétique, v. 325.

Romani pueri longis rationibus assem, etc.

Prends-moi le bon parti, laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? — Vingt
livres (1).
— C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences;
Prends, au lieu d'un Platon, le guidon des finances (2);
Sache quelle province enrichit les traitans;
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur: sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire;
Ne va point sottement faire le généreux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux,
Et trompant de Colbert (3) la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre à leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout (4): sans sagesse il est sage;

(1) C'est un usurier qui parle; et qui, au lieu d'interroger son fils sur le pied du denier vingt, qui est l'intérêt ordinaire, l'interroge sur le pied du denier cinq, qui est un intérêt exorbitant. Prêter au denier vingt c'est retirer par an un franc d'intérêt sur vingt francs.

(2) Livre qui traitait de tout ce qui concerne les finances.

(3) Ministre et secrétaire d'état, contrôleur général des finances.

(4) Horace, liv. I, ép. 6, v. 36.

Scilicet uxorem cum dote, etc.

Il a, sans rien savoir, la science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile:
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
  Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible,
Va marquer les écueils de cette mer terrible:
Perce la sainte horreur de ce livre divin:
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin:
Débrouille des vieux temps les querelles célèbres:
Eclaircis des rabbins (1) les savantes ténèbres,
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelqu'heureux faquin
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paie, en l'acceptant, d'un *Je vous remercie.*
Ou si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne (2) et les bancs;
Et prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire.
Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot (3),

(1) De l'hébreu *rabbé*, maître, docteur de la loi judaïque.

(2) Cette célèbre école de théologie fut fondée en 1250 par Robert Sorbonne, natif du village de Sorbonne, diocèse de Reims, et confesseur de S. Louis.

(3) Les disputes des Thomistes et des Scotistes sont fameuses dans les écoles. Jean Duns, vulgairement appelé *Scot*, parce qu'il était écossais, fut surnommé le docteur subtil; ses opinions sont souvent opposées à celles de S. Thomas.

Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur, diras-tu? parlez de vous, poëte;
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.
Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle?
Oui; mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie:
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie,
Si tous ses vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite (1).
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison il marche sur sa route:
L'homme seul qu'elle éclaire en plein jour ne voit goutte;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige.
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.

(1) Horace, Art poétiq., v. 474.
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit (1).
Et voit-on, comme lui, les ours, ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole;
Lui venir, comme au Dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels (2);
Et sur les bords du Nil les peuples imbécilles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.
  Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux?
Quoi! me prouverez-vous par ce discours profane
Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne?
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux;
Dont le nom seul en soi comprend une satire?
— Oui, d'un âne: et qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de lui; mais s'il pouvait un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;

(1) Horace, liv. 1, ép. 1, v. 100.

Distruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

(2) Juvénal, sat. 15.

Quis nescit, Volusi, Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat, etc.!

Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettait l'usage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas;
Ah! docteur, entre nous, que ne dirait-il pas!
Et que peut-il penser, lorsque dans une rue
Au milieu de Paris il promène sa vue,
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse?
Qu'il trouve de pédans un escadron fourré
Suivi par un recteur de bedeaux entouré (1);
Ou qu'il voit la justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie?
Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi,
Un hasard au palais le conduit un jeudi;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'sâlle?
Que dit-il, quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergens, les greffiers?
Oh! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Esope!
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête:
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête!

(1) Voyez la note sur la III.e satire.

SATIRE IX.

Cette satire est entièrement dans le goût d'Horace ; Boileau, sous prétexte de censurer ses propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'auteurs qui s'étaient servis des expressions les plus grossières en critiquant la liberté qu'il s'était donnée de nommer dans ses premières satires des auteurs encore vivans. Il la composa en 1667, mais il ne la fit imprimer que l'année suivante.

C'EST à vous, mon esprit, à qui je veux parler :
Vous avez des défauts que je ne puis céler ;
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant

Qu'une femme en furie, ou Gauthier (1) en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu poète?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré (2);
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer (3);
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles;
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, dites-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner, en grands vers, *la Discorde étouffée;*
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Ft le Belge effrayé fuyant sur ses remparts (4).

(1) Avocat fameux et très-mordant.

(2) Horace, Art poétique.
Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.

(3) Horace, liv. 2, sat. 1.
Aut si tantus amor scribendi.

(4) Cette satire a été faite dans le temps que Louis XIV prit Lille, au mois d'août 1667.

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan (1) pourrait chanter sur le ton d'un Homère ;
Mais pour Cotin et moi qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poème insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur.
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises (2) futurs préparer des tortures ;
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquets se vendent à la livre !

(1) Racan, poète estimé.

(2) Saumaise, savant critique et commentateur, a éclairci une infinité d'endroits obscurs et difficiles des auteurs anciens.

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés.
Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain (1) et la Serre :
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-Neuf (2).
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs d'un Savoyard (3)!
Mais je veux que le sort par un heureux caprice
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, et la haine des sots?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité.
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le Jonas (4) inconnu sèche dans la poussière.
Le David (4) imprimé n'a point vu la lumière.
Le Moïse (4) commence à moisir par les bords.

(1) Poète ridicule et extravagant qui vivait sous le règne de Louis XIII.

(2) Où d'ordinaire on étale les livres de rebut.

(3) Chantre du Pont-Neuf, dont on vantait beaucoup les chansons.

(4) Poèmes héroïques qui n'ont pas réussi.

Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut (1),
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon ?
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups.
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

(1) Ce vers et le suivant font allusion aux 44.e et 45.e de la satire VII, où la plupart des mêmes noms sont placés. *Hainaut*, poète de ce temps-là, connu par le fameux sonnet de l'Avorton, dont il était l'auteur.

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique (1).
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique;
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'irait que mieux
Quand de ces médisans l'engeance toute entière
Irait la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite; et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur prenant votre défense,
Veut faire au moins de grâce adoucir la sentence.
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?

(1) Horace, liv. 1, sat. 4, v. 34.
Omnes hi metuunt versus, odêre poetam,
Fenum habet in cornu, etc.



Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : *L'impertinent auteur!*
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
  Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère (1)
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
Alidor, dit un fourbe, *il est de mes amis.*
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis;
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
  Voilà jouer d'adresse et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans;
De choquer un auteur qui choque le bon sens;
De railler un plaisant qui ne sait pas nous plaire;
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
  Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,

(1) Horace, liv. I, sat. 4.
Mentio si qua
De Capitolini furtis, etc.

A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse (1) à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila (2);
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse ses écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave-né de quiconque l'achète:
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur, à genoux dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire?
On sera ridicule, et je n'oserai rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché (3)?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre;

(1) Poète italien, auteur de *la Jérusalem délivrée*. Il a vécu dans le seizième siècle.

(2) Tragédie qui se sent beaucoup de la vieillesse de Corneille.

(3) Allusion à ce vers de la satire III.

Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *pourquoi faut-il qu'il nomme ?*
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers :
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits (1) ;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre (2), et comme ce barbier (3),

(1) Louis XIV donnait une pension de 1,000 écus à Chapelain. Le duc de Longueville lui en donnait une de 4,000 l.

(2) Perse, sat. 1, v. 119.

Men' mutire nefas nec clàm, nec cum scrobe, etc.
Hic tamen infodiam, etc.

(3) Midas était roi de Phrygie. Apollon et Pan s'étant défiés à chanter, prirent Midas pour juge. Celui-ci adjugea la préférence à Pan ; et Apollon, pour s'en venger, donna à Midas des oreilles d'âne. Ce prince cachait sa disgrâce avec soin ; mais comme il ne

Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite ;
Que Billaine (1) l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût du censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un ministre se ligue (2),
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue (3).
L'académie en corps a beau le censurer ;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière (4) :
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en français.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

put empêcher que son barbier ne s'en aperçût, il lui défendit, sous peine de la vie, d'en parler. Le barbier ne pouvant se taire, fit dans la terre un creux où il dit tout bas ; *Midas a des oreilles d'âne.* Il crut avoir enterré son secret ; mais la terre produisit des roseaux qui, étant agités par le vent, redisaient tout haut : *Midas a des oreilles d'âne.*

(1) Fameux libraire du palais.

(2) Quelque succès qu'eût cette pièce, le cardinal de Richelieu obligea l'Académie française d'en faire la critique.

(3) Principaux personnages de la tragédie du Cid.

(4) Auteur qui a écrit contre le poëme de la Pucelle de Chapelain.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.
La suite en est à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier (1).
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet (2) réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, *les palmes Idumées* (3) ?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.

(1) *Et moi aussi*, disait quelquefois l'auteur. *Régnier*, poète satirique.

(2) Prédicateur célèbre de ce temps-là.

(3) L'Idumée est une province voisine de la Judée, abondante en palmiers.

Elle seule bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile (1), appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie (2),
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc: Quinaut est un Virgile (3).
Pradon comme un soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru (4).
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

(1) Lucilius, poëte satirique de Rome, fort estimé de Scipion et de *Lélius.*

(2) Perse, sat. I, v. 114

Secuit Lucilius urbem,
Te, Pupe, te, Muti, etc.

(3) Allusion au vers 20 de la satire II. *La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.*

(4) D'Ablancourt, auteur de plusieurs traductions estimées dans un temps où il n'y en avait pas de meilleures. Patru, célèbre avocat.

Sofal est le phénix des esprits relevés.
Perrin.... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait, aussitôt, que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi;
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... — Quoi? — Je m'entends. — Mais encor?
— Taisez-vous.

SATIRE X.

L'auteur entreprend de peindre ici au naturel les défauts que l'on reproche le plus communément aux femmes. Cette satire fut achevée en 1693; mais elle ne fut publiée que l'année suivante.

Enfin, bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
Ton beau-père futur vide son coffre-fort:
Et déjà le notaire a d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique (1).
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussitôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance!
Du projet d'un hymen déjà fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

(1) *Instrument*, en style de pratique, signifie un contrat, un acte public.

Jeune autrefois, par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité pour n'être pas instruit
A quels discours malins le mariage expose.
Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose;
Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
Que de ces contes vains le monde entretenu
N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage;
Que sous ce joug moqué, tout à la fin s'engage:
Enfin faut-il ici parler de bonne foi?
Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
Ces neveux affamés dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je crois déjà les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, sans retour, leur cher oncle est passé;
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien céler,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler;
Et trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.

Vous dirai-je encor plus? Soit faiblesse ou raison,
Je suis las de me voir le soir en ma maison
Seul avec des valets, souvent voleurs et traîtres,
Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.
Je ne me couche point qu'aussitôt dans mon lit
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté:
Nous naissons, nous vivons pour la société.
A nous-mêmes livrés dans une solitude,

Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude ;
Et si, durant un jour, notre premier aïeul
Plus riche d'une côte avait vécu tout seul,
Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni par de vains discours et de frivoles vers,
Etalant au public notre misanthropie,
Censurer le lien le plus doux de la vie.
Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est :
L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît.
L'homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride ;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre il le faut enchaîner (1).
C'ést ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
— Ha bon ! voilà parler en zélé janséniste,
Alcippe, et sur ce point si savamment touché,
Desmâres (2) dans S.-Roch n'aurait pas mieux prêché.
Mais c'est trop t'insulter, quittons la raillerie ;
Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour.
Entends donc, et permets que je prêche à mon tour.
L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal (3) instruite,

(1) Horace, liv. 1, ép. 2, v. 62.

Animum rege, qui, nisi paret,
Imperat : hunc frenis, hunc tu compesce catenâ.

(2) Le père *Desmâres*, prêtre de l'Oratoire.

(3) Port-Royal, monastère de religieuses près de Versailles,

Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.
Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence ?
Par toi-même bientôt conduite à l'Opéra,
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ?
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands ?
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chute toujours attire une autre chute :
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Mais que deviendras-tu, si, dans ses vains caprices,
D'une folle parure elle fait ses délices :
S'il lui plaît d'étaler et l'or, et le brocard,
De prodiguer sans fin et le rouge, et le fard ?
Modère-toi pourtant, et, sage en sa présence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord, l'argent en main, paie et vite, et comptant.
Mais non : fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussitôt, de douleur oppressée,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins.
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins ?

où étaient élevées la plupart des filles de condition. Mais ces religieuses s'étant opiniâtrément attachées au jansénisme, les autorités ecclésiastique et séculière se virent contraintes de les disperser et de supprimer leur monastère.

A cinq cents louis d'or, tout au plus chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris,
Toi-même convaincu, déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'apaise,
Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise.
A quoi bon en effet t'alarmer de si peu ?
Hé ! que serait-ce donc si le démon du jeu,
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyais tous tes biens au sort abandonnés
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez (1) !
Le doux charme pour toi, de voir chaque journée,
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue, et façonnée exprès,
D'un tournois de bassette (2) ordonner les apprêts ;
Ou, si par un arrêt la grossière police
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet (3),
Ou promener trois dés chassés de son cornet :
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'hombre ;
S'écrier sur un as mal à propos jeté ;
Se plaindre d'un gano (4) qu'on n'a point écouté :
Ou, querellant tout bas le ciel qu'elle regarde,
A la bête gémir d'un roi venu sans garde !

(1) *Pique*, terme du jeu de piquet, *Sonnez*, terme du jeu de tric-trac.

(2) Manière de jouer aux cartes qui a été défendue.

(3) Autre jeu de cartes.

(4) Terme du jeu d'hombre.

Chez elle en ces emplois l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
  Alors, pour se coucher, les quittant non sans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans jouer, se consument au lit.
Toutefois en partant la troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme, en doux amusemens,
Sait du temps qui s'envole employer les momens;
C'est ainsi que, souvent par une forcenée,
Une triste famille à l'hôpital traînée,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.
  Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
Que si la famélique et honteuse lésine
Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te réduisait à vivre sans valet,
Comme ce magistrat de hideuse mémoire (1),
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
  Dans la robe on vantait son illustre maison.
Il était plein d'esprit, de sens et de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ses vertus en lui ravalait la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au râtelier laissait,

(1) Tardieu, lieutenant criminel de Paris.

De surcroît une mule (1) encor se nourrissait.
Mais cette soif de l'or, qui le brûlait dans l'âme,
Le fit enfin songer à choisir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit, dans une avare et sordide famille,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta ; ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;
Et trois cent mille francs avec elle obtenus,
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse ; et bientôt son hôtesse nouvelle
Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue ; et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut ;
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut ;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent ;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent ;
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement souffletées,
Avaient à coups de pieds descendu les montées,

(1) Le lieutenant criminel était obligé de suivre les criminels condamnés à la mort, monté sur une mule, qui était l'ancienne monture des magistrats avant l'usage des carrosses.



Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître
Que toujours il servit, et qu'il avait vu naître,
Et qui, de quelque somme amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait, il fallut s'en défaire;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfans,
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine:
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des présens qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait (1).
  Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
  Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,

(1) C'est d'elle que Racine a dit dans ses Plaideurs, scène 4:
Elle eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours composait sa parure?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçans vingt fois rapetassés,
Ses coiffes d'où pendait au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle (1)?
Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble composaient trois thèses de satin;
Présent qu'en un procès sur certain privilége
Firent à son mari les régens d'un collége;
Et qui, sur cette jupe, à maint rieur encor
Derrière elle faisait lire : *Argumentabor*.
  Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu.
Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrèrent (2),
De cette triste vie enfin les délivrèrent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
  Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure;
Mais un exemple enfin si digne de censure

(1) La plupart des femmes portaient alors un masque de velours noir quand elles sortaient.

(2) Le lieutenant criminel et sa femme moururent assassinés dans leur maison.

Peut-il dans la satire occuper moins de mots?
Chacun sait son métier; suivons notre propos.
Nouveau prédicateur, aujourd'hui, je l'avoue,
Ecolier, ou plutôt singe de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits:
La femme sans honneur, la coquette et l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux?
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux,
Et sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue!
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourrait d'un nouveau tome augmenter Richelet (1).
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie;
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie,
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr (2),
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?

(1) Le dictionnaire de *Richelet*.

(2) En 1686 Louis XIV fit bâtir à St-Cyr, près de Versailles, une magnifique maison à laquelle il attacha de très-grands revenus pour l'entretien ou pour l'établissement de deux cent cinquante jeunes demoiselles qui n'avaient pas un bien proportionné à leur naissance.

Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages;
Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange (1) altière asservir leurs maris!
Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son âme livrée à ses tristes soupçons
De la raison encor écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ses œuvres;
Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres (2);
A la voir tous les jours dans ses fougueux accès,
A ton geste, à ton rire intenter un procès;
Souvent de ta maison gardant les avenues,
Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues,
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et partout où tu vas, dans ses yeux enflammés,
T'offrir, non pas d'Isis la tranquille Euménide (3);
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéide (4),

(1) Nœud de ruban que les dames portaient sur le devant de la tête pour attacher leur coiffure. Ce nom est venu de la duchesse de Fontange qui porta la première un ruban ainsi noué.

(2) *Avaler des couleuvres* est une expression proverbiale qui signifie souffrir bien des choses fâcheuses dont on n'ose pas témoigner son déplaisir. Et *vivre de couleuvres*, c'est être exposé tous les jours à ces sortes de chagrins.

(3) Furie dans l'opéra d'Isis, qui demeure toujours sans action.

(4) Une des furies. Voyez le livre VII de l'Enéide de Virgile.

Un tison à la main, chez le roi Latinus,
Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus.
Mais quoi? je chausse ici le cothurne tragique!
Reprenons au plus tôt le Brodequin comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant là cette folle hurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces ménades (1)
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours
malades,
Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé;
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette belle aux bords du monument?
La parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non; il est question de réduire un mari
A chasser un valet dans la maison chéri.
Oh! que pour la punir de cette comédie,
Ne lui vois-je une vraie et triste maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois et Denyau (2), mandés à son secours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète:
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point;

(1) Bacchantes: c'étaient des femmes qui célébraient les orgies de Bacchus en courant comme des furies et des insensées.

(2) Deux médecins de la faculté de Paris.

Et, fuyant de Fagon (1) les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir son âme, et nous délivrer d'eux !
Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente (2).
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini (3),
Un astrolabe (4) en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi :
Car rien n'échappe aux yeux de notre curieuse.
Mais qui vient sur ses pas ? c'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés (5).
De tous leurs sentimens cette noble héritière
Maintient encor ici leur secte façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.

(1) Premier médecin du roi.

(2) Roberval et Sauveur, savans mathématiciens.

(3) Célèbre astronome.

(4) L'astrolabe est un instrument de mathématiques qui sert à prendre les hauteurs des astres et à faire quelques autres observations d'astronomie.

(5) Dans la comédie des Précieuses ridicules.

Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
Aux Perrin, aux Coras, est ouverte à toute heure.
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux;
Là tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre:
Plaint Pradon (1) opprimé des sifflets du parterre,
Rit des vains amateurs du grec et du latin;
Dans la balance met Aristote et Cotin (2);
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté;
Mais pourtant confessant qu'il a quelque beauté,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire;
Et pour faire goûter son livre à l'univers,
Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

A quoi bon m'étaler cette bizarre école
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle?
De livres et d'écrits bourgeois admirateur,
Vais-je épouser ici quelque apprentie auteur?
Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie
Compte entre ses parens des princes d'Italie?
Sort d'aïeux dont les noms... — Je t'entends, et je voi
D'où vient que tu t'es fait secrétaire du roi.
Il fallait de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant, t'avoûrai-je ici mon insolence?

(1) *Pradon*, mauvais auteur de tragédies.

(2) L'auteur désigne ici Perraut dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, où il fait à peu près les mêmes jugemens qu'on lui fait faire ici.

Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entrait avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères,
Je lui dirais bientôt : Je connais tous vos pères :
Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat (1)
Où sous l'un des Valois, Enghien sauva l'état.
D'Hozier (2) n'en convient pas ; mais quoi qu'il en puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître ;
Ainsi donc, au plus tôt délogeant de ces lieux,
Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux,
Sur le pompeux débris des lances espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérisoles ;
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous.
  J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux ;
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
De l'assistance au sceau (3) ne tire point son lustre ;
Et que, né dans Paris de magistrats connus,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces nobles sans nom, que, par plus d'une voie,
La province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussé-je comme eux des meûniers pour parens,
Mon épouse vînt-elle encor d'aïeux plus grands,
On ne la verrait point, vantant son origine,
A son triste mari reprocher la farine.

(1) Le combat de Cérisoles gagné par le duc d'Enghien en Italie, le 14 d'avril 1544, sous le règne de François I.

(2) Célèbre généalogiste.

(3) Une des principales fonctions des secrétaires du roi était d'assister au sceau dans les chancelleries.

7..

Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la pensée étrange
Que l'hymen aujourd'hui la corrompe et la change,
Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni surtout de souffrir, par un profane usage,
Qu'à l'église, jamais devant le Dieu jaloux
Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.
Telle est l'humble vertu qui dans son âme empreinte...
— Je le vois bien, tu vas épouser une sainte.
Sais-tu bien cependant sous cette humilité
L'orgueil que peut cacher la fausse piété?
A Paris, à la cour on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue;
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une, chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune;
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que, sur ce tableau, d'abord tu vas nommer (1).
Mais pour quelques vertus si pures, si sincères,
Combien y trouve-t-on de vertus mensongères!
N'attends pas cependant qu'ici j'aille étaler
Ce qu'il vaut mieux souffrir que de le dévoiler.
— Voilà le sexe peint d'une noble manière,
Et Théophraste même, aidé de La Bruyère,

(1) Madame de Maintenon.

Ne m'en pourrait pas faire un plus riche tableau.
C'est assez ; il est temps de quitter le pinceau.
Vous avez désormais épuisé la satire.
— Epuisé, cher Alcippe ! Ah ! tu me ferais rire !
Sur ce vaste projet, si j'allais tout tracer,
Tu verrais sous ma main des tomes s'amasser.
Dans le sexe j'ai peint la piété caustique :
Et que serait-ce donc si, censeur plus tragique,
J'allais t'y faire voir l'athéisme établi,
Et non moins que l'honneur, le ciel mis en oubli?
Si j'allais t'y montrer plus d'une Capanée (1),
Pour souveraine loi mettant la destinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Desbarreaux (2)?
Mais sans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir?
Enfin, t'ai-je décrit la superstitieuse,
La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse?
Celle qui de son chat fait son seul entretien ;
Celle qui toujours parle, et ne dit jamais rien?
Il en est des milliers ; mais ma bouche enfin lasse,
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grâce.

(1) C'est-à-dire une athée ; car *Capanée* était un capitaine grec, fameux par ses impiétés, qui, étant allé au siége de Thèbes avec Polynice, fut foudroyé par Jupiter, parce qu'il méprisait les dieux.

(2) Seigneur qui affectait l'impiété et le libertinage. Il se convertit sur la fin de sa vie.

— J'entends. C'est pousser loin la modération.
Ah ! finissez, ami, la déclamation.
Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
D'un censeur, dans le fond, qui folâtre et qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la bête ?
Mais enfin, vous et moi c'est assez badiner.
Il est temps de conclure, et pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si, par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
la belle, tout à coup rendue insociable,
D'ange, ce sont vos mots, se transformait en diable,
Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
Lui dire : Hé bien ! Madame, il faut nous séparer (1).
Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant ; tenez, voilà le vôtre.
Partez, délivrons-nous d'un mutuel souci.

— Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?
Pour sortir de chez toi, sur cette offre offensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?
Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume.

(1) Ce vers et les suivans contiennent la formule du libelle de divorce qui était en usage anciennement. *Res tuas tibi habeto Tuas res tibi agito, etc.*

Car, grâce au droit reçu chez les Parisiens,
Gens de douce nature et maris bons chrétiens,
Dans ses prétentions une femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours, je te trouve un peu morne.
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider?
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse;
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet (1) mettrait pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abattu, consterné,
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre.

(1) Voyez satire I.

SATIRE XI.

A M. DE VALINCOURT.

Le sujet de sette satire est le vrai et le faux honneur. L'auteur, après avoir parlé des méprises de la plupart des hommes au sujet de ce qu'ils appellent l'*honneur*, établit enfin que le vrai et le solide honneur consiste dans la justice, sans laquelle toutes les autres prétendues bonnes qualités ne sont que de faux brillans. Cette satire fut commencée vers le mois de novembre 1698.

Oui, l'honneur, Valincourt, est chéri dans le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,
Et tout crie ici-bas : L'honneur ! vive l'honneur !
Entendons discourir sur les bancs des galères (1)
Ce forçat abhorré même de ses confrères :
Il plaint par un arrêt injustement donné
L'honneur en sa personne à ramer condamné.

(1) Allusion à une action mémorable du duc d'Ossonne, vice-roi de Sicile et de Naple. Ce seigneur, étant un jour à Naples, et visitant les galères du port, eut la curiosité d'interroger les forçats ; mais ils se trouvèrent tous innocens, à l'exception d'un seul qui avoua de bonne foi que si on lui avait fait justice il aurait été pendu. *Qu'on m'ôte d'ici ce coquin-là*, dit le duc en lui donnant la liberté, *il gâterait tous ces honnêtes gens.*

En un mot, parcourons et la mer et la terre :
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.
Cependant lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne (1),
J'examine au grand jonr l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçois partout que folle ambition,
Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abusé
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage,
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connaît, et la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'univers,
A la fin, sur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable;
Et bientôt la censure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du mensonge toujours le vrai demeure maître :
Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être ;

(1) Diogène le Cynique portait une lanterne en plein jour, et disait qu'il cherchait un homme.

Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres:
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;
Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
Le naturel toujours sort et sait se montrer:
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer:
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage;
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré:
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincourt? pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole (1) rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;
Ce poète, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourrait le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence;
D'exceller en courage, en adresse, en prudence,

(1) Rivière de l'Asie-Mineure qui roule des paillettes d'or.

De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,
De posséder enfin mille dons précieux?
Mais, avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme,
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
Quoi qu'en ses beaux discours St-Evremont nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone (1).
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité;
Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans et que morceaux de verre;
Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange (2),
N'est qu'un plus grand voleur (3) que du Tertre et Saint-Ange (4).

(1) L'auteur oppose la morale austère de Sénèque à la morale licencieuse de Pétrone, et condamne le sentiment de Saint-Evremont qui, en vrai philosophe épicurien, prenait Pétrone pour son héros en fait de morale.

(2) Alexandre-le-Grand, après avoir soumis une partie de l'Asie, voulut assujettir le reste de l'Orient, et porter ses conquêtes au-delà du Gange; mais ses soldats refusèrent de le suivre.

(3) Ce vers et les trois précédens contiennent le sens de la réponse que fit un pirate au même Alexandre qui lui reprochait sa condition : *Je suis un pirate*, dit-il, *parce que je n'ai qu'un vaisseau : si j'avais une armée navale, je serais un conquérant.*

(4) *Du Tertre*, joueur de profession qui finit par être voleur. *Saint-Ange*, autre voleur.

Du premier des Césars on vante les exploits;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
Eût-il pu disculper son injuste manie?
Qu'on livre son pareil, en France, à La Reynie (1),
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers (2):
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste (3),
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla (4);
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila (5);

(1) Lieutenant-général de police.

(2) Jules-César était chauve, et il cachait ce défaut autant qu'il pouvait. C'est pourquoi, parmi les honneurs que le sénat et le peuple lui déférèrent, il reçut et conserva plus volontiers le privilége de porter toujours une couronne de lauriers. C'est à quoi ce vers fait allusion.

(3) Agésilas, roi de Sparte, selon Plutarque, traduit par Amyot, *avait toujours accoutumé de dire en ses privés devis que la justice était la première de toutes les vertus, pour autant, disait-il, que la prouesse ne vaut rien si elle n'est conjointe avec la justice, et que si tous les hommes étaient justes, alors on n'aurait que faire de la prouesse.* Et à ceux qui disaient : Le grand roi (*le roi de Perse*) le veut ainsi : *Et en quoi, disait-il, est-il plus grand que moi, s'il n'est plus juste!*

(4) *Mithridate*, fameux roi de Pont.

Sylla, surnommé l'*Heureux : titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre.*

(5) *Tamerlan*, empereur des Tartares, subjugua presque tout l'Orient, et mourut en l'an 1405.

Genseric, roi des Vandales en Espagne, conquit l'Afrique sur les Romains dans le cinquième siècle.

Attila, roi des Huns, qui ravagea une grande partie de l'Europe au cinquième siècle.

Tous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux, que ce bourgeois d'Athènes (1),
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille.
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible:
Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Disons plus: il n'est point d'âme livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau,
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau (2);
Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage,
Et du butin acquis en violant les lois,
C'est elle entr'eux qui fait le partage et le choix.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide.
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi;

(1) Socrate.

(2) Caumartin, intendant des finances. — L'abbé Bignon, de l'Académie française. — D'Aguesseau, depuis chancelier de France; trois personnages illustres par leur sévère probité.

D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains ;
Et pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.
Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincourt, et l'Equité, sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnaient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains ornemens (1),
N'étalait point aux yeux l'or ni les diamans :
Et jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenait de sa sœur les règles salutaires.
Mais, une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura long-temps au séjour étoilé.
Un fourbe, cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur ;
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente équité honteusement bannie
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.

(1) Les Romains représentaient l'*Honneur* sous la figure d'un jeune homme qui portait d'une main la *haste* de la divinité, et dans l'autre la corne d'abondance.

Aussitôt, sur un trône éclatant de rubis,
L'imposteur monte orné de superbes habits.
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent;
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux.
Et le *mien* et le *tien*, deux frères pointilleux,
Par son ordre, amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit inique
Bâtit de vaines lois un code fantastique:
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger.
Et dans leur âme en vain de remords combattue
Trace en lettres de sang ces deux mots: *Meurs* ou *tue*.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer (1).
Le frère au même instant s'arma contre le frère:
Le fils trempa les mains dans le sang de son père:
La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérans (2):
L'ambition passa pour la vertu sublime:
Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.

(1) Ovide, Métamorph., liv. 1.
Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas, etc.

(2) Justin, liv 2, ch. 3, rapporte que les premiers conquérans sortirent de la Scythie arrosée par le Tanaïs, et chassèrent Vexoris ou Sésostris, roi d'Egypte, qui voulait les soumettre à sa domination.

On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux;
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode.
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage;
S'en va trouver sa sœur; et, dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les tristes mortels le faux honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'auteur, je conclus de sa fable,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

DISCOURS

DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE A LA SATIRE SUIVANTE.

QUELQUE *heureux succès qu'aient eu mes ouvrages, j'avais résolu, depuis leur dernière édition, de ne plus rien donner au public; et quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans* (1), *j'eusse encore fait une satire contre l'équivoque, loin de la publier, je la tenais soigneusement cachée, et je ne croyais pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux désormais de me faire oublier que j'avais été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissais, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitait dans le monde, sous mon nom, quantité de méchans écrits, et entr'autres une pièce en vers* (2) *contre les Jésuites, également odieuse et in-*

(1) Ce discours fut composé en 1710.

(2) L'ouvrage dont il s'agit ici était une épître d'environ soixante vers. Boileau fut très-mortifié d'apprendre qu'on l'en croyait l'auteur. Voici dans quels termes il en marqua sa pensée à un jésuite du collége de Louis-le-Grand : *Je déclare qu'il ne s'est jamais rien fait de plus mauvais ni de plus sottement injurieux que cette grossière boutade de quelque cuistre du collége de l'Université; et que si je l'avais faite je me mettrais moi-même bien au-dessous des Coras, des Pelletier et des Cotin.*

sipide, et où l'on me faisait en mon propre nom dire à toute leur société des injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin; car, bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la pièce n'était point de moi, et qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aient présumé que j'en pouvais être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'EQUIVOQUE, parce qu'en la lisant les moins éclairés, même de ces petits esprits, ouvriraient peut-être les yeux, et verraient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoutez à cela que je pouvais mettre à la tête de ma satire, en la donnant au public, un avertissement en manière de préface, où je me justifierais pleinement et tirerais tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui; et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'effet que je me suis proposé. Il ne reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espèce de dépit et de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenais dans mon jardin à Anteuil, et rêvais en marchant à un poème que

je voulais faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avais déjà même composé quelques vers dont j'étais assez content ; mais, voulant continuer, je m'aperçus qu'il y avait dans ces vers une équivoque de langue ; et m'étant sur-le-champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, et de poursuivre mon poème contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire, contre l'équivoque même, une satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerais pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec ; et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court : ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferais le mot équivoque, *beaucoup d'habiles écrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux ; et, bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne serait pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage.*

C'est au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploîrai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres écrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les lecteurs soient avertis,

c'est qu'en attaquant l'équivoque je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale; le mot équivoque , *en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain, qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre; et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avait pris naissance de l'équivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avait prêté l'oreille aux promesses du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique, surtout ma satire étant un pur jeu d'esprit où il serait ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.*

SATIRE XII.

SUR L'ÉQUIVOQUE.

On vient de voir dans le discours précédent ce qui a donné lieu à la composition de cette satire. L'équivoque n'est point prise ici dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées ou d'expressions, qui font souvent prendre une chose pour une autre. Cette pièce fut composée en 1705.

Du Langage français, bizarre hermaphrodite (1),
De quel genre te faire, équivoque maudite,
Ou maudit? car sans peine aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui, de mots confus sans cesse embarrassée,
Ma plume en écrivant cherche en vain ma pensée.

(1) Mot composé d'Ερμῆς, Mercure, et d'Αφροδίτη, Vénus, parce que la Fable donnait ce nom à un fils de Mercure et de Vénus, lequel on supposait avoir les deux sexes.

Laisse-moi ; va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux et gâtés de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Envelopper mon style ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fuis donc. Mais non, demeure; un démon qui m'inspire
Veut encor qu'une utile et dernière satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs;
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche : voyons, malgré l'âge et sa glace,
Si ma muse aujourd'hui, sortant de sa langueur,
Pourra trouver encor un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudrait-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel réjouissant,
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferais mieux, j'entends, d'imiter Benserade (1).
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le temps. Le public détrompé
D'un pareil engoûment ne se sent plus frappé.
Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.

(1) Auteur de chansonnettes et de vers de ballets remplis de pointes et d'équivoques.

C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë;
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.
  Mais laissons là le tort qu'à ses brillans ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'univers :
Et, pour les contempler jusque dans leur naissance,
Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et des mots ambigus, fit croire au premier homme
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur-le-champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'était plus, grâce à sa vanité,
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, partout faisaient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivait enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage;
Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,

Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus, comme un serpent, dans l'arche conservée.
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,
Chez les mortels restant, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.
Puis de cent dogmes faux la superstition,
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre;
Et l'artisan lui-même humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse:
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce.
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'ognon, d'être à ses vœux propices,
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt, te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles.
C'est par ton double sens dans leurs discours jeté
Qu'ils surent en mentant dire la vérité;

Et sans crainte rendant leurs réponses normandes (1),
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.
Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice;
Et par toi de splendeur faussement revêtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse,
La candeur se nomma grossièreté, rudesse;
Au contraire, l'aveugle et folle ambition
S'appela des grands cœurs la belle passion:
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence:
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques rois, censés grands politiques,
Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirans,
Et voleurs revêtus du nom de conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice?
Ce fut surtout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires lois ton ambiguité,
Répandant son adroite et fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages,
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages:
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut souvent par la glose obscurci;

(1) Les Normands sont accusés de peu de sincérité. *Répondre en Normand*, est une expression proverbiale pour dire que l'on répond d'une manière équivoque.

Et pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, et le bon droit eut tort.
Voilà comment déchu de sa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière,
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.
De la raison pourtant par le vrai Dieu guidée
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes, ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
Car qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse ?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'était-il en effet de près examiné ?
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné (1),
Et malgré la vertu dont il faisait parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade (2) ;
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue
L'humble et vraie équité fut à peine entrevue ;
Et par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché.

(1) Ce mot, pris dans la rigueur, n'est pas à l'abri d'une juste critique. L'homme sans doute a un penchant violent au mal ; mais avec l'aide de Dieu il lui est toujours possible de surmonter les plus violentes tentations.

(2) Les mœurs des Grecs étaient si corrompues en ce temps-là qu'ils ne purent voir l'amitié de Socrate pour Alcibiade sans y attacher un soupçon de crime.

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt du sein lumineux de l'éternel séjour
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent:
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux;
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidèle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,
Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
C'est par eux que l'on vit la vérité suprême
De mensonge et d'erreur accusée elle-même;
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triste issue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté;
Et partout sa doctrine en peu de temps portée
Fut du Gange, et du Nil, et du Tage écoutée (1);
Des superbes autels à leur gloire dressés
Tes ridicules dieux tombèrent renversés.
On vit en mille endroits leurs honteuses statues
Pour le plus bas usage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage:

(1) Ces trois fleuves sont les plus fameux des trois parties du monde alors connu, l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Et sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils (1).
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie :
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'Eglise elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle-même, deux fois presque toute arienne,
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne ;
Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité,
D'une syllabe impie un saint mot augmenté (2)
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières,
Et fit du sang chrétien couler tant de rivières.
Le fidèle au milieu de ces troubles confus,
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus ;
Et dans plus d'un affreux et ténébreux concile,
Le mensonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeler Arius, Valentin et Pélage (3),

(1) Expression proverbiale pour dire : *Causer de nouveaux troubles.*

(2) Il s'agissait du mot Ομούσιος, *consubstantiel*, auquel les Ariens substituaient le mot Ομοιούσιος, *de substance semblable*, détruisant par cette addition de la diphthongue οι la divinité du Verbe.

(3) Hérésiarques.

Et tous ces fiers démons que toujours, d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités?
Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther et Calvin remplis de ton savoir,
Et, soi-disant choisis pour réformer l'Eglise,
Vinrent du célibat affranchir la prêtrise;
Et des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors, n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la loi censé juge infaillible,
Et sans être approuvé par le clergé romain,
Tout protestant fut pape, une bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs, à Paris,
On ne voit afficher de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés, à coup sûr, du Mercure galant (1).
Ce ne fut plus partout que fous anabaptistes (2),
Qu'orgueilleux puritains (3), qu'exécrables déistes (4).

(1) Journal littéraire.

(2) Hérétiques qui rebaptisent.

(3) Secte de protestans d'Angleterre, ainsi appelés soit parce qu'ils se piquent d'une religion plus *pure*, soit parce qu'ils suivent, disent-ils, la parole *pure* de l'Evangile.

(4) Impies qui reconnaissent un Dieu, mais qui rejettent toute religion révélée.

Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La discorde au milieu de ces sectes altières
En tous lieux cependant déploya ses bannières;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage et les embrasemens,
Fit en plus d'un pays, aux villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.
Mais halte-là, ma plume! Et toi, sors de ces lieux,
Monstre, à qui, par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui, terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une âme allégorique.

FIN DES SATIRES.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AU ROI.

L'auteur dépeint dans cette épître les douceurs et les avantages de la paix. Cette pièce fut composée en 1669, pour seconder les intentions de M. Colbert qui, toujours attentif aux progrès des arts et des sciences, voyait avec peine que le roi pensait à rompre la paix qui avait été heureusement conclue à Aix-la-Chapelle l'année précédente.

GRAND Roi, c'est vainement qu'abjurant la satire,
Pour toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu (1)
Semble me dire : Arrête, insensé ; que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, *à ton char*
Je ne pusse attacher *Alexandre et César ;*

(1) Virg., églog. 10.
Cùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.

Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de *Mars* et d'*Alcide*;
Te livrer le *Bosphore*, et d'un vers incivil
Proposer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour te bien louer une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir d'une route vulgaire;
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différens,
Phébus même aurait peur s'il entrait sur les rangs;
Que par des vers tous neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace;
Et si ma muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet auteur, l'effroi de la Pucelle (1),
Qui devait des bons vers nous tracer le modèle;
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformait tous?
Quoi! ce critique affreux n'en fait pas plus que nous!
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* et *Bysance*;
Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *turban*,
Et coupé, pour rimer, *les cèdres du Liban* (2)?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées
Se revêtir encore de nos phrases usées?
Que répondrais-je alors? Honteux et rebuté,
J'aurais beau me complaire en ma propre beauté,
Et, de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique:
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, grand Roi, de se voir sans lecteur,

(1) Poème de Chapelain.

(2) Dans ce vers et les deux précédens l'auteur se moque des mauvais imitateurs de Malherbe.

Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur (1) le sucre et la cannelle.
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart (2) le silence prudent :
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ, assis sur la barrière.

Malgré moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.
Quoi ! dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer
Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelle (3),
Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand Roi, laissons là les siéges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles ;
Et, souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon d'une muse au carnage animée
Echauffer ta valeur déjà trop allumée ?
Jouissons à loisir du prix de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage,

(1) Fameux épicier.

(2) Académicien célèbre qui n'a presque rien fait imprimer.

(3) La campagne de Flandre, faite en 1667.

Disait au roi Pyrrhus (1) un sage confident (2),
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent ?
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire ? — L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courrons-nous ?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
—Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter ;
Nous allons traverser les sables de Lybie ;
Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
Courir de là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
Le conseil était sage et facile à goûter ;
Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter :

(1) Roi d'Epire.
(2) Cinéas.

Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.
Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'honneur parmi les rois donne les premiers rangs.
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.
Chaque climat produit des favoris de Mars:
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérans goths, vandales, gépides (1).
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans.
Tel fut cet empereur (2) sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;

(1) Le *Palus* ou marais *Méotide*, nommé maintenant la *mer d'Azof*, est situé entre l'Europe et l'Asie, dans la petite Tartarie, au nord de la mer Noire, avec laquelle il communique. C'est des environs de cette contrée que sont sortis autrefois les *Goths* et les *Gépides*. A l'égard des *Vandales*, c'étaient des peuples plus septentrionaux; venus du côté de la mer Baltique, vers l'embouchure de l'Oder.

(2) Titus, surnommé *l'amour et les délices du genre humain*.

Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé sa journée (1).
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux (2).

Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques (3),
Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
Au-devant de ton joug courait de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire?
Ce sont là les exploits que tu dois avouer,
Et c'est par-là, grand Roi, que je veux te louer:
Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers (4).
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton règne paisible (5).

(1) Personne n'ignore la parole mémorable de cet empereur: *Mes amis*, dit-il, *j'ai perdu cette journée: Amici, diem perdidi*; se ressouvenant un soir qu'il n'avait fait du bien à personne ce jour-là.

(2) Il ne dura que deux ans deux mois et vingt jours.

(3) La campagne de 1667, en Flandre, où Louis XIV se rendit maître de plusieurs villes. Cette guerre fut bientôt terminée par le traité fait à Aix-la-Chapelle l'année suivante.

(4) C'est la première campagne de la Franche-Comté, en 1668. Cette province fut conquise en moins de huit jours.

(5) Les 25 ou 30 vers suivans rappellent les principales actions de Louis XIV depuis qu'il commença à régner par lui-même, en 1661.

Je peindrai les plaisirs en foule renaissans (1),
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans (2).
On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance (3);
On verra les abus par ta main réformés (4),
La licence (5) et l'orgueil (6) en tous lieux réprimés,
Du débris des traitans ton épargne grossie,
Des subsides affreux la rigueur adoucie (7),
Le soldat dans la paix sage et laborieux (8),

(1) Le carrousel de l'an 1662, et les fêtes données par le roi à Versailles, sous le nom de *Plaisirs de l'Ile enchantée*, au mois de mai 1664.

(2) La chambre de justice établie pour reconnaître les malversations commises par les traitans dans le recouvrement et dans l'administration des deniers publics.

(3) En 1662 le royaume, et particulièrement la ville de Paris, étaient menacés d'une famine causée par une stérilité de deux années. Louis XIV fit venir de Prusse et de Pologne une grande quantité de blé. On fit construire des fours dans le Louvre, et le pain fut distribué au peuple à un prix modique.

(4) Les duels abolis. Les édits contre le luxe.

(5) L'établissement des *grands jours* en 1665. On appelait ainsi une assemblée ou compagnie extraordinaire de juges qui avaient commission d'aller dans les provinces éloignées pour écouter les plaintes des peuples et faire justice.

(6) Ce mot désigne les édits contre le luxe.

(7) Le roi diminua la taille de six millions; il diminua aussi ses droits, et il supprima la plupart de ceux qui étaient sur les rivières du royaume.

(8) Discipline militaire établie et maintenue parmi les troupes. Le roi faisait des revues fréquentes, et obligeait les officiers de tenir les soldats dans l'ordre et dans la discipline. Les soldats furent aussi employés aux travaux publics.

Nos artisans grossiers rendus industrieux (1),
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes (2).
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens (3),
Du loisir d'un héros nobles amusemens.
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées (4)
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
Déjà de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois (5).
Oh ! que ta main par-là va sauver de pupilles !
Que de savans plaideurs désormais inutiles !
Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
L'univers, sous ton règne, a-t-il des malheureux ?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher (6) ?
C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.
Grand Roi, poursuis toujours, assure leur repos.

(1) L'établissement de plusieurs manufactures, particulièrement des tapisseries aux Gobelins, et des glaces de miroirs.

(2) La manufacture des points de France, établie à la place des points de Venise. On appelle *ouvrage de points* ou simplement *points* les ouvrages de fil faits à l'aiguille.

(3) Colonnade du Louvre, hôtel des invalides, Versailles, etc.

(4) Canal du Languedoc.

(5) Ordonnances publiées pour réformer la justice et pour abréger les procédures.

(6) En 1665 Louis XIV donna des pensions aux gens de lettres dans toute l'Europe.

Sans elles un héros n'est pas long-temps héros.
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil :
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
Enée enfin porta ses dieux et sa patrie :
Sans le secours des vers leurs noms tant publiés
Seraient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une muse fidèle,
Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
Appollon te la doit : ouvre-lui tes trésors.
En poètes fameux rends nos climats fertiles.
Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
Vont pour toi déposer à la postérité !
  Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage :
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus sur la foi des auteurs ;
Si quelque esprit malin veut les traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau, qui dans ses vers plein de sincérité
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

EPITRE II.

A M. L'ABBÉ DES ROCHES.

La principale raison pour laquelle l'auteur composa cette épître fut pour conserver la fable de l'Huître et des Plaideurs, qu'il avait retranchée de l'épître précédente. Il y décrit en peu de mots la sottise de ceux qui ont la fureur de plaider.

A quoi bon réveiller mes muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies (1)?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
Oh! le plaisant docteur qui, sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse!
Nos écrits sont mauvais; les siens valent-ils mieux?
J'entends déjà d'ici Linière furieux (2)
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers.

(1) Les six premiers vers font connaître que l'auteur travaillait à son Art poétique.

(2) Horace, liv. 1, sat. 4.
Crispinus minimo me provocat, etc.

Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice?
Attends-tu qu'un fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise?
Crois-moi, dût Auzanet (1) t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'imite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice;
Qui toujours assignans et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.

Soutenons bien nos droits: sot est celui qui donne:
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
Ce sont là les leçons dont un père manseau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui, nourri bien en deçà de l'Oise (2),
As sucé la vertu picarde et champenoise (3),
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Le Mazier (4).

(1) Célèbre avocat.

(2) Rivière qui a sa source dans la Picardie, vers les limites du Hainaut et de la Champagne.

(3) La franchise.

(4) Deux avocats criards qui se chargeaient souvent de mauvaises causes.

Toutefois si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumait dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille;
Des sottises d'autrui nous vivons au palais :
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix.

ÉPITRE III.

A M. ARNAULD.

Le sujet de cette épître est *la mauvaise honte* qui empêche le retour vers le bien, lorsqu'on s'en est une fois écarté. Elle fut composée en 1673.

Oui, sans peine au travers des sophismes de Claude (1),
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'Eglise, au prêche les rappelle ?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu sais le frapper :
Mais un démon l'arrête ; et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire ?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton (2) l'hérétique douleur,
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.

(1) Ministre de Charenton, l'âme et le chef du parti protestant en France à cette époque.

(2) Village à deux lieues au-dessus de Paris, où les protestans avaient un temple.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien (1).
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie ;
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit ?
Il irait embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.
  C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement ;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle (2),
Faire de notre mal un secret ridicule ?
Le feu sort de vos yeux pétillans et troublés ;
Votre pouls inégal marche à pas redoublés :
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez vous ? — Je n'ai rien. — Mais... — Je n'ai rien, vous dis-je (3),

(1) Horace, liv. 1, ép. 16, v. 24.
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat

(2) Horace, liv. 1, ép. 16.
Neu si te populus sanum, etc.

(3) Perse, sat. 3.
Heus, bone, tu palles. — Nihil est. — Videas tamen istud, Quidquid id est.

Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené ;
Et la fièvre demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte (1).
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche et vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grâce il nous donne.
Hâtons-nous ; le temps fuit, et nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déjà loin de moi (2).
Mais quoi ! toujours la honte en esclaves nous lie.
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie ;
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au démon par pudeur il vendit la nature.
Hélas ! avant ce jour qui perdit ses neveux (3),
Tous les plaisirs couraient au-devant de ses vœux.

(1) Ce vers est ou une imitation de celui de Perse, satire 3 :

In portam rigidos calces extendit;

Ou une allusion à la coutume qui règne aux environs de Paris et dans quelques autres endroits, d'exposer les morts sur le devant des portes assez long-temps avant l'enterrement.

(2) Perse, sat. 3, v. 165.

Fugit hora ; hoc quod loquor indè est.

(3) Virg. Georg. liv. 1, v. 124.

Ante Jovem nulli subigebant, etc.

Ovid. Métam., liv. 1, v. 100.

Ipsa quoque immunis, etc.

La faim aux animaux ne faisait point la guerre :
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait point qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
Mais dès ce jour, Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleurs paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets :
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu désola les campagnes :
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste, en même temps, la guerre et la famine
Des malheureux humains jurèrent la ruine ;
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'avare, des premiers en proie à ses caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur et la vertu n'osèrent plus paraître.
La piété chercha les déserts et le cloître.
Depuis on n'a point vu de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,

En vain j'arme contre elle une faible vertu.
Ainsi, toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer ;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPITRE IV.

AU ROI.

Le sujet de cette épître est la campagne de 1672. Parmi les événemens qui la rendirent si glorieuse au roi, le poète choisit le passage du Rhin par l'armée de France, le 12 juin 1672, comme le sujet le plus brillant, et par conséquent le plus susceptible des ornemens de la poésie. Cette pièce fut imprimée au mois d'août 1672.

En vain pour te louer ma muse toujours prête
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
Ce Pays où cent murs n'ont pu te résister,
Grand Roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel (1),
Pour trouver un bon mot, courir jusqu'au Tessel (2).
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Woerden (3) ?

(1) Rivière des Pays-Pas, qui se jette dans le Zuider-zée ou la mer du Sud.

(2) Ile de la Hollande dans l'Océan germanique, à l'entrée du golfe nommé le *Zuider-zée*.

(3) Ville de la Hollande, située sur le Rhin.

Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden (1)?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
Oserait approcher des bords du Zuider-zée (2)?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg (3)?
Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines;
Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck (4),
Le vers est en déroute et le poète à sec.
Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissaient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière.
Mon Apollon s'étonne, et Nimègue (5) est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi (6).
Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage,
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage;
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.

(1) Autre ville de la même province, près de la Meuse.

(2) Grand golfe de Hollande.

(3) Villes de Hollande prises par Louis XIV ou par ses généraux.

(4) Le Whal et le Leck sont deux branches du Rhin qui se mêlent avec la Meuse.

(5) Ville considérable des Provinces-Unies, prise par Turenne après six jours de siége.

(6) Place forte sur la rive gauche du Rhin, assiégée au commencement de la campagne et prise en deux jours.

Car, puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer.
Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule (1), entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup, suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg et Wesel (2), terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus (3), et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

(1) Montagne d'où le Rhin prend sa source. *Adula*, selon Ptolémée et Strabon. On l'appelle vulgairement le *mont Saint-Gothard*.

(2) Ces deux villes sont situées sur le Rhin, l'une sur la rive gauche du fleuve, l'autre sur la rive droite.

(3) Village sur la rive gauche du Rhin. C'est en cet endroit que les Français passèrent le Rhin à la nage.

Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et depuis ce Romain (1) dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois (2) ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink (3) prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et, renforçant sa voix :
Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois (4),

(1) Jules-César.

(2) En 1667 Louis XIV avait conquis une partie de la Flandre qui est arrosée par l'Escaut.

(3) Fort situé à l'endroit où le Rhin se divise.

(4) Ce vers contient une ironie très-amère. Les Hollandais s'étaient vantés d'avoir obligé le roi de France à faire la paix avec l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ils avaient même fait

Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie (1)?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattans, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets (2) trop pesans pour vos bras:
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont (3) le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.

frapper une médaille dans laquelle ils prenaient les titres fastueux d'*arbitres des rois*, de *réformateurs de la religion*, de *protecteurs des lois*, et plusieurs autres.

(1) Il y avait sur les drapeaux des Hollandais: *Pro honore et patriâ.*

(2) Espèce de fusil que l'on tirait par le moyen d'une mèche allumée.

(3) Le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont, fut le premier qui tenta le passage. Le roi lui commanda de voir s'il trouverait un gué dans le Rhin pour aller aux ennemis qui paraissaient de l'autre côté. Il vint rapporter au roi qu'il avait

Son coursier écumant sous un maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière (1),
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Sallard :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois (2)
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux (3)
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers, s'y jetant, signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.

trouvé un gué favorable vers Tholus, et promit de passer à la tête de la cavalerie. La vérité était pourtant qu'il n'y avait point de gué ; de sorte que l'armée fut obligée de traverser une bonne partie du Rhin à la nage.

(1) Le duc de Lesdiguière, quoique blessé dans le passage, sortit de l'eau le premier et porta les premiers coups.

(2) La Salle, Béringhen, etc., et plus haut, Vendôme, Vivonne, etc., élite de la noblesse française.

(3) Des bateaux de cuivre.

Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer.
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé (1) sont passés :
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles ;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine.
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.
Du fleuve ainsi dômpté la déroute éclatante
A Wurts (2) jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts, l'espoir du pays et l'appui de ses murs,
Wurts.... ah! quel nom, grand Roi! quel Hector que ce Wurts!
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles !
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté,

(1) *Condé.* Le prince de Condé, Louis de Bourbon, l'un des plus grands capitaines de l'Europe. *Enghien.* Le duc d'Enghien son fils.

(2) Maréchal-de-camp des Hollandais, qui commandait le camp destiné à s'opposer au passage du Rhin.

De ses fameux remparts démentir la fierté (1).
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim (2),
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim (3).
Oh ! que le ciel soigneux de notre poésie,
Grand Roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie (4) !
Bientôt, victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurais fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre,
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de place si lointaine
Où ta valeur, grand Roi, ne te puisse porter,
Et ne m'offre, bientôt, des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles ;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

(1) Le fort de Skink fut assiégé le 18 de juin et pris le 21.
(2) Ville considérable des Provinces-Unies.
(3) Petite ville de l'électorat de Trèves.
(4) De la Grèce asiatique, dans laquelle était située la fameuse ville de Troie ou d'Ilion.

EPITRE V.

A M. DE GUILLERAGUES.

L'auteur fait voir dans cette épître que la véritable félicité consiste dans la connaissance de soi-même, et qu'on se trompe quand on cherche son bonheur autre part que chez soi. Cette pièce fut composée en 1674 et publiée l'année suivante.

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais et parler, et te taire,
Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler;
Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encor aux auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater,
Quand mon esprit plus jeune, et prompt à s'irriter,
Aspirait moins au nom de discret et de sage,
Que mes cheveux plus noirs ombrageaient mon visage.
Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre (1),
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés;

(1) Un lustre est l'espace de cinq ans.

Que tout, jusqu'à Pinchêne (1), et m'insulte, et m'accable ;
Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable.
Je n'arme point contr'eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.
Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts, désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connaître, et me cherche en moi-même;
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'astrolabe (2) en main un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe (3) :
Que Rohaut (4) vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

(1) Misérable auteur.

(2) Voyez la note de la satire X.

(3) Les astronomes appellent *parallaxe* la différence qui est entre le *lieu véritable* d'un astre et *son lieu apparent*, c'est-à-dire entre le lieu du firmament auquel l'astre répondrait s'il était vu du centre de la terre, et le lieu auquel cet astre répond étant vu de la surface de la terre.

(4) *Rohaut* disait avec *Descartes* que, tout espace étant corps, ce qu'on appelle *vide* serait espace, et corps par conséquent ; et qu'ainsi non-seulement il n'y a point de vide, mais qu'il n'y en peut même point avoir. *Bernier* prétendait, au contraire, d'après Gassendi, que le monde est composé d'atomes indivisibles qui errent dans un espace vide infini, et que ces atomes ne peuvent se mouvoir sans laisser nécessairement entr'eux de petits espaces vides.

Ou que Bernier compose et le sec, et l'humide
Des corps ronds et crochus, errant parmi le vide :
Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons ;
A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui (1).
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre ?
Possédé d'un ennui qu'il ne saurait dompter,
Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
Le bonheur, tant cherché sur la terre et sur l'onde,
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco (2),
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco (3) :
On ne le tire point des veines du Potose (4).
Qui vit content de rien possède toute chose.

(1) Horace, liv. 3, ode 1.
Post equitem sedet atra cura.

(2) Dans les Indes Orientales et dans l'Afrique.

(3) Ville capitale du Pérou dans l'Amérique.

(4) Montagnes où sont les mines d'argent dans le Pérou.

Mais sans cesse, ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.
Oh! que si cet hiver un rhume salutaire (1),
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil;
Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense!
Disait, le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarrheux;
Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare:
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
Il vivrait plus content si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encor il chargeait la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile.

(1) Perse, sat. 2, v. 9.

. . . . *O si*
Ebullit patrui præclarum funus! etc.

La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile (1).
L'argent en honnête homme érige un scélérat.
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ?
Dans mon coffre tout plein de rares qualités
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi que l'éclat ne saurait décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.

Non que je sois du goût de ce sage insensé (2)
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : Je suis libre.
De la droite raison je sens mieux l'équilibre ;
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Cé que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père (3), soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,

(1) Horace, liv. I, ép. I.

O cives, cives ! quærenda pecunia primùm est ;
Virtus post nummos.

(2) Cratès, philosophe cynique.

(3) Gilles Boileau, greffier, également recommandable par sa probité et par son expérience dans les affaires.

Un léger revenu (1), et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du palais, errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant.
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée (2).
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et surtout, redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru que pour moi le sort dû se fléchir?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.

(1) Environ douze mille écus de patrimoine, dont notre auteur mit environ le tiers à fonds perdu sur l'Hôtel-de-Ville de Lyon qui lui fit une rente de 1,500 livres pendant sa vie. Mais son bien s'augmenta considérablement dans la suite par des successions, et par des pensions que le roi lui donna.

(2) Il était grand dormeur, particulièrement dans sa jeunesse.

Qu'à son gré désormais la fortune me joue ;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille ;
Me dit que ses bienfaits dont j'ose me vanter
Par des vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme :
Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnaissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

EPITRE VI.

A M. DE LAMOIGNON (1).

Cette épître a été composée en l'année 1667. L'auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la campagne, et les chagrins qui l'attendent à la ville. Horace a fait une satire sur le même sujet; elle est la sixième du livre 2.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville;
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau (2)
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.

(1) Il se fit admirer successivement dans les charges d'avocat-général et de président à mortier. Le *mortier* était une espèce de bonnet rond de velours noir, bordé par en haut d'un large galon d'or, que le chancelier de France et les présidens du parlement, appelés pour cela présidens à mortier, portaient les jours de cérémonie pour marque de leur dignité.

(2) Hautile, près de la Roche-Guion, du côté de Mantes, à treize lieues de Paris.

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés,
Le village au-dessus forme un amphithéâtre,
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser un logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain (1),
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat (2) l'appétit l'assaisonne.

(1) L'un des hommes de France qui se plaisait et s'entendait le mieux à la bonne chère.

(2) Fameux traiteur.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux (1) !
Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage :
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables :
L'un demeure aux Marais et l'autre aux Incurables (2).
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
— Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;
Pradon a mis au jour un livre contre vous ;
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un Caudebec (3) j'en ai lu la préface.
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant hier on vous assassina.
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.

(1) Horace, liv. 2, sat. 6.
O rus ! quando ego te aspiciam, etc.

(2) Horace, liv. 2, ép. 2.
Cubat hic in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino.

(3) Chapeau fabriqué à Caudebec en Normandie.

D'un pasquin (1) qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
—Moi?—Vous. On nous l'a dit dans le Palais-Royal (2).
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire imprimant les essais de ma plume
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume;
Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un faible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade,
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoins et la cour, et la ville:
Non; à d'autres, dit-il; on connaît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?
— Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
— Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.

(1) Raillerie satirique ainsi nommée à cause d'une vieille statue mutilée qui est à Rome, appelée *Pasquin*, et à laquelle on a accoutumé d'attacher ces sortes de satires.

(2) La plupart des nouvellistes s'assemblaient dans le jardin du Palais-Royal, et l'on appelait ordinairement les nouvelles fausses ou suspectes, des nouvelles du *Palais-Royal*.

Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne (1) est entré comme un foudre;
Que Cambrai (2), des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que devant Saint-Omer Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète (3).
Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler;
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment:
Et, justement confus de mon peu d'abondance,

(1) Cette ville, après quelques jours de siége, fut emportée d'assaut en moins d'une demi-heure.

(2) Sous les règnes précédens Cambrai avait été assiégé inutilement par les Français; mais après vingt jours de siége, le roi se rendit maître de la ville et de la citadelle, le 17 avril 1677.

(3) Philippe de France, duc d'Orléans, fit le siége de Saint-Omer pendant que le roi assiégeait Cambrai. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, désespérant de sauver Cambrai, marcha avec trente mille hommes pour secourir Saint-Omer, et vint se poster sur les hauteurs de Cassel. Au bruit de sa marche, le duc d'Orléans laissa des troupes devant la place; et quoique inférieur en nombre, il alla au-devant de lui pour le combattre. Malgré le désavantage du nombre et du lieu, ce prince remporta une victoire complète le 11 avril 1677, et mit en fuite le prince d'Orange avec ses troupes. Après la victoire de Cassel, le duc d'Orléans rentra dans les lignes pour continuer le siége de Saint-Omer qui capitula le 20 du même mois.

Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions:
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions (1).
Cependant tout décroît, et moi-même à qui l'âge (2)
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.
Ma muse qui se plaît dans leurs routes perdues
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

(1) C'est pour se plaindre de cette injustice qu'il a composé l'épître X à ses vers.

(2) Il était dans sa quarante-unième année.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
Tout l'été loin de toi demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion (1),
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris pour s'enfuir à Bâville (2).
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,

(1) Le mois de juillet.
Horace, liv. 1, ép. 10.
Ubi gratior aura
Leniat et rabiem Canis, et momenta Leonis, etc.

(2) Terre qui appartenait à M. de Lamoignon. Elle est à neuf lieues de Paris, du côté d'Etampes et de Chartres.

Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier, galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces coteaux,
Où Polycrène épand ses libérales eaux (1),
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude,
Chercher quels sont les biens véritables ou faux (2),
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide:
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse;
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut, et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

(1) Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par M. le premier président de Lamoignon.

(2) Horace, liv. 2, sat. 6:

Quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus, etc.

EPITRE VII.

A RACINE (1).

Le sujet de cette épître est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, et en particulier des bonnes et des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la tragédie de Phèdre que Racine fit représenter pour la première fois le premier janvier 1677.

QUE tu sais bien, RACINE, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

(1) Jean Racine, l'un des plus célèbres poètes du 17.e siècle naquit à la Ferté-Milon le 11 décembre 1639. Il fut élevé à Port-Royal, où il s'appliqua tellement à l'étude des anciens auteurs que leur langue lui était devenue aussi familière que la sienne propre. Il commença à vingt-un ans à donner des pièces de théâtre qui seront à jamais l'honneur de son siècle. A ces rares talens il joignit, dans les dernières années de sa vie, une piété solide et sincère qui le fit renoncer aux muses profanes pour se consacrer à des objets plus dignes de lui : il fut reçu à l'Académie française en 1673, et mourut le 22 avril 1699.

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé (1).
Ne crois pas toutefois par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages :
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût renfermé Molière (2),

(1) Célèbre actrice. Racine, qui récitait aemirablement bien, avait pris soin de la former. Pendant sa dernière maladie elle renonça au théâtre en présence du curé de Saint-Sulpice, et avant sa mort elle renouvela cette abjuration entre les mains du curé d'Auteuil.

(2) Molière étant mort presque subitement, après avoir joué *le Malade imaginaire*, les comédiens se disposaient à lui faire un convoi magnifique ; mais Molière était comédien, et par conséquent soumis à l'excommunication dont l'autorité ecclésiastique a frappé en France ceux de sa profession ; c'est pourquoi Mgr. de Harlai, archevêque, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât en terre sainte. La femme de Molière alla sur-le-champ à Versailles se jeter aux pieds de Louis XIV, pour se plaindre de l'injure que l'on faisait, disait-elle, à la mémoire de son mari en lui refusant la sépulture. Le roi répondit que cette affaire dépendait du minis-

Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces (1),
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur (2) voulait la scène plus exacte.
Le vicomte (3) indigné sortait au second acte.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris :

tère de l'archevêque, et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Cependant il fit dire à ce prélat qu'il fît en sorte d'éviter l'éclat et le scandale. L'archevêque révoqua donc la défense, à condition que l'enterrement serait fait sans pompe et sans bruit, ce qui fut exécuté.

(1) *L'Ecole des femmes*, qui est une des premières comédies de Molière, fut fort suivie, et encore plus critiquée.

(2) Le commandeur de Souvré n'approuvait pas la comédie de *l'Ecole des femmes*.

(3) Le comte du Broussain, pour faire sa cour au commandeur, sortit un jour au second acte de la comédie, disant qu'il ne savait pas comment on avait la patience d'écouter une pièce où l'on violait ainsi les règles.

Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit (1):
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance (2);
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus (3).
Moi-même dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis;
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

(1) Madame Deshoulières avait fait un sonnet satirique contre la Phèdre de Racine.

(2) *Le Cid* et *Cinna*, deux pièces du grand Corneille.
Voyez la note de la IX.e satire, page 99.

(3) Ces deux vers désignent *Andromaque* et *Britannicus*, tragédies de Racine. L'Andromaque trouva des censeurs: on condamnait surtout le caractère de Pyrrhus, qu'on trouvait trop violent, trop emporté, trop farouche. Racine composa ensuite *Britannicus*; et dans cette pièce il s'attacha à donner dans le personnage de Burrhus le caractère d'un parfait honnête homme.

Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leur avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens;
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français ennobli par ta veine
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire (1),
Que l'auteur du Jonas (2) s'empresse pour les lire,

(1) Horace, liv. 1, sat. 10.

Men' moveat cimex Pantilius, etc.

(2) Coras.

Qu'ils charment de Senlis le poète idiot (1),
Ou le sec traducteur du français d'Amyot (2) :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois (3) ;
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucault, Marsillac et Pomponne (4),
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier (5) voulût leur donner son suffrage !

(1) Linière avait la physionomie d'un idiot. Il ne réussissait qu'à faire des chansons impies ; c'est pourquoi notre auteur lui reprocha un jour qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu. On l'appelait l'*Athée de Senlis*.

(2) Jacques Amyot, auteur célèbre qui a traduit en français toutes les œuvres de Plutarque. L'abbé Tallemont entreprit d'en faire une nouvelle traduction dans laquelle il ne fit que regratter celle d'Amyot et la mettre en meilleur langage, sans consulter l'original grec.

(3) Le grand Condé a passé les dernières années de sa vie dans sa belle maison de Chantilly.

(4) Le duc de La Rochefoucault, auteur du livre des Maximes morales.

Marsillac, fils du duc de La Rochefoucault.

Le marquis de *Pomponne*, ministre d'état.

(5) Le souhait obligeant et flatteur qui est exprimé dans ce vers produisit sur le cœur du duc de Montauzier tout l'effet que l'auteur s'en était promis. Ce duc passa de l'estime qu'il avait pour Boileau à une véritable amitié qui a duré toute sa vie.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits (1).
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide;
Que non loin de la place où Brioché (2) préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon (3).

(1) Horace, liv. I, sat. 10.

Complures alios, doctos ego quos et amicos
Prudens prætereo, etc.

(2) Fameux joueur de marionnettes, logé près des comédiens.

(3) Pradon était fort ignorant. Un jour, au sortir d'une de ses tragédies, le prince de Conti l'aîné lui ayant dit qu'il avait transporté en Europe une ville qui est dans l'Asie : *Je prie votre Altesse de m'excuser, répondit Pradon, car je ne sais pas trop bien la chronologie.*

EPITRE VIII.

AU ROI.

L'auteur appelait ordinairement cette épître *son remerciment*. En effet il y marque plus particulièrement que dans le reste de ses ouvrages la reconnaissance qu'il avait des bienfaits dont le roi l'avait gratifié. Elle fut composée en 1675 ; mais il ne la fit paraître que l'année suivante.

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire (1).
Tu sais bien que mon style est né pour la satire ;
Mais mon esprit contraint de la désavouer
Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode ;
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux.
Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie ;

(1) En 1675 la fin de la campagne ne fut pas heureuse pour la France. Turenne fut tué d'un coup de canon le 17 de juillet ; les troupes furent obligées de repasser le Rhin et de revenir en Alsace. Le maréchal de Créqui perdit la bataille de Saverne, fut fait prisonnier dans Trèves, etc. Ces revers obligèrent Boileau à ne point faire paraître alors son épître.

Et mes vers en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume, et ne t'honorent pas.
  Encor si ta valeur à tout vaincre obstinée
Nous laissait pour le moins respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu saurait se racquitter.
  Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire;
Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés (1).
Ton courage affamé de périls et de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire:
Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
Nous laisse pour un an d'actions à conter.
  Que si quelquefois, las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus:
Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes.
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontens.
Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
A besoin pour marcher de colère et de bile.

(1) Dinan et Limbourg furent pris au commencement de la campagne de 1675. Bouchain et Condé en 1676.

Notre style languit dans un remercîment ;
Mais, grand Roi, nous savons nous plaindre élégamment.

Oh! que si je vivais sous les règnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres (1),
Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtaient que leur nom ;
Que sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots couleraient de ma veine !
Mais toujours sous ton règne il faut se récrier ;
Toujours les yeux au ciel il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
Et mes chagrins sans fiel, et presqu'évanouis,
Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la Pharsale approuvée (2)
Sans crainte de mes vers va la tête levée.
La licence partout règne dans les écrits.
Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits.
Songe à nous redonner des poèmes épiques,
S'empare des discours mêmes académiques.
Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
Et la scène française est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le pénible volume ;
Et ma muse occupée à cet unique emploi
Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi.

(1) Les derniers rois de la première race laissaient toute l'administration des affaires aux maires du palais.

(2) La Pharsale de Brebeuf.

Tu le sais bien, pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvait cacher.
Je n'admirais que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,
Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me semble, grand Roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers qui sait ma récompense
N'impute mes transports à ma reconnaissance;
Et que par tes présens mon vers décrédité
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie.
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sait égayer sa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius (1),

(1) Sénateur romain. César l'exclut du sénat; mais il y rentra après la mort de cet empereur. *Voyez Horace, liv.* 1, *sat.* 6.

Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius (1),
Il sut chanter le vin, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur sa lire une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie : Arrêtez;
Horace eut cent talens; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous passez en audace et Perse et Juvénal;
Mais sur le ton flatteur Pinchêne (2) est votre égal.
A ce discours, grand Roi, que pourrais-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre;
Et sans trop relever des principes si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

(1) Fameux musicien, le plus estimé de son temps, fort chéri d'Auguste. *Voyez le commencement de la sat. 3, liv. 1. d'Horace.*

(2) Etienne Martin, sieur de Pinchêne, neveu de Voiture. Il avait fait imprimer un gros recueil de mauvaises poésies, contenant les *éloges du roi, des princes et princesses de son sang, et de toute sa cour.*

EPITRE IX.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY (1),

SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Cette épître contient l'*éloge du vrai.* L'auteur y fait voir que *rien n'est plus beau que le vrai*, et que *le vrai seul est aimable.* Elle a été composée au commencement de l'année 1675.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange (2),
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, et rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui dans un vain sonnet placés au rang des dieux
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
Et, fiers du haut étage où La Serre (3) les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.

(1) Fils aîné de M. Colbert.

(2) Expression commune et usitée parmi les poètes médiocres. *L'Ebre*, rivière d'Espagne. *Le Gange*, rivière des Indes.

(3) Ce fade panégyriste se flattait d'être fort capable de composer des éloges pour toutes sortes de personnes, suivant l'usage

Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte ;
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son héros dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage (1) ;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé (2),
Ou vante aux électeurs Turenne repoussé (3).
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si pour faire sa cour à ton illustre père (4),
Seignelay, quelque auteur d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,

où l'on était en ce temps-là de faire des portraits en vers ou en prose.

(1) Ce vers est devenu proverbe.

(2) Après la bataille de Senef, gagnée par le prince de Condé, les alliés voulurent effacer la honte de leur défaite par la prise de quelqu'une de nos villes. Le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne, et général de l'armée espagnole, assiéga Oudenarde ; mais le prince de Condé marcha contre lui, et l'obligea de lever le siége avec beaucoup de précipitation le 12 septembre 1674.

(3) Ce vers, aussi bien que le précédent, est une contre-vérité. Celui-ci désigne la bataille de Turkeim en Alsace, gagnée par Turenne contre les Allemands, le 5 janvier 1675.

(4) Horace, liv. 1, ép. 16.

Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, etc.

La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et pouvant justement l'égaler à Mécène,
Le comparer au fils de Pélée et d'Alcmène;
Ses yeux d'un tel tableau faiblement éblouis
Bientôt dans ce discours reconnaîtraient Louis,
Et, glaçant d'un regard la muse et le poète,
Imposeraient silence à sa verve indiscrète.
Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
Rien n'est beau que le vrai: le vrai seul est aimable.
Il doit régner partout, et même dans la fable:
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure;
Mais c'est qu'en eux le vrai du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;

Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par-là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand (1),
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, miroir d'amour, amitiés, amourettes (2),
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par-là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant:
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Il ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

(1) Mauvais poèmes héroïques.

(2) *La Montre*, petit ouvrage mêlé de vers et de prose, par Bonnecorse; *Miroir d'amour*, ouvrage de Perrault.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime;
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis était né doux, commode, agréable,
On vantait en tous lieux son ignorance aimable;
Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime et de prose.
Des auteurs décriés il prend en main la cause:
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie:
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plaire:
L'esprit lasse aisément si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux.
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre:
Prenez-le tête-à-tête; ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice toujours sombre aime l'obscurité;

Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise ;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'était jamais trompé.
On ne connaissait point la ruse et l'imposture.
Le Normand même alors ignorait le parjure (1).
Aucun rhéteur encor arrangeant les discours
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente.
L'or éclata partout sur les riches habits,
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles (2).
La trop courte beauté monta sur des patins.
La coquette tendit ses lacs tous les matins ;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit partout régner la basse flatterie.

(1) *Je date de loin*, disait Boileau, *c'était deux cents ans avant le déluge.*

(2) Virgile, églog. 4.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Le Parnasse surtout fécond en imposteurs
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil;
Et, fût-il louche et borgne, est reputé soleil (1).

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux l'on pourrait t'exalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudrait peindre en toi des vérités connues:
Décrire ton esprit ami de la raison,
Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse;
Ta probité sincère, utile, officieuse.
Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamands aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenserait pas si quelque adroit pinceau
Traçait de ses exploits le fidèle tableau:

(1) M. de Servien, surintendant des finances, n'avait qu'un œil, et on ne laissait pas de le traiter de *Soleil* dans les épîtres dédicatoires et les autres éloges qu'on lui adressait.

Et dans Senef (1) en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoûrait pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il aurait beau crier : *Premier prince du monde*,
Courage sans pareil, lumière sans seconde (2);
Ses vers jetés d'abord, sans tourner le feuillet,
Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet (3).

(1) La bataille de Senef en Flandre, gagnée par le prince de Condé, le 11 août 1674, contre les Allemands, les Espagnols et les Hollandais commandés par le prince d'Orange.

(2) Commencement du poëme de Charlemagne, dont l'auteur est Louis Le Laboureur.

(3) Valet de pied du grand Condé.

PRÉFACE.

Je ne sais si les trois nouvelles épîtres que je donne ici au public auront beaucoup d'approbateurs ; mais je sais bien que mes censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique ; car tout y est extrêmement hasardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, et n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le second, je m'entretiens avec mon jardinier de choses très-basses et très-petites ; et dans le troisième, je décide hautement du plus grand et du plus important point de la religion, je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces censeurs pour attaquer en moi, et le poète orgueilleux, et le villageois grossier, et le théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a long-temps de ne rien répondre, au moins sur le ton sérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes épîtres sont mauvaises, tout ce que je dirais ne les ferait pas trouver bonnes ; et si elles sont bonnes,

tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaises. Le public n'est pas un juge qu'on puisse corriger, ni qui se règle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces écrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, et à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs ; et la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois épîtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, et principalement celle de l'amour de Dieu que j'ai retouchée plus d'une fois, et où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit et de lumières. J'avais dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paraissant trop frivoles pour être présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux. Mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux épîtres, quoique dans le style enjoué, étaient pourtant des épîtres morales où il n'était rien enseigné que de vertueux : qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourraient même faire une diversité agréable ; et que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvais pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si légère satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, et on les trouvera ras-

semblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront guère de lire les entretiens que je puis avoir avec mon jardinier et avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière, savoir celle qui traite de l'amour de Dieu ; et que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit, où je voudrais de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vraisemblablement sera la dernière pièce de poésie qu'on aura de moi ; mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, et mes emplois historiques ne me laissant guère le temps de m'appliquer à chercher et à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avais à dire aux lecteurs. Néanmoins, avant que de finir cette préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides qui, n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon épître soit fort infaillible, et appréhenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu plusieurs fois cette épître à un fort grand nombre de docteurs de Sorbonne, de pères de l'Oratoire et de jésuites très-célèbres qui tous y ont applaudi, et en ont trouvé la doctrine très-saine et très-pure ; que beaucoup de prélats illustres à qui je l'ai récitée en ont jugé comme eux ; que monseigneur

l'évêque de Meaux (1), *c'est-à-dire une des plus grandes lumières qui aient éclairé l'Eglise dans les derniers siècles, a eu long-temps mon ouvrage entre les mains; et qu'après l'avoir lu et relu plusieurs fois, il m'a non-seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnait.*

(1) Bossuet.

EPITRE X.

A MES VERS.

L'auteur avait une grande prédilection pour cette pièce, et il l'appelait ordinairement *ses inclinations*. Il la composa en l'année 1695, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs qui avaient osé censurer ses ouvrages. L'idée en est prise d'une épître d'Horace, qui est la 20.e du liv. 1.

J'Ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine :
Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine ;
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour ;
Et déjà chez Barbin (1), ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles (2).
Vains et faibles enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville et les provinces,

(1) Libraire de Paris.
(2) Horace, liv. 1, ép. 20.
Vertumnum, Janumque, liber, etc.

Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant (1).
Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
Le temps n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force,
Du Parnasse français formant les nourrissons,
De si riches couleurs habillait ses leçons (2);
Quand mon esprit poussé d'un courroux légitime
Vint devant la raison plaider contre la rime (3),
A tout le genre humain sut faire le procès (4),
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès (5);
Alors il n'était point de lecteur si sauvage
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage;
Et qui, pour s'égayer souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,

(1) Il y a des expressions heureuses qui renferment un grand sens en peu de paroles ; elles sont ordinairement adoptées par le public, et deviennent bientôt proverbes. Tels sont la plupart des vers de notre auteur.

> *J'appelle un chat un chat, etc.* Sat. I.
> *La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.* Sat. II.
> *Des sottises d'autrui nous vivons au palais.* Ep. II.
> *Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.*
> Art poét. ch. I.
> *Un sot quelquefois ouvre un avis important.* Ibid. ch. IV.

(2) L'Art poétique.
(3) Satire deuxième.
(4) Satire huitième.
(5) Satire neuvième.

A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans (1),
Cessez de présumer, dans vos folles pensées,
Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés:
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Exciter du public les justes moqueries;
Et leur auteur, jadis à Régnier préféré,
A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier : *O vieillesse ennemie!*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie (2)!
Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards
Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.

Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiscrète
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète?
Quels pitoyables vers! quel style languissant!
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant (3),
De peur que tout à coup efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.
Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux :
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de termes hasardeux
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,

(1) Cinquante-huit ans.
(2) Vers du Cid, act. 1, sc. 4.
(3) Horace, liv. 1, ép. 1.
Solve senescentem maturè sanus equum, etc.

Huer la métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de chimie ;
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté,
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique,
Vous irez à la fin, honteusement exclus,
Trouver au magasin Pyrame et Régulus (1),
Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encore neuve,
Les méditations de Buzée et d'Hayneuve (2) ;
Puis en tristes lambeaux semés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés (3).

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,
Déjà, comme les vers de Cinna, d'Andromaque (4),
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre.
Montrez-vous, j'y consens ; mais du moins, dans mon livre
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits,
C'est là, qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.

(1) Tragédies de Pradon.

(2) Notre auteur, étant un jour dans la boutique de Thierry, son libraire, s'aperçut qu'on avait employé les tragédies de Pradon à envelopper les méditations du P. *Julien Hayneuve*, jésuite. Le P. *Buzée*, aussi jésuite.

(3) *Jonas*, poème héroïque, non vendu.

(4) *Cinna*, tragédie de Corneille. *Andromaque*, tragédie de Racine.

Que si mêmes un jour le lecteur gracieux (1),
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture,
Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Eut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices (2).
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune,
Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune,

(1) Horace, liv. I, ép. 20.

Cùm tibi sol tepidus plures admoverit aures, etc.

(2) L'auteur a fait mettre ces vers au bas de son portrait, en les disposant ainsi :

Tu peux voir dans ces traits qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'on a cru si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices ;
Et sa candeur fit tous ses vices.

Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats (1),
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats (2),
Dès le berceau perdant une fort jeune mère (3),
Réduit, seize ans après, à pleurer mon vieux père (4),
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse.
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvellees,
Elever assez haut mes poétiques aîles ;
Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits (5) ;
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse (6);
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli (7),

(1) Boileau tenait à plusieurs familles illustres dans la robe.

(2) Il tirait son origine de *Jean Boileau*, notaire et secrétaire du roi, qui obtint des lettres de noblesse pour lui et pour sa postérité, en 1331. Quelques-uns de ses descendans ont été célèbres avocats.

(3) Il n'avait que onze mois quand *Anne Denielle*, sa mère, mourut âgée de 23 ans, en 1637.

(4) Il mourut en 1657, âgé de 73 ans.

(5) Il fut nommé pour écrire l'histoire du roi avec Racine, au mois d'octobre 1677.

(6) Madame la duchesse d'Orléans, première femme du grand Condé, et M. le prince son fils. Le prince de Conti, le premier président de Lamoignon, le maréchal de Vivonne, etc.

(7) De la vue et de l'ouïe.

Retiré de la cour (1), et non mis en oubli,
Plus d'un héros (2), épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
Mais par ces longs propos, c'est trop vous retenir,
Depuis long-temps, mes vers, vous brûlez de partir :
Déjà plein du beau feu qui pour vous le transporte
Barbin impatient chez moi frappe à la porte ;
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix :
Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois.

(1) Il n'allait plus à la cour depuis l'année 1690, et il s'en était retiré pour jouir de la liberté et du repos. Après la mort de Racine, il alla voir Louis XIV pour lui apprendre cette mort, et recevoir ses ordres par rapport à son histoire dont il se trouvait seul chargé. Le roi le reçut avec bonté, et quand il voulut se retirer, il lui dit obligeamment, lui faisant voir sa montre qu'il tenait par hasard à la main : *Souvenez-vous que j'ai toujours a vous donner une heure par semaine, quand vous voudrez venir.*

(2) M. le marquis de Termes, M. de Pont-Chartrain, M. d'Aguesseau, et plusieurs autres ; mais particulièrement le duc et le prince de Conti qui l'honoraient souvent de leurs visites à Auteuil.

Horace, liv. 1, ép. 20.
Me primis urbis belli placuisse domique, etc.

EPITRE XI.

A MON JARDINIER.

Dans cette épître l'auteur s'entretient avec son jardinier, et, par des discours proportionnés aux connaissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poésie, et la peine qu'il y a surtout d'exprimer noblement et avec élégance les choses les plus communes et les plus sèches. De là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette épître fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une épître à son fermier; c'est la quatorzième du premier livre.

Laborieux valet du plus commode maître
Qui, pour te rendre heureux, ici-bas pouvait naître;
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvre-feuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de La Quintinie (1);
Oh! que de mon esprit triste et mal ordonné (2),
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,

(1) Directeur des jardins du roi.
(2) Horace, liv. 1, ép. 14.
Certemus, spinas animone ego fortiùs, etc.

Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et de défauts sans nombre arracher les racines !

Mais parle, raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bèche ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées (1) ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aimon (2),
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire (3) ?

(1) Boileau, travaillant à son ode sur la prise de Namur, se promenait souvent dans les allées de son jardin d'Auteuil. Là il tâchait d'exciter son feu, et s'abandonnait à l'enthousiasme. Un jour il s'aperçut que son jardinier l'écoutait, et l'observait au travers des feuillages. Le jardinier surpris ne savait à quoi attribuer les transports de son maître, et peu s'en fallut qu'il ne le soupçonnât d'avoir perdu l'esprit. Les postures que le jardinier faisait de son côté, et qui marquaient son étonnement, parurent fort plaisantes au maître ; de sorte qu'ils se donnèrent quelque temps la comédie l'un à l'autre sans s'en apercevoir.

(2) Maugis, surnommé l'*enchanteur*, *vaillant et preux chevalier, lequel au monde n'avait son pareil en l'art de nécromancie.*

(3) Livre dont on dit que les magiciens se servent pour évoquer les démons.

Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France (1).
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau
Pour te faire à toi-même, en rimes insensées,
Un bizarre portrait des ses folles pensées ?
Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur :
Sous ces arbres pourtant de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui fallait toujours comme moi s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi ?
Oh ! que tu changerais d'avis et de langage,
Si, deux jours seulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit
Qui dît sans s'avilir les plus petites choses,
Fît des plus secs chardons des œillets et des roses,

(1) Il fait allusion à un ouvrage intitulé : *La conquête de Charlemagne, grand roi de France et des Espagnes, avec les faits et les gestes des douze pairs de France, etc.*

Et sût même au discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité ;
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à d'Aguesseau (1), sût satisfaire Termes ;
Sût, dis-je, contenter en paraissant au jour
Ce qu'ont d'esprits plus fins, et la ville, et la cour.
Bientôt, de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau :
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller, follement égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues ;
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc, et viens ; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné ;
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées (2),

(1) Alors avocat-général au parlement de Paris, et depuis chancelier de France.

(2) Les Muses.

On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît en son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son osiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire :
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix;
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfans de la mollesse,
Usurpent sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords,
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps :
La pierre, la colique et les gouttes cruelles,
Guénaud, Rainssant, Brayer (1), presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes;
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi
Que la pauvreté mâle, active et vigilante
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente

(1) Trois fameux médecins de Paris.

Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail aux hommes nécessaire
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ;
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entr'elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel fait nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.



ÉPITRE XII.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT (1),

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Docte abbé, tu dis vrai ; l'homme au crime attaché
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougeux moine auteur des troubles germaniques (2),
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce en nous prête d'entrer,

(1) Eusèbe Renaudot, l'un des quarante de l'Académie française, regardé comme un des premiers hommes de son siècle par la connaissance profonde qu'il avait des langues étrangères, et surtout des langues orientales. Il était lié d'une étroite amitié avec Boileau.

(2) Luther était d'Allemagne. Il condamnait toute pénitence faite par un motif de crainte, parce que la crainte, selon lui, ne pouvait faire que des hypocrites. Il disait encore que la peur des peines de l'enfer est criminelle, et qu'elle offense la bonté de Dieu.

Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnaissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme :
Le Saint-Esprit revient habiter en son âme,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême
Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas ;
En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire ;
Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.

Quoi donc, cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais servant Dieu n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis ;
Et parmi les élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacremens reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés !
Un si bas, si honteux, si faux christianisme
Ne vaut pas des Platon l'éclairé paganisme ;

Et chérir les vrais biens sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connaître un Créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
Je n'entends point ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie et de ravissement,
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints désirs
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs ;
Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique (1),
Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu dans les bras du démon.
Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos sens, domptez-vous vos faiblesses ?
Dieu, dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses ?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*

(1) Les quiétistes, dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII.

Faites-le donc, et sûr qu'il veut nous sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve :
Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve.
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais quoi ! j'entends déjà plus d'un fier scolastique
Qui, me voyant ici sur ce ton dogmatique
En vers audacieux traiter ces points sacrés,
Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés (1) ;
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val (2) ?
Dieu dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ?
Je ne m'en puis défendre ; il faut en finissant,
Cher abbé, t'égayer d'un trait assez plaisant.
Au sujet d'un écrit qu'on nous venait de lire,
Un docteur m'insulta sur ce que j'osai dire
Qu'il faut, pour être absout d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme.
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,

(1) Prendre ses degrés, c'est se faire recevoir maître ès arts, bachelier, licencié, docteur.

(2) Trois célèbres docteurs de Sorbonne.

Et partant réprouvé ! Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans et les morts,
Et des humbles agneaux, objet de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse,
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme :
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux qui soutins que l'homme dut m'aimer ;
Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer,
Prétendis qu'il fallait, pour fléchir ma justice,
Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé :
Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé ;
Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles,
Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles (1),
Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur !
De l'importun fardeau d'aimer son Créateur ;
Entrez au ciel ; venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les Anges.
A de tels mots, si Dieu pouvait les prononcer,
Pour moi je répondrais, je crois, sans l'offenser :
Oh ! que pour vous mon cœur moins dur et moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, hélas ! parlé comme ma bouche !

(1) Le concile de Trente.

Ce serait ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,
Soutenir l'amertume et la dérision.

L'audace du docteur par ce discours frappée
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout à coup, et murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce (1),
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

(1) Binsfeld, docteur en théologie. Basile Ponce, religieux de l'ordre de S. Augustin.

FIN DES ÉPITRES.

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier chant l'auteur donne des règles générales pour la poésie ; mais ces règles n'appartiennent point si proprement à cet art qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrits. Une courte digression renferme l'histoire de la poésie française depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif (1).
  O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.

(1) Horace, Art poét., v. 313.
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.
  La nature fertile en esprits excellens
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre, d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme.
Malherbe (1) d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan (2), chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même.
Ainsi tel (3) autrefois qu'on vit avec Faret (4)
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret (5),
S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante ;
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.

(1) Les odes de Malherbe.

(2) Les bergeries de Racan.

(3) Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé*.

(4) Faret, de l'Académie française, ami particulier de Saint-Amand qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché, moins à cause des déréglemens de ses mœurs, qui étaient assez bonnes, que parce que son nom rimait avec *cabaret*.

(5) Martial, épig. 62.

Nigri fornicis ebrium poetam
Qui carbone rudi, etc.

Au joug de la raison sans peine elle fléchit ,
Et loin de la gêner la sert et l'enrichit ;
Mais lorsqu'on la néglige elle devient rebelle ,
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule , et leur lustre , et leur prix.
La plupart emportés d'une fougue insensée
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux ,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte , aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur , quelquefois trop plein de son objet ,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais , il m'en dépeint la face (1),
Il me promène après de terrasse en terrasse.
Ici s'offre un perron , là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales :
Ce ne sont que festons , ce ne sont qu'astragales (2).

(1) Scudéri, liv. 3. de son *Alaric* , emploie seize grandes pages de trente vers chacune à la description d'un palais , commençant par la façade et finissant par le jardin.

(2) On lit dans Scudéri :

Ce ne sont que festons , ce ne sont que couronnes.

Notre auteur a changé ce dernier mot pour faire mieux sentir l'abondance stérile de ces faiseurs de longues descriptions , qui

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant (1).
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire (2):
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur.
J'évite d'être long, et je deviens obscur (3).
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue.
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère (4)
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre aimé du ciel et chéri des lecteurs

s'amusent à décrire jusqu'aux plus petites circonstances; car l'*astragale* est une petite moulure ronde qui entoure le haut fût d'une colonne.

(1) Horace, Art poét. 381.
Omne supervacuum pleno de pectore manat.

(2) Horace, Art poét. 31. – arte
In vitium ducit culpæ fuga, si caret, etc.

(3) Horace, Art poét. 25.
Brevis esse laboro.
Obscurus fio, etc.

(4) Horace, Art poét. 386.
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci, etc.

Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque (1) effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des halles.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein (2).
Apollon travesti (3) devint un Tabarin (4).
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci (5), tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon (6).
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot (7) l'élégant badinage,

(1) Le style burlesque ou bouffon fut extrêmement en vogue depuis le commencement du 15.e siècle jusque vers l'an 1660.

(2) Elle alla si loin que l'on s'avisa de mettre la Passion de Jésus-Christ en vers burlesques.

(3) Allusion au *Virgile travesti* de Scaron.

(4) Bouffon très-grossier.

(5) Poète fort méprisable qui a mis en vers burlesques le *Ravissement de Proserpine*, de Claudien, et une partie des Métamorphoses d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*.

(6) Typhon ou la Gygantomachie, poème burlesque de Scaron, dans lequel il décrit la guerre des géans contre les dieux.

(7) Poète du seizième siècle, qui a donné son nom au style marotique. J. B. Rousseau fournit des exemples de ce style dans quelques-unes de ses épîtres.

Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf(1).
Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
De morts et de mourans cent montagnes plaintives (2).
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée (3).
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse français
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornement, de nombre et de césure.
Villon (4) sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,

(1) Les joueurs de marionnettes se placent ordinairement sur le Pont-Neuf.

(2) Vers de Brébeuf, dans sa Pharsale, liv. VII.

(3) Le concours vicieux de voyelles, appelé *hiatus* ou bâillement.

(4) Il vivait dans le quinzième siècle, environ soixante ans avant Clément Marot.

A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode (1),
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse, en français, parlant grec et latin (2),
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut (3).
Enfin Malherbe vint; et le premier, en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus emjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

(1) Ronsard conseillait d'employer indifféremment *tous les dialectes*: Préface sur la Franciade. *Et ne se faut soucier*, dit-il ailleurs, *si les vocables sont gascons, poitevins, normands, manceaux, lyonnais ou d'autres pays.* Abrégé de l'Art poétique.

(2) Ronsard a tellement chargé ses poésies d'exemples, d'allusions et de mots tirés du grec et du latin, qu'il les a rendues presque inintelligibles, et même ridicules.

(3) Poètes assez estimés qui vivaient sous les règnes d'Henri III et d'Henri IV.

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et de vos vains discours prompt à se détacher
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure ;
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément (1).
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrein fangeux.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,

(1) Horace, Art poét. 355.
Verbaque provisam rem non invita sequentur.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage (1).
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez (2).
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu (3);
Que le début, la fin, répondent au milieu (4);
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties (5);
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
  Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer (6).
  Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;

(1) Horace, Art poét. 336.
Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa littura coercuit, etc.

(2) Horace, liv. 1, sat. 10.
Sæpè stylum vertas, iterùm quæ digna legi sint
Scripturus.

(3) Horace, Art poét. 92.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.

(4) Idem, Art poét. 152.
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

(5) Horace, Art poét. 23.
Denique sit quodvis simplex duntaxat, et unum.

(6) Id. liv. 2, ép. 2, 106.
Ridentur mala qui componunt carmina; verùm
Gaudent scribentes.

Mais sachez de l'ami discerner le flatteur (1).
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue;
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous
loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier (2).
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible (3),
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés :
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,

(1) Horace, Art poét. 424.
Mirabor, si sciet inter
Noscere mendacem, verumque beatus amicum.
(2) Id. ibid. 428.
Clamabit enim : Pulchrè! benè! rectè! etc.
(3) Horace, Art poét. 445.
Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes, etc.

Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
Ainsi, toujours constant à ne point se dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique (1) ;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte ; et content de sa muse
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

(1) Perse, sat. I. 55.
Et verum, inquis, amo : verum mihi dicite de me.

CHANT II.

Dans ce second chant et dans le troisième notre auteur explique le détail de la poésie française, et donne le caractère et les règles particulières de chaque poème. Le second chant est employé à décrire l'idylle ou l'églogue, l'élégie, l'ode, le sonnet, l'épigramme, le rondeau, la ballade, le madrigal, la satire et le vaudeville. L'auteur a su varier ici son style avec tant d'art et tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes espèces de poésies il emploie précisément le style qui convient à chaque espèce en particulier.

TELLE qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.

De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.

Au contraire, cet autre abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre et rampent tristement.
On dirait que Ronsard, sur ses *pipeaux rustiques*,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques;
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot et Philis en Toinon (1).

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse, un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des jeux et des plaisirs vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois (2).
Telle est de ce poème et la force, et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,

(1) Ronsard dans ses églogues appelle Henri II *Henriot*; Charles IX, *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*. Il emploie aussi les noms de *Margot*, *Pierrot*, *etc.*

(2) Virg. églog. 4.
Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

La plaintive élégie, en longs habits de deuil (1),
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie (2),
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise (3) elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Mène Achille tremblant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage;
Son style impétueux souvent marche au hasard:
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique:
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue (4);
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai (5),

(1) Horace, Art poét. 75.
Versibus impariter junctis querimonia primùm, etc.
(2) Horace, Art poét. 83.
Musa dedit fidibus, etc.
(3) Ville de la Grèce dans l'Elide, où l'on célébrait les jeux olympiques.
(4) Lille et Courtrai furent pris en 1667, et Dôle en 1668.
(5) Auteur d'une histoire de France.

Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois (1);
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poème il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême;
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème (2).
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encor à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville (3),
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy (4) qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

(1) C'est-à-dire que les poètes français ont inventé le sonnet, ou du moins l'ont assujetti à de certaines règles.

(2) Hyperbole qu'on ne prendra pas a la lettre sans doute, surtout maintenant que les sonnets ne sont plus de mode.

(3) Trois académiciens célèbres.

(4) Libraire de Paris.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné (1).
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées,
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément
A ce nouvel appât courut avidemment.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La tragédie en fit ses plus chères délices.
L'élégie en orna ses douloureux caprices.
Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La prose la reçut aussi bien que les vers.
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Evangile (2).

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux;
Et dans tous ses écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,

(1) Telle est cette épigramme de notre poète sur une tragédie de Corneille :

J'ai vu l'Agésilas.
Hélas !

(2) Au commencement du siècle dans lequel notre auteur a écrit, l'éloquence française était dans une étrange corruption. Un discours public n'était alors qu'un tissu bizarre de citations grecques et latines. A cet abus il en succéda un autre plus contraire à la véritable éloquence. Les orateurs épuisaient leur esprit en pointes frivoles, en ornemens superflus, en faux brillans.

Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les Turlupins (1) restèrent;
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poème est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Le madrigal plus simple et plus noble en son tour
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile (2) le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir;

(1) *Turlupin* est le nom d'un comédien de Paris, qui divertissait le peuple par de méchantes pointes et par des jeux de mots qu'on a appelés *turlupinades*. Ses imitateurs ont été nommés *Turlupins*. Pendant quelque temps on a vu régner en France le goût des *turlupinades*, et la cour même semblait être la source de cette corruption.

(2) C. Lucilius, chevalier romain, fut l'inventeur de la satire, en tant qu'elle est un poème dont la fin est de reprendre les vices des hommes; car bien que les Grecs aient com-

Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment (1).
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.
Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés.
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée (2)
Il brise de Séjan (3) la statue adorée (4);
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs (5),
D'un tyran (6) soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux plus honteux excès il vende Messaline (7):

posé des vers et des ouvrages satiriques, c'est-à-dire mordans, il est certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractère ni le tour de la satire latine. C'est pourquoi Quintilien a dit :

Satira tota nostra est.

(1) Perse, sat. 1. 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, etc.

(2) Ile du royaume de Naples. L'infâme Tibère s'y était retiré sur la fin de sa vie.

(3) Digne favori de Tibère.

(4) Satire X.

(5) Satire IV.

(6) Tibère.

(7) Messaline était femme de l'empereur Claude.

Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savans disciple ingénieux,
Régnier seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encor a des grâces nouvelles;
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques!.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur français veut être respecté:
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile,
Le français né malin forma le vaudeville,
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie;
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin, tous ces jeux que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève (1).

(1) Place où les criminels sont exécutés. Quelques années avant la publication de ce poème un jeune homme nommé *Petit* fut surpris faisant imprimer des chansons impies et libertines de sa façon. On lui fit son procès, et il fut condamné à être pendu et brûlé, nonobstant de puissantes sollicitations qu'on fit agir en sa faveur.

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir sans génie un couplet à Linière (1).
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poète.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet.
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de laurier par la main de Nanteuil (2).

(1) Nous avons parlé de Linière dans l'épître VII où il est traité d'*idiot*. Il exerça son talent contre Boileau lui-même qui lui répondit par ce couplet :

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies ;
A quiconque en veut dans Paris
Il en présente des copies ;
Mais ses couplets, tout pleins d'ennui,
Seront brûlés même avant lui.

(2) Fameux graveur de portraits.

CHANT III.

Les règles de la tragédie, de la comédie et du poème épique font la matière du troisième chant. Il est le plus beau de tous, soit par la grandeur du sujet, soit par la manière dont l'auteur l'a traité.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs (1);
D'Oreste parricide (2) exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc qui d'un beau fеu pour le théâtre épris
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages;
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés (3)?

(1) Tragédie de Sophocle.

(2) Sujet de tragédie, traité par Eschyle, Euripide et Sophocle.

(3) Horace, Art poét. 190.
Fabula quæ posci vult et spectata reponi.

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue (1) :
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
Ou n'excite en notre âme une *pitié* charmante,
En vain vous étalez une scène savante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer ;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, de là les Pyrénées (2),

(1) Horace, liv. 2, ép. 1. 211.
Meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

(2) Lopez de Vega, poète espagnol qui a composé un très-grand nombre de comédies. Dans une de ses pièces il représente

Sur la scène en un jour renferme des années.
Là, souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage,
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable (1).
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas (2).
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose (3):
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose (4);
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Que le trouble toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.

l'histoire de *Valentin* et *Orson* qui naissent au premier acte, et sont fort âgés au dernier.

(1) Horace, Art poét. 382.
Ficta voluptatis causâ sint proxima veris, etc.

(2) Horace, ibid. 188.
Quæcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.

(3) Horace, Art poét. 183.
Multaque tolles
Ex oculis quæ mox narret facundia prudens.

(4) Horace, ibid. 130.
Segniùs irritant animos demissa per aurem, etc.
Non tamen intus
Digna geri promes in scenam.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie, informe et grossière en naissant (1),
N'était qu'un simple chœur où chacun, en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix (2).
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie (3),
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé (4).
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéressa le chœur dans toute l'action;
Des vers trop raboteux polit l'expression:

(1) Ce qui est dit ici de la naissance et du progrès de la tragédie est tiré d'Aristote et d'Horace dans leurs poétiques, et de Diogène Laerce dans la vie de Solon.

(2) Horace, Art poét. 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

(3) Id. ibid. 319.

Ignotum tragicæ genus, etc.

(4) Horace, ibid. 322.

Post hunc personæ pallæque, etc.

Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première;
Et sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété (1).
Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence:
On chassa ces docteurs prêchant sans mission.
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion (2).

Des héros de romans fuyez les petitesses:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt (3).
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature;

(1) Avant que la comédie fût introduite en France, on représentait les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, les martyres des Saints et autres sujets de piété. Ces pièces sans doute étaient peu conformes aux règles de l'art; mais elles n'offraient pas du moins, comme la plupart de celles qu'on leur a substituées, des leçons de licence ou d'irréligion, qui ont porté des coups si funestes à la religion et aux mœurs.

(2) Ce ne fut que sous le règne de Louis XIII que la tragédie commença à prendre une nouvelle forme en France.

(3) Horace, Art. poét. 120.

Honoratum si fortè reponis Achillem, etc.

Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses dieux Enée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie (1),
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie ;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant (2) et Brutus (3) dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse ;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors serait hors de saison ;
Mais la scène demande une exacte raison.
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée (4) ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.
Calprenède et Juba parlent du même ton (5).

(1) Roman de M.lle de Scudéri.

(2) *Caton*, surnommé le *censeur*. Il ne faut que lire le discours qu'il fit contre la parure des dames, pour voir qu'il n'était rien moins que galant. *Tite-Live*, *liv.* 35, *chap.* 2.

(3) Celui qui chassa les Tarquins de Rome.

(4) Horace, Art poét. 125.

Si quid inexpertum scenæ committis, etc.

(5) *Juba*, héros du roman de Cléopâtre, composé par Calprenède.

La nature est en nous plus diverse et plus sage :
Chaque passion parle un différent langage (1).
La colère est superbe et veut des mots altiers.
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni, sans raison, décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs (2).
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles (3).
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez (4).
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez (5).
Ces grands mots dont alors l'acteur remplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;

(1) Horace, Art poét. 105.

Tristia mœstum
Vultum verba decent, etc.

(2) Sénèque le tragique, Troade, scène 1, v. 9. *Septena Tanaïm ora pandentem bibit.*

(3) L'auteur veut parler de Sénèque le tragique ; mais il avait aussi en vue le grand Corneille, dans les tragédies duquel il y a quelques endroits qui sentent un peu la déclamation.

(4) Horace, Art poét. 95.

Et tragicus plerumquè dolet sermone pedestri.

(5) Id. ibid. 102.

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi, etc.

Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève, tantôt il s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage ;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté ;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,

Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrthes les arrache:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poésie est morte ou rampe sans vigueur:
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus (1),
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ces vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux;

(1) Ce qui suit regarde Desmarets, auteur du poème de Clovis, dans lequel il fait produire tout le merveilleux par l'intervention des démons, des Anges et de Dieu même.

Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire ?
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès (1).
Je ne veux point ici lui faire son procès ;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen (2).
Mais dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
D'empêcher que Charon dans la fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main :
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;

(1) Dans son poème de la Jérusalem délivrée.
(2) L'Arioste.

Et, fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos songes
Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers :
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
Oh ! le plaisant projet d'un poète ignorant
Qui de tant de héros va choisir Childebrand (1) !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire, et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis ;
Non tel que Polynice et son perfide frère (2).
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

(1) Héros d'un poème intitulé : *Les Sarrasins chassés de France*, par Sainte-Garde.

(2) Il indique la Thébaïde de Stace, dont le sujet est la haine funeste d'Etéocle et de Polynice, frères ennemis, auteurs de la guerre de Thèbes. Il faut que l'action du poème soit heureuse pour laisser l'esprit du lecteur satisfait, et qu'elle soit louable pour être un exemple public de vertu.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou (1) qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui *va, saute, revient*,
Et joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté (2),
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre (3)..
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats et cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu ;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

(1) Saint-Amand, dans le *Moïse sauvé*.
(2) Horace, Art poét. 136.
Nec sic incipies, etc.
(3) Premier vers du poème d'Alaric, par Scudéri.

Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Elysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage.
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à la fois et pompeux et plaisant;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste (1) et ses fables comiques
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques
Qui, dans leur sombre humeur, se croiraient faire affront
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.
On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture (2).
Son livre est d'agrémens un fertile trésor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce.
Partout il divertit, et jamais il ne lasse;
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément:
Chaque vers, chaque mot court à l'événement (3).

(1) Poète italien, auteur du poème de Roland le Furieux, qui est rempli de fictions ingénieuses, mais éloignées de toute vraisemblance.

(2) Cette ceinture merveilleuse de Vénus relevait extraordinairement l'éclat de sa beauté.

(3) Horace, Art poétique, 148.
Semper ad eventum festinat.

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère.
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poète sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser:
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entr'eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes, naquit la comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,

Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtimens parle comme Mansard (1).
D'un salon qu'on élève il condamne la face :
Au vestibule obscur il marque une autre place,
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens ;
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer (2) est à Pinchène égal pour le lecteur.
On ne lit guère plus Rampale et Ménardière (3)
Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière (4).

(1) Célèbre architecte, surintendant des bâtimens du roi.

(2) Auteur médiocre.

(3) Rampale, poète qui vivait sous le règne de Louis XIII. La Ménardière, autre poète médiocre.

(4) Misérables poètes.

Un fou du moins fait rire et peut nous égayer ;
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac (1) et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin (2) se morfond et nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits (3), prompts à crier merveille !
Tel écrit récité se soutient à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique ;
Et Gombaut (4) tant loué garde encor la boutique.

Ecoutez tout le monde, assidu, consultant.
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux (5)
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,

(1) Cyrano Bergerac, auteur du Voyage de la Lune, et de quelques ouvrages auxquels l'imagination paraît avoir eu plus de part que le jugement.

(2) Motin, auteur de quelques poésies qui sont imprimées dans des recueils avec celles de Malherbe, de Racan et autres poëtes de son temps.

(3) Lieux particuliers où s'assemblent des personnes choisies, et où quelquefois les auteurs vont réciter leurs ouvrages avant de les publier.

(4) Académicien.

(5) Charles du Périer.

Aborde en récitant quiconque le salue (1),
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens,
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa faible raison de clarté dépourvue
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire (2),
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules;
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.

(1) Horace, Art poét. 474.
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

(2) Caractère de Patru, le plus habile et le plus sévère critique de son siècle. Il était en réputation de si grande rigidité, que quand Racine faisait à Boileau quelque observation un peu trop subtile sur des endroits de ses ouvrages, Boileau, au lieu de lui dire le proverbe : *Ne sis patruus mihi*, *n'ayez point pour moi la sévérité d'un oncle*, lui disait : *Ne sis Patru mihi*, *n'ayez point pour moi la sévérité de Patru.*

C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile (1).

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile (2).
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement (3).

Que votre âme et vos mœurs peintes dans vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs (4)
Qui, de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Un auteur vertueux dans ses vers innocens
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;

(1) Le grand Corneille.

(2) Horace, Art poét. 387.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

(3) Id. ibid. 385.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

(4) L'auteur avait en vue les Contes de La Fontaine.

Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté :
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui, chez les grands, incessamment cabale,
Et sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi (1).
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre;
Il faut savoir encore et converser, et vivre.

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

(1) La Fontaine n'avait pour tout mérite que le talent de faire des vers; et ce talent si rare n'est pas celui qui rend le plus propre à la société civile.

Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse:
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades (1);

(1) Voyez la note sur la satire X.
Juvénal, sat. 7.

Satur est cùm dicit Horatius, ohe!

Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le succès d'un sonnet.

Il est vrai; mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid, et d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre, au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage (1);
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés (2),
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?

(1) Après le passage du Rhin, Louis XIV s'était rendu maître de presque toute la Hollande, et Amsterdam même se disposait à lui envoyer ses clefs. Les Hollandais, pour sauver le reste de leur pays, n'eurent d'autre ressource que de le submerger entièrement en lâchant leurs écluses.

(2) Mastricht était une des places les plus considérables qui restaient aux Hollandais après les pertes qu'ils avaient faites en 1672. Louis XIV en fit le siége en personne; et après plusieurs assauts donnés en plein jour cette forte place fut emportée.

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé.
Besançon fume encor sous son roc foudroyé (1).
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues (2)
Devaient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter (3)?
Que de remparts détruits! que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports:
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux,
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace;

(1) Conquête de la Franche-Comté sur les Espagnols, en 1674.

(2) La ligue était composée de l'empereur, des rois d'Espagne et de Danemarck, de la Hollande, et de toute l'Allemagne, excepté les ducs de Bavière et d'Hanovre.

(3) Montécuculli, général de l'armée d'Allemagne pour les alliés, évita le combat, et s'applaudit de la retraite avantageuse qu'il avait faite.

Quos opimus
Fallere et effugere est triumphus.
Hor. liv. 4, ode 3.

Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts;
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

FIN DE L'ART POÉTIQUE.

AVIS AU LECTEUR.

Il serait inutile maintenant de nier que le poème suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger qui s'émut, dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le trésorier et le chantre; mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction, et tous les personnages y sont non-seulement inventés, mais j'ai eu soin de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderais aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poème, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi (1) *qui me fut fait en riant par feu M. le premier prési-*

(1) Le démêlé du trésorier et du chantre parut si plaisant au premier président de Lamoignon, qu'il proposa un jour à Boileau

dent de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire; mais je croirais me faire un trop grand tort, si je laissais échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connaître dans le temps que mes satires faisaient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui voulaient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'était un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie, et n'avait rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satires que portaient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avait été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne pas lui être désa-

d'en faire le sujet d'un poème que l'on pourrait intituler : *La conquête du Lutrin* ou *le Lutrin enlevé*; à l'exemple de Tassoni qui avait fait son poème de *La Secchia rapita*, *le Seau enlevé*, sur un sujet presque semblable. Boileau répondit qu'il ne fallait jamais défier un fou, et qu'il l'était assez non-seulement pour entreprendre ce poème, mais encore pour le dédier à M. le premier président lui-même. Ce magistrat n'en fit que rire, et l'auteur ayant pris cette plaisanterie pour une espèce de défi, forma dès le même jour l'idée et le plan de ce poème dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit au premier président encouragea Boileau à continuer.

gréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissemens, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité et de justice! quel fonds inépuisable de piété et de zèle! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au-dehors, c'était toute autre chose au-dedans; et on voyait bien qu'il avait soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables; et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié était en son plus haut point, et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient si tôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste; car je sens bien que si je continuais à en parler, je ne pourrais m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plansanterie.

ARGUMENT.

Le trésorier remplit la première dignité du chapitre dont il est ici parlé, et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la seconde dignité. Il y avait autrefois dans le chœur, devant la place du chantre, un énorme pupitre ou lutrin qui le couvrait presque tout entier. Il le fit ôter. Le trésorier voulut le remettre. De là il arriva une dispute qui fait le sujet de ce poème.

LE LUTRIN,

POÈME HÉROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats et ce prélat terrible (1)
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre.
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
  Muse, redis-moi donc (2) quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots (3)!
  Et toi, fameux héros (4) dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'église,

(1) Claude Auvry, ancien évêque de Coutances, alors trésorier de la Sainte-Chapelle.

(2) Virgile, Enéide, liv. 1.

Musa, mihi causas memora, etc.

(3) Virgile, ibid.

Tantæne animis cœlestibus iræ!

(4) M. le premier président de Lamoignon.

Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique chapelle.
Ses chanoines vermeils et brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisaient chanter matines;
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de prier Dieu;
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes (1),
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre (2) au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux, et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands.
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse;
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.

(1) Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvens au sujet de l'élection des supérieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces couvens on passait près du Palais où était la Sainte-Chapelle; et c'est la route que l'auteur fait tenir à la Discorde.

(2) C'est le mai que la communauté des clercs du palais, nommée la Basoche, faisait planter tous les ans dans la vieille cour du Palais, près de la Sainte-Chapelle.

Mais une église seule à ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave ; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres ;
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins (1) :
J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins (2) ;

(1) Dans ces couvens il y avait eu des brouilleries et des divisions qui donnèrent lieu à un arrêt que le parlement rendit au mois d'avril 1667, sur le réquisitoire de l'avocat général Talon.

(2) Ces religieux ayant refusé de se conformer à un arrêt du parlement qui supprimait les nominations qu'ils avaient obtenues en faveur de quelques sujets de leur ordre pour le grade de bachelier, on envoya contre eux des archers qui essayèrent vainement de forcer les portes du couvent. Les religieux, prévoyant ce qui devait arriver, les avaient fait murer par derrière, et s'étaient préparés à faire bonne résistance. Ils soutinrent en effet une espèce de siége, et ne capitulèrent que lorsqu'ils virent les archers sur la brèche. Le cardinal Mazarin fit mettre les religieux en liberté par ordre du roi, après vingt-sept jours de prison. Ils furent mis dans les carrosses du roi, et menés en triomphe dans leur couvent, au milieu des gardes françaises rangées en haie depuis la Conciergerie jusqu'aux Augustins. Leurs confrères allèrent les recevoir en procession, ayant des palmes à la main. Ils sonnèrent toutes leurs cloches, et chantèrent le *Te Deum* en actions de grâces.

Et cette église, seule à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde! et parmi les mortels
Qui voudra désormais encenser mes autels (1)!

A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour:
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur (2).

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église;
En marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots:

(1) Enéide, liv. I.

Et quisquam numen Junonis adoret
Prœterea, aut supplex aris imponat honorem!

(2) L'auteur ajouta ces quatre vers pour faire une contre-vérité; car le trésorier était maigre, vieux, et de grande taille.

Tu dors, prélat, tu dors, et là haut, à ta place (1),
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les *Oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors! attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché (2).

Elle dit: et du vent de sa bouche profane
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie (3)
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens:
Tel le fougueux prélat que ce songe épouvante
Querelle en se levant et laquais et servante;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle;

(1) La Sainte-Chapelle haute, où les chanoines faisaient l'office, était beaucoup plus élevée que la maison du trésorier qui était dans la cour du palais.

(2) Le trésorier de la Sainte-Chapelle avait le droit de faire l'office pontificalement aux grandes fêtes de l'année.

(3) Virgile, Georg. liv. 4, parlant des abeilles:

Læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt,
Affixæ venis, vitamque in vulnere ponunt.

Lui montre le péril, que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner :
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
Est-il donc, pour jeûner, quatre-temps ou vigile ?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
  Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table au même instant fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin, mais toujours plus farouche ;
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
Quand le Pygmée (1) altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable
Le prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.

(1) Peuple fabuleux qui habitait aux environs de l'Hèbre et du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avaient, dit-on, qu'une coudée de hauteur, et étaient en guerre continuelle avec les grues qui chassèrent ces petits hommes de la ville de Géranie.

Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe;
Il l'avale d'un trait, et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert; et soudain la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage,
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe;
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos!*
Oui, pour mieux m'égorger il prend mes propres armes.

Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait apporter à boire.
Quand Sidrac (1), à qui l'âge allonge le chemin,

(1) C'est le nom d'un vieux chapelain-clerc, ou d'un chantre-musicien, dont le caractère est formé sur celui de Nestor, si renommé par la sagesse de ses conseils.

Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges (1) :
Il sait de tous les temps les différens usages,
Et son rare savoir, de simple marguillier (2),
L'éleva par degrés au rang de chevecier (3).
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat, et pour sauver tes droits et ton empire,
Ecoute seulement ce que ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux ;
Sur ce rang d'ais serrés qui forme sa clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre,
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.
Mais un démon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.

(1) A vu renouveler le chapitre quatre fois.

(2) C'est celui qui avait soin des reliques, et qui revêtait les chanoines de leurs chapes.

(3) C'est celui qui avait soin des chapes et de la cire, et qui distribuait aux chanoines les bougies à matines.

J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat; dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit;
Et du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
C'est par-là qu'un prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur:
Ces vertus dans Aleth (1) peuvent être en usage;
Mais dans Paris, plaidons: c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt, et par cent;
Et pour braver le chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même.

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits,
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que sur le champ dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le prélat, vous servira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit: on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms sur le papier tracés
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.

(1) Eloge de M. Pavillon, alors évêque d'Aleth.

Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice;
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet, l'enfant tire, et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour (1).
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier (2),
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encor, et le prélat, par grâce,
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois;
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude (3), sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat, tu vis ton nom paraître!
On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur
Perdit en ce moment son antique pâleur;

(1) Didier l'Amour, perruquier qui demeurait dans la cour du palais.

(2) Quand il arrivait quelque tumulte dans la cour du palais, il y mettait ordre sur-le-champ. Il avait un grand fouet avec lequel il chassait les enfans et les chiens du quartier, qui faisaient du bruit.

(3) Sous-marguillier ou sacristain de la Sainte-Chapelle.

Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guer-
rière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule
Avec un bruit confus par les portes s'écoule.
Le prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT II.

Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faîte des maisons descendent dans les rues (1).
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvant les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude;
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant:
Aussitôt de longs clous il prend une poignée,
Sur son épaule il charge une lourde cognée,
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.

(1) Virgile, églog. 1.
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière;
La Discorde en sourit; et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux;
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux (1) réveiller la Mollesse.
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle
Elle a vu trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître,
Demain avec l'aurore un lutrin doit paraître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève:
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois:
O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre!
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps

(1) Fameuse abbaye de Saint-Bernard en Bourgogne, dont les moines étaient beaucoup déchus de leur ancienne ferveur.

Où les rois s'honoraient du nom de fainéans (1),
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte (2)!
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour.
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace (3).
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours;
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'église du moins m'assurait un asile.

(1) Sous les derniers rois de la première race l'autorité royale était exercée par un maire du palais.

(2) Le comte du palais était le second officier de la couronne, qui rendait la justice dans le palais du roi.

(3) Première conquête de la Franche-Comté, au commencement de février 1668.

Mais en vain j'espérais y régner sans effroi :
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est anoblie (1).
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie (2).
Le Carme, le Feuillant, s'endurcit aux travaux,
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux (3).
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle :
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O Nuit ! ne permets pas... La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

(1) Abbaye située dans le Perche. En 1663 l'abbé de Rancé y rétablit la première et véritable pratique de la règle de saint Benoît.

(2) Le cardinal de la Rochefoucault, commissaire-général pour la réforme des ordres religieux en France, établit la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis en 1633.

(3) Abbaye fondée par S. Bernard, dans la province de Champagne.

CHANT III.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et hâtant son retour,
Déjà de Montlhéri (1) voit la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue;
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semble suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle;
Et tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie:
La plaintive Progné de douleur en frémit,
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau, plein d'allégresse,
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.

(1) Tour très-haute à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans.

Il la suit ; et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité.
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et du haut du clocher
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère (1),
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons, il est temps qu'ils connaissent la Nuit.
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée,
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du pupitre fatal
Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions pleins de vin et d'audace,
Du palais cependant passent la grande place ;
Et suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignaient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt

(1) On appelle *verres de fougère* ceux dans la composition desquels il entre du sel tiré de la cendre de fougère. On se sert ordinairement de cette cendre, parce que la fougère est une plante fort commune, et que ses cendres contiennent beaucoup de sel alkali. Ce sel mêlé avec du sable qu'on fait fondre par un feu violent fournit la matière du verre.

L'amas toujours entier des écrits de Haynaut (1);
Quand Boirude qui voit que le péril approche
Les arrête, et tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant,
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée
Montre à l'aide du souffre une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier qui tient les momens précieux:
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il; le temps est cher, portons-le dans le temple.
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple;
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du pupitre sort une voix effroyable.

(1) Ribou, libraire, avait imprimé une comédie de Boursault contre notre auteur, intitulée : *La Satire des satires*. C'est pourquoi, dans les premières éditions du Lutrin, on avait mis ici *des écrits de Boursault;* mais Boursault s'étant réconcilié avec l'auteur, on effaça son nom, et on mit celui de *Perrault* dans l'édition de 1694, parce qu'alors Perrault était brouillé avec Boileau au sujet des anciens et des modernes. Cette brouillerie étant finie, l'auteur mit *Haynaut* dans l'édition de 1701.

Brontin en est ému , le sacristain pâlit ,
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine :
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux ; et d'un cri menaçant
Achève d'étonner le barbier frémissant.
De ses ailes dans l'air secouant la poussière ,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef , de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affai-
blissent :
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bientôt au travers des ombres de la nuit
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin qui leur tient lieu d'asile
D'écoliers libertins une troupe indocile ,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu ,
Va tenir quelquefois un brelan défendu ;
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente ,
Le jeu cesse à l'instant , l'asile est déserté ,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La Discorde qui voit leur honteuse disgrâce ,
Dans les airs cependant tonne , éclate , menace ;
Et , malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés ,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image ;
Elle ride sont front , allonge son visage ,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps
Dont la Chicane semble animer les ressorts ;

Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :

Lâches, où fuyez-vous (1) ? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat !
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour comme moi vous traînait au barreau ;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence;
Ou d'un nouveau procès, hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre,
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre ;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'église était alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
Le monde de qui l'âge avance les ruines
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines ;
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.

(1) Dans l'Iliade, liv. 7, v. 124, Nestor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'osait se présenter pour combattre Hector qui les défiait en combat singulier.

Vous verrez tous les jours le chanoine insolent
Au seul mot de hibou vous sourire en parlant.
Votre âme à ce penser de colère murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat surpris d'un changement si prompt
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.
En achevant ces mots la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre (1)
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.
La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'oiseau sort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.

(1) La bataille de Lens, gagnée par le prince de Condé contre les Espagnols et les Allemands, le 10 août 1648.

Ses ais demi-pourris que l'âge a relâchés
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
Oh ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil,
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.
   Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
Le sacristain achève en deux coups de rabot,
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient à grand bruit les chantres à matines :
Quand leur chef (1), agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse :
Le vigilant Girot (2) court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier.
La porte dans le chœur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église (3).
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil ?
Ah ! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller si tôt mériter leurs salaires.
 Ami, lui dit le chantre, encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur.
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux,

(1) Le chantre.

(2) Brunot. Il était fâché que l'auteur ne l'eût pas désigné par son véritable nom.

(3) Bedeau ou porte-verge, dont la principale fonction était de garder la porte du chœur.

Quand , l'esprit enivré d'une douce fumée ,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là , triomphant aux yeux des chantres impuissans ,
Je bénissais le peuple et j'avalais l'encens ,
Lorsque , du fond caché de notre sacristie ,
Une épaisse nuée à longs flots est sortie ,
Qui , s'ouvrant à mes yeux dans son bleuâtre éclat ,
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre
Une tête sortait en forme de pupitre ,
Dont le triangle affreux , tout hérissé de crins ,
Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide , en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié , mais en vain , et , fuyant sa fureur ,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.

Le chantre s'arrêtant à cet endroit funeste ,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure , et , riant de sa peur ,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le désolé vieillard , qui hait la raillerie ,
Lui défend de parler , sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits ,
Où sur l'ouate (1) molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire ,
Prend ses gants violets , les marques de sa gloire (2) ,

(1) Nos anciens disaient *oue* pour *oie* ; et *ouète* pour *oison*. Le mot d'*ouate* , qu'on prononce *ouète* en province , vient de là.

(2) En l'absence du trésorier le chantre était en possession de faire l'office avec les ornemens pontificaux ; de se faire encenser ,

Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussitôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà, l'aumusse en main, il marche vers l'église ;
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.

O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille (1) ;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau (2) ;
Muse, prête à ma bouche une voix plus sévère,
Pour chanter le dépit, la honte, la colère,
Que le chantre sentit allumer dans son sang
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :

La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable !
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.

et de donner la bénédiction au peuple. Le trésorier obtint un arrêt du parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, et qui condamna le chantre à porter un rochet plus court que le sien ; mais le chantre conserva le pouvoir de donner les bénédictions en l'absence du trésorier.

(1) Homère, suivant l'opinion commune, a fait le poëme de la Guerre des rats et des grenouilles.

(2) *La secchia rapita*, poëme italien du Tassoni.

O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place !
Inconnu dans l'église , ignoré dans ce lieu ,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu !
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse ,
Renonçons à l'autel , abandonnons l'office ;
Et sans lasser le ciel par des chants superflus ,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus :
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile ,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
Non , s'il n'est abattu je ne saurais plus vivre ;
A moi , Girot ! je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons s'il le faut ; mais de ses ais brisés
Entraînons , en mourant , les restes divisés.

A ces mots , d'une main par la rage affermie ,
Il saisissait déjà la machine ennemie ,
Lorsqu'en ce sacré lieu , par un heureux hasard ,
Entrent Jean le choriste , et le sonneur Girard (1) ,
Deux Manceaux renommés , en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.

(1) *Jean le choriste* , personnage supposé , *Girard* , sonneur de la Sainte-Chapelle , était mort long-temps avant la composition de ce poème. Il se noya dans la Seine , ayant gagé qu'il la passerait neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle , ayant une bouteille à la main ; et là , en présence d'une infinité de gens qui le regardaient d'en bas avec frayeur , il vida d'un trait cette bouteille , et s'en retourna. Boileau , qui était alors écolier , fut un des spectateurs.

L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du lutrin, disent-ils, abattons la machine;
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.
Nous! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaisance osez-vous l'exiger?
Hé! Seigneur! quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Répond le chaud vieillard: le prélat vous fait peur;
Je vous ai vus cent fois sous sa main bénissante
Courber servilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez; sous lui fléchissez les genoux:
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.

Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle;
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle (1).
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent:
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois (2).
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au Jeudi-Saint, croit que l'on dit ténèbres;
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,

(1) Instrument de bois en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant. On s'en sert le Jeudi et le Vendredi-Saint au lieu des cloches.

(2) Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630.

Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encor est prêt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse;
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence;
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente!
A peine ils sont assis que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond:
Quand le premier, rompant ce silence profond,
Alain tousse et se lève; Alain, ce savant homme (1),
Qui de Bauny (2) vingt fois a lu toute la Somme,

(1) Son nom était Aubéry, chanoine fort opposé aux erreurs des jansénistes. On voit trop bien, au ton de persifflage dont Boileau parle de ce docteur, et au discours burlesque qu'il lui fait tenir contre Arnauld, à quelle secte l'auteur s'était livré, et combien l'esprit de parti l'avait aveuglé en faveur du coryphée du jansénisme, de ce même Arnauld que personne ne sera tenté aujourd'hui d'appeler, comme lui,

Le plus savant mortel qui jamais ait écrit.

(2) *La Somme des péchés qui se commettent en tous états*, par le P. Bauny, jésuite.

Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis (1),
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis (2).

N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier.
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin (3).
Il va vous inonder des torrens de sa plume.
Il faut pour lui répondre ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé.
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
Etudions enfin, il en est temps encore;
Et pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli (4).

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.

(1) Raconis, docteur de Sorbonne, prédicateur et aumônier de Louis XIII.

(2) L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.

(3) Boileau fait faire ici à l'orateur un terrible anachronisme; car il y a un intervalle d'environ 800 ans entre saint Augustin et saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

(4) Auteur de la Moelle théologique, *Medulla theologica*. Avant la composition du Lutrin le livre d'Abéli était en réputation parmi les théologiens, et il n'y avait point d'ouvrage de ce genre qui eût plus de cours que celui-là.

Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau!
Oh! le plaisant conseil! Non, non, songeons à vivre:
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque (1).
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser:
Mon bras seul, sans latin, saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamnne ou m'approuve?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve.
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais.
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage;
Mais le chantre surtout en paraît rassuré.
Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence;
Et qu'au retour, tantôt, un ample déjeuner
Long-temps nous tienne à table, et s'unisse au dîner.
Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux;
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte;
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.

(1) L'abbaye de St-Nicaise de Reims en Champagne était unie au chapitre de la Sainte-Chapelle.

Ils sapent le pivot qui se défend en vain.
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.
Tel, sur les monts glacés des farouches Gélons (1),
Tombe un chêne battu des voisins aquilons;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

(1) Peuples de la Scythie, entre les Thraces et les Gètes, vers l'embouchure du Danube.

CHANT V. (1)

L'AURORE cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit, impétueux, s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté (2),
Gilotin avant tout le veut voir humecté;
Il veut partir à jeun : il se peigne, il s'apprête;
L'ivoire trop hâté, deux fois rompt sur sa tête;
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux.

(1) Les deux derniers chants de ce poème n'ont été faits que long-temps après les quatre premiers; et l'auteur les donna au public en 1683.

(2) Un bouillon.

Il sort demi paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui, tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle;
Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit: à ce conseil où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple entend, non sans frémir,
De l'antre redouté les soupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux (1), des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique
Hurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans et l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

(1) Le pilier des consultations, où les anciens avocats s'assemblaient.

Sous le coupable effort de sa noire insolence
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes vainement par Pussort (1) accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies,
Et ses ruses perçant et digues, et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et la salue;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne (2),
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encore connaître en ma saison dernière;
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.

(1) Conseiller d'état qui contribua le plus à rédiger les ordonnances que Louis XIV fit publier pour la réformation de la justice et pour l'abréviation des procès.

(2) Les Manceaux et les Normands sont accusés d'aimer les procès et la chicane.

Epuise en sa faveur ta science fatale,
Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.
La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême;
Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser:
Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort;
Et surtout évitez un dangereux accord.
Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente:
Et dans leurs cœurs, brûlant de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparaît,
Et le pilier loin d'eux déjà baisse et décroît.
Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable;
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté:
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,

Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où sans cesse étalant bons et méchans écrits
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Tels deux fougeux taureaux, embrasés, furieux,
Déjà le front baissé se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant, coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus (1) un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac :
Le vieillard accablé de l'horrible Artamène
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent :
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et par un coup fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

(1) Roman de M.lle Scudéri, intitulé *Artamène* ou le *Grand Cyrus*.

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle ;
Les livres sur Evrard tombent comme la grêle
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Edit d'amour (1), l'autre en saisit la
Montre (2),
L'un prend le seul Jonas (3) qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse français (4), en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique (5).
Les volumes sans choix à la tête jetés
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini (6), Térence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre la Serre (7).
Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre (8) ;
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre (9),

(1) Petit poème de Regnier-Desmarais.

(2) Ouvrage de Bonnecorse.

(3) *Jonas* ou *Ninive pénitente*, poème de Coras.

(4) Poème du Tasse, traduit en vers français par le Clerc.

(5) En se battant à coups de livres, ils semblaient vouloir imiter les Goths, peuples barbares, qui avaient détruit les sciences et les beaux arts dans toute l'Europe.

(6) Auteur du *Pastor Fido*, pastorale italienne, remplie d'affectation et de sentimens peu naturels.

(7) Misérable écrivain.

(8) Petit roman insipide.

(9) *La Caloandre fidèle*, roman traduit de l'Italien, par Scudéri.

Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois (1),
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais (2) Giraut est renversé.
Marineau d'un Brébeuf à l'épaule blessé
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi (3)
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat, le chapelain Garagne (4)
Vers le sommet du front, atteint d'un Charlemagne (5),
(Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale (6).
Girou (7) dix fois par elle éclate et se signale.

(1) *Gaillerbois*, et plus bas *Marineau* et *Dodillon*, noms de chanoines ou de chantres déjà morts avant que Boileau eût fait son Lutrin. Il emploie leurs noms parce qu'ils étaient fort connus.

(2) Toutes les œuvres de la Mothe-le-Vayer ont été recueillies en deux volumes *in-folio*. L'épithète d'*épais* désigne et la grosseur du volume, et le style de l'auteur. *Giraut* est un personnage imaginaire.

(3) Pinchêne, neveu de Voiture. Le caractère de ses poésies est exprimé dans le vers suivans par ces mots : *a le cœur affadi*.

(4) Personnage supposé.

(5) Poëme héroïque de Le Laboureur.

(6) Roman de M.lle de Scudéri, en dix volumes.

(7) *Girou* est un nom inventé.

Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset (1),
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbet l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte et du palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours;
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours:
Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine lui seul triomphe du prélat;
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non: pour te couvrir de sa main redoutable
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et sous ce rempart à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête.
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit de colère embrasé:
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,

(1) Tous ces noms de chantres sont des noms inventés.

Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil *Infortiat* (1),
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat (2),
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicène (3),
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine :
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et sur le couple pâle et déjà demi mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et du bois, et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse ;
Il part, et de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passans en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans : Profanes, à genoux !

(1) Livre de droit d'une grosseur énorme.
(2) Deux jurisconsultes célèbres.
(3) Médecin arabe.

Le chantre , qui de loin voit approcher l'orage ,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne , il tremble , il cède , il fuit ;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en échappe.
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrappe.
Evrard seul , en un coin prudemment retiré ,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil , et tirant vers la droite ,
Tout d'un coup tourne à gauche , et , d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine , surpris de la foudre mortelle ,
Se dresse et lève en vain un tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect ,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.

Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

CHANT VI.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère aux Alpes retirée (1)
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
La foi, d'un pas certain, devant elle chemine.
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit;
Et la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, et d'une audace sainte
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels,
Qui, la balance en main, règles tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs et pleurer mes misères ?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois
L'hypocrisie ait pris et mon nom, et ma voix;
Que sous ce nom sacré partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares ?
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes états usurpés à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on courait au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respirait que moi.
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,

(1) La grande Chartreuse est au pied des Alpes.

Fuyant des vanités la dangereuse amorce;
Aux honneurs appelé n'y montait que par force.
Ces cœurs que les bourreaux ne faisaient point frémir
A l'offre d'une mitre étaient prêts à gémir;
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couraient chercher le ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'église eut aux yeux des mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages;
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit:
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux,
Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières,
L'insolente à mes yeux marcha sous mes bannières.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats
Je vins chercher le calme au séjour des frimas,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais jusque dans la nuit de mes sacrés déserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle:
J'apprends que dans ce temple où le plus saint des rois (1)
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,

(1) S. Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire?
Quoi! ce temple à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirais tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux!
Non, non; il faut enfin que ma vengeance éclate:
Assez et trop long-temps l'impunité les flatte.
Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
Viens aux yeux des mortels justifier les Cieux.

Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée.
La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours:

Chère et divine sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie:
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie,
Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
N'en sauraient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer;
Et pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.

Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révéré,
Et de cliens soumis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable (1),
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la Chicane ennemie,
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connais assez : Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
Son mérite sans tache est un de tes présens.
Tes divines leçons, avec le lait sucées,
Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille,
Tout y garde tes lois, enfans, sœurs, femme, fille;
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en son âme calmée.

(1) M. de Lamoignon, premier président.

Elle court chez Ariste; et s'offrant à ses yeux :
Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage !
Deux puissans ennemis, par elle envenimés,
Dans ces murs autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.
  Elle sort à ces mots. Le héros en prière
Demeure tout couvert de feux et de lumière.
De la céleste fille il reconnaît l'éclat,
Et mande au même instant le chantre et le prélat.
  Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.
  Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout à coup le chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre
Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
Et comme le prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant (1).

(1) Le premier président fit comprendre au trésorier que ce pupitre n'ayant été anciennement érigé devant la place du chantre que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'était pas juste qu'on l'obligeât à le souffrir s'il lui était incommode. Néanmoins pour accorder quelque chose à la satisfaction du trésorier, le pre-

Parle donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.
Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre,
Où Thémis par tes soins reprend son premier lustre,
Quand la première fois un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré;
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traîne du dernier mot les syllabes honteuses.
Il hésite, il bégaie, et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

mier président fit consentir le chantre à remettre le pupitre devant son siége où il demeurerait un jour, et le trésorier à le faire enlever le lendemain : ce qui fut exécuté de part et d'autre.

FIN DU LUTRIN.

ODES,

ÉPIGRAMMES

ET

AUTRES POÉSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ode suivante a été composée à l'occasion (1) *de ces étranges dialogues qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelain et avec les Cotin ; et où, voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poète sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vraisemblablement ne sait point de grec, et qui n'a lu Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la faiblesse de ses lumières ne lui permettait pas de comprendre. Il a surtout traité de ridicule ces endroits merveilleux où le poète, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois, de dessein formé, la suite de son discours ; et, afin de mieux entrer dans la raison, sort, pour ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand*

(1) Parallèle des anciens et des modernes, en forme de dialogues, par Perrault, de l'académie française. Il y en avait trois volumes quand Boileau composa cette ode en 1693 ; le quatrième ne parut qu'en 1696.

soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique. Le censeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare il donnait lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des psaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art poétique, à propos de l'ode:

Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règle, est un mystère de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût ; qui croit que la Clélie et nos opéra sont les modèles du genre sublime ; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homère de mauvais sens, et qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne serait pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se seraient un peu familiarisé le grec. Mais comme cette langue est aujourd'hui ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvais mieux justi-

fier ce grand poète qu'en tâchant de faire une ode en français à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvemens et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poète. J'y ai jeté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots; et à l'exemple des anciens poètes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est en effet comme une espèce de comète fatale à nos ennemis qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réussi; et je ne sais si le public, accoutumé aux sages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces saillies et de ces excès pindariques. Mais, supposé que j'y aie échoué, je m'en consolerai du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace : Pindarum quisquis studet æmulari, etc., *où Horace donne assez à entendre que, s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se serait vu en grand hasard de tomber.*

Au reste, comme parmi les épigrammes qui sont imprimées à la suite de cette ode on trouvera encore une autre petite ode de ma façon, que je n'avais point jusqu'ici insérée dans mes écrits, je suis bien aise, pour ne point me brouiller avec les Anglais d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le lecteur que les Anglais que

j'attaque dans ce petit poème, qui est un ouvrage de ma première jeunesse, sont les Anglais du temps de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces épigrammes un arrêt burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un arrêt très-sérieux que l'Université songeait à obtenir du parlement contre ceux qui enseigneraient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, et est toute dans les termes de la pratique; mais il fallait qu'elle fût ainsi pour faire son effet qui fut très-heureux, et obligea, pour ainsi dire, l'Université à supprimer la requête qu'elle allait présenter.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumquè secat res.

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR (1).

QUELLE docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi !
Accourez, troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, vents, faites silence :
Je vais parler de Louis.

(1) Louis XIV assiégea Namur le 26 mai 1692. La ville fut prise le 5 juin, et le château se rendit le dernier jour du même mois. Cette ode était d'abord de dix-huit stances. L'auteur en retrancha une qui était la seconde. La voici :

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités :
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du ciel le plus haut,
Que, loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre comme Perrault.

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports,
Les chênes des monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux (1)?
De leur enceinte fameuse,
La Sambre unie à la Meuse
Défend le fatal abord;
Et par cent bouches horribles
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts;
Et dans son sein infidèle
Partout la terre y recèle

(1) Apollon et Neptune s'étaient loués à Laomédon, roi de Troie, pour bâtir les murs de cette ville.

Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son gouffre
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts?
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons (1).

N'en doute point, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau (2) blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards;
En vain au lion belgique
Il voit l'aigle germanique
Uni sous les léopards.

(1) Louis XIV avait pris la ville de Mons l'année précédente 1691.

(2) Le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, roi d'Angleterre, commandait l'armée des alliés.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux ;
Ceux-ci, des champs où la neige
Des marais de la Norwège
Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre ?
Sous les Gémeaux effrayés,
Des froids torrens de décembre
Les champs partout sont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas,
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand, la superbe espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Nassau, Bavière,
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches ;
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis à tout donnant l'âme,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui sort de ces boulevards
La plume qui sur sa tête (1)
Attire tous les regards:
A cet astre redoutable
Toujours un sort favorable

(1) Louis XIV portait toujours à l'armée une plume blanche sur son chapeau.

S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire,
Vole et le suit à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage! vers la Méhagne (1).
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs faibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc. Qui vous retarde?
Tout l'univers vous regarde:
N'osez-vous la traverser?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi! leur seul aspect vous glace!
Où sont ces chefs pleins d'audace
Jadis si prompts à marcher,
Qui devaient de la Tamise
Et de la Drave (2) soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.

(1) Rivière près de Namur.
(2) Rivière qui passe à Belgrade en Hongrie.

Son gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je vois monter des cohortes,
La flamme et le fer en main:
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre:
Le feu cesse; ils sont rendus.
Dépouillez vôtre arrogance,
Fiers ennemis de la France;
Et désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse dans son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin (1).

(1) Poème héroïque de Perrault.

ODE

CONTRE LES ANGLAIS (1).

Quoi! ce peuple aveugle en son crime
Qui, prenant son roi pour victime (2),
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le Ciel complice
D'un si funeste sacrifice
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers,
Et croit que l'Europe étonnée
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France, prends la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

(1) Elle fut faite sur un bruit qui courut, en 1656, que Cromwel et les Anglais allaient faire la guerre à la France. L'auteur n'était que dans sa vingtième année quand il fit cette ode; mais il l'a retouchée.

(2) Charles I.er, en 1649.

Jadis on vit ces parricides
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le Ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère (1)
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines;
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

(1) Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans.

STANCES

A MOLIÈRE,

SUR LA COMÉDIE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance (1),
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton école :

(1) Scipion l'Africain.

Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

SONNET

SUR LA MORT D'UNE PARENTE.

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens, enfant, associé,
Je goûtais les douceurs d'une amitié charmante :

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Oh ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers,
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

ÉPIGRAMMES.

I.

A UN MÉDECIN (1).

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Gallien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile ;
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

(1) Cette épigramme fut composée après la publication de l'Art poétique où l'auteur avait fait, au commencement du quatrième chant, la métamorphose d'un médecin en architecte.

II.

A RACINE.

Racine, plains ma destinée :
C'est demain la triste journée

Où le prophète Des Marêts (1)
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse soutenue
De tes judicieux avis
N'ait assez de quoi le confondre;
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis (2).

(1) Des Marêts de St-Sorlin avait entrepris une critique générale des œuvres de Boileau ; le poète qui en fut averti, prévint la critique par cette épigramme. Il s'était érigé en homme inspiré et en prophète.

(2) Poème de M. Des Marêts, ennuyeux à la mort. Cette note est de Boileau.

III.

CONTRE SAINT-SORLIN.

Dans le palais hier Bilain
Voulait gager contre Ménage
Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Eût contre moi fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez.... C'est depuis dix ans.
On en tira cent exemplaires.

C'est beaucoup, dis-je, en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

IV.

A PRADON ET BONNECORSE (1).

VENEZ, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent,
Linière et Perrin vous attendent.

(1) Pradon et Bonnecorse avaient publié chacun un volume d'injures contre l'auteur. Le premier avait fait une mauvaise critique des œuvres de Boileau, sous ce titre : *Le Triomphe de Pradon ;* et le second avait composé *le Lutrigot*, qui est une sotte imitation du Lutrin, contre l'auteur du Lutrin même.

V.

CONTRE L'ABBÉ COTIN.

En vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers;
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile,
C'est de m'attribuer ses vers.

VI.

CONTRE LE MÊME (1).

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

(1) Originairement cette épigramme avait été faite contre Quinaut, parce qu'il avait imploré l'autorité du roi pour obtenir que son nom fût ôté des satires de l'auteur; mais ce moyen-là n'ayant pas réussi, il rechercha l'amitié de Boileau, qui mit *Cotin* a la place de *Quinaut* dans cette épigramme.

VII.

CONTRE UN ATHÉE (1).

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

L'auteur avait mis la conversion de St-Pavin au rang des impossibilités morales dans ces mots de la satire I : *Et St-Pavin bigot.* St-Pavin se vengea par un sonnet auquel Boileau répondit par cette épigramme. On lisait dans le premier vers : *St-Pavin grimpé sur sa chaise.* Il était tellement goutteux qu'il ne pouvait marcher, et il était toujours assis dans un fauteuil fort élevé.

VIII.

VERS EN STYLE DE CHAPELAIN.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et dure verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents.

IX.

ÉPITAPHE (1).

Ci-git justement regretté
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

(1) Aujourd'hui cette épitaphe n'a pas grand sel pour nous qui ignorons quel est le personnage que le poète avait en vue.

X.

IMITATION DE MARTIAL (2).

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

(2) Martial, liv, 1, v. 48.
Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus ;
Quod vespillo facit, fecerat et medicus.

XI.

SUR UNE HARANGUE D'UN MAGISTRAT, DANS LAQUELLE LES PROCUREURS ÉTAIENT FORT MALTRAITÉS.

LORSQUE dans ce sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint et maint procureur ;
Car leurs chicanes sans pareilles
Méritent bien ce traitement ;
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter si rudement ?

XII.

SUR L'AGÉSILAS DE CORNEILLE.

J'AI vu l'Agésilas.
Hélas !

XIII.

SUR L'ATTILA DU MÊME AUTEUR.

Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà !

XIV.

SUR LA MANIÈRE DE RÉCITER DU POÈTE SANTEUIL (1).

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux
Faits pour les habitans des cieux,

(1) Jean-Baptiste Santeuil, chanoine régulier de Saint-Victor, a été un des plus fameux poètes latins du 17.e siècle. Il a fait surtout de très-belles hymnes à la louange des Saints. Quand il eut fait celles de S. Louis il alla les présenter au roi, et les récita de la manière qu'il récitait tous ses vers, c'est-à-dire en s'agitant comme un possédé, et faisant des contorsions et des grimaces qui firent beaucoup rire les courtisans. Boileau qui se

Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains;
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les saints.

XV.

A LA FONTAINE DE BOURBON.

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés :
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paraît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

trouva là fit cette épigramme sur-le-champ, et, étant sorti pour l'écrire, il la remit au duc de..... qui la porta au roi comme si c'eût été un papier d'importance. Le roi la lut et la rendit en souriant à ce même seigneur, qui eut la malice de la lire à d'autres courtisans en présence de Santeuil même. Elle était ainsi :

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeuil nous lit ses hymnes vains,
Dirait-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer les saints!

XVI.

L'AMATEUR D'HORLOGES (1).

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin depuis trente et quatre ans
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?
Sans doute, et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

(1) *Lettre de l'auteur, du 6 mars 1707.*
« Lubin est un de mes parens qui est mort il y a plus de vingt « ans, et qui avait la folie que j'attaque dans mon épigramme. « Il était secrétaire du roi, et s'appelait M. Targas. J'avais dit, « lui vivant, le mot dont j'ai composé le sel de cette épigramme « qui n'a été faite que depuis environ deux mois, chez moi, à « Auteuil, où couchait l'abbé de Château-Neuf. Le soir, en m'en« tretenant avec lui, je m'étais souvenu du mot dont il est ques« tion. Il l'avait trouvé fort plaisant ; et sur cela nous étions con« venus l'un et l'autre qu'avant tout, pour faire une bonne épi« gramme, il fallait dire en conversation le mot qu'on veut y « mettre à la fin, et voir s'il frapperait. Celui-ci donc l'ayant « frappé, je le lui rapportai le lendemain au matin, construit « en épigramme telle que je vous l'ai envoyée, etc. »

XVII.

SUR CE QU'ON AVAIT LU A L'ACADÉMIE DES VERS CONTRE HOMÈRE ET CONTRE VIRGILE (1).

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux (2)?
C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des foux?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

(1) On avait lu à l'Académie française un poème de Perrault, intitulé : *Le siècle de Louis-le-Grand*, dans lequel Homère, Virgile, et la plupart des meilleurs écrivains de l'antiquité étaient fort maltraités.

(2) Peuples sauvages de l'Amérique.

XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

J'AI traité de Topinamboux
Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
Qui de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue;
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu Topinamboue.

XIX.

SUR LE MÊME SUJET.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homère,
Virgile, Aristote, Platon;
Il a pour lui monsieur son frère,
G... N... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XX.

A PERRAULT, SUR LE MÊME SUJET.

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé (1),
Néron de furieux, Adrien d'imbécille (2).
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
Perrault, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme!

(1) Suétone, vie de Caligula, c. 34.
(2) Dion, liv. 69.

XXI.

SUR LE MÊME SUJET.

D'ou vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paraissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXII.

AU MÊME.

TON oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

XXIII.

AU MÊME.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon, le dieu des beaux arts,
Les Ris même, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure galant (1).

(1) Mauvais journal littéraire.

XXIV.

PARODIE BURLESQUE DE LA PREMIÈRE ODE DE PINDARE, A LA LOUANGE DE PERRAULT (1).

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf (2) étincelle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle (3).
Mais, ô ma lyre fidelle!
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil préférable,
Ni dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers
Chez Coignard (4) rongés des vers,
Un poète comparable
A l'auteur inimitable
De Peau-d'Ane mis en vers (5).

(1) L'auteur avait résolu de parodier toute l'ode ; mais Perrault et lui se raccommodèrent, et il n'y eut que ce couplet de fait.

(2) Poète qui a traduit en vers français la Pharsale de Lucain.

(3) Poème de Chapelain.

(4) Libraire de Perrault.

(5) Perrault avait rimé le conte de Peau-d'Ane.

XXV.

SUR LA RÉCONCILIATION DE L'AUTEUR ET DE PERRAULT.

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser.
Perrault l'anti-pindarique
Et Despréaux l'homérique
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

XXVI.

FABLE D'ÉSOPE.

LE BÛCHERON ET LA MORT.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle?
Qui, moi? dit-il alors, prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger.

XXVII.

LE DÉBITEUR RECONNAISSANT.

Je l'assistai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence.
Oh! la rare reconnaissance!

XXVIII.

VERS POUR METTRE AU-DEVANT DE MACARISE, ROMAN ALLÉGORIQUE DE L'ABBÉ D'AUBIGNAC, OU L'ON EXPLIQUAIT TOUTE LA MORALE DES STOÏCIENS.

Laches partisans d'Epicure,
Qui brûlant d'une flamme impure,
Du portique fameux (1) fuyez l'austérité;
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire:
Ce roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus sévère
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

(1) L'école de Zénon.

XXIX.

SUR UN PORTRAIT DE ROSSINANTE, CHEVAL DE DON QUICHOTTE.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui trottant jour et nuit, et par monts, et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

XXX.

CHANSON A BOIRE.

PHILOSOPHES rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
On est savant quand on boit bien.
Qui ne sait boire ne sait rien.

XXXI.

SUR HOMÈRE.

Ἤειδον μὲν ἐγών : ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego : scribebat autem divus Homerus.

QUAND la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade et l'Odyssée,
Chacune à les louer se montrant empressée :

Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers:
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivait,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse.
Je chantais, Homère écrivait.

XXXII.

VERS POUR METTRE SOUS LE BUSTE DU ROI (1).

C'EST ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait seul à son gré les destins de la terre.
Tout reconnaît ses lois, ou brigue son appui.
De ses affreux combats le Rhin frémit encore,
Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
Tous ces héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Ottoman au-delà du Bosphore.

(1) Ces vers furent destinés à servir d'inscription au buste de Louis XIV, fait par le fameux Girardon l'année que les Allemands prirent Belgrade, en 1687.

XXXIII.

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE M.[lle] DE LAMOIGNON.

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables,
Et, jour et nuit, pour Dieu, pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé
A soulager les maux de tous les misérables.

XXXIV.

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE TAVERNIER, LE CÉLÈBRE VOYAGEUR.

De Paris à Delhi (1), du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois ;
De l'Inde et de l'Hydaspe (2) il fréquenta les rois.
Et sur les bords du Gange on le révère encore.

(1) Ville capitale de l'empire du grand Mogol, dans les Indes Orientales.

(2) Fleuve du même pays.

En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien apporté de si rare (1) que lui.

(1) Ce mot a deux sens. Tavernier, quoique homme de mérite, était grossier, et même un peu original.

XXXV.

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE MON PÈRE (1).

Ce greffier doux et pacifique,
De ses enfans au sang critique
N'eut point le talent redouté;
Mais fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite dans le palais,
Partout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée
Fit la satire des Rolets.

(1) Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du Parlement.

XXXVI.

ÉPITAPHE DE LA MÈRE DE L'AUTEUR (1).

EPOUSE d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux;
Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité.
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

(1) Anne de Nielle, seconde femme de Boileau le greffier.

XXXVII.

SUR UN FRÈRE AÎNÉ (1) QUE J'AVAIS, ET AVEC QUI J'ÉTAIS BROUILLÉ.

DE mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés:
Il a cent belles qualités;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poète agréable, un très-bon orateur,
Mais je n'y trouve point de frère.

(1) Gilles Boileau, de l'Académie française.

XXXVIII.

VERS POUR METTRE SOUS LE PORTRAIT DE LA BRUYÈRE, AU-DEVANT DE SON LIVRE DES CARACTÈRES DE CE SIÈCLE.

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

XXXIX.

VERS POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE RACINE.

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

XL.

VERS POUR METTRE AU BAS DE MON PORTRAIT.

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Juvénal.

XLI.

RÉPONSE AUX VERS DU PORTRAIT.

Oui, le Verrier, c'est là mon fidèle portrait;
Et le graveur, en chaque trait,
A su très-finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnaître l'image?

XLII.

POUR UN AUTRE PORTRAIT DU MÊME.

Ne cherchez point comment s'appelle
L'écrivain peint dans ce tableau :
A l'air dont il regarde et montre la Pucelle,
Qui ne reconnaîtrait Boileau ?

XLIII.

VERS POUR METTRE AU BAS D'UNE MÉCHANTE GRAVURE QU'ON A FAITE DE MOI.

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi, c'est là, diras-tu, ce critique achevé !
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

XLIV.

SUR MON BUSTE DE MARBRE FAIT PAR M. GIRARDON, PREMIER SCULPTEUR DU ROI.

Grace au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers ;
Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

XLV.

CONTRE LES SIEURS BOYER ET DE LA CHAPELLE.

J'approuve que chez vous, Messieurs, on examine
Qui, du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudissemens;
Mais je voudrais qu'on cherchât tout d'un temps
(La question n'est pas moins belle)
Qui du fade Boyer, ou du sec la Chapelle,
Excita plus de sifflemens.

PROLOGUE.

LA POÉSIE, LA MUSIQUE.

LA POÉSIE.

Quoi ! par de vains accords et des sons impuissans
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climène ;
Mais quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux.
Ne me sauraient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POÉSIE.

Ah ! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.
Je vais me retirer.
Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire;
Et mes chants moins forcés n'en seront que plus doux.

LA POÉSIE.

Hé bien, ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POÉSIE.

Séparons-nous.

CHŒUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puissance inconnue,
Malgré moi, m'arrête en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'est la divine harmonie
Qui descend des cieux!

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De grâces naturelles!

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir?

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DE POÈTES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POÉSIES LATINES.

EPIGRAMMA

IN NOVUM CAUSIDICUM, RUSTICI LICTORIS FILIUM.

Dum puer iste fero natus lictore perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro;
Quæris quî sileat circumfusa undique turba :
Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.

ALTERUM

IN MARULLUM, VERSIBUS PHALEUCIS ANTEA MALÈ LAUDATUM.

Nostri quid placeant minùs Phaleuci,
Jam dudum tacitus, Marulle, quæro;
Quùm nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimiùm fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos et inficetos!

SATIRA (1).

QUID numeris iterum me balbutire latinis,
Longè Alpes citra natum de patre sicambro,
Musa, jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata magistro
Cùm pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris;
Et mihi sæpè udo volvendus pollice textor
Præbuit adscitis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpè Tibullus,
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuêre loquentes...

(1) C'est le commencement d'une satire que Boileau, étant encore fort jeune, avait eu dessein de faire contre ceux qui s'appliquent à faire des vers latins. L'âge du poète peut servir d'excuse à l'inconséquence qu'il y a à faire une satire en vers latins contre l'usage des vers latins. Il avait aussi composé un dialogue en français, à la manière de Lucien, pour faire voir qu'on ne peut ni bien parler ni bien écrire une langue morte. Nous ne savons pas comment il aurait répondu à l'argument tiré des beaux vers de Rapin, de Santeuil, de Commire, de la Rue, de Sarbieski, etc.; mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il n'a point prétendu s'élever contre l'usage de faire des vers latins dans les colléges, puisqu'il dit en propres termes que cet exercice lui a été utile dans le temps de ses premières études.

Istuc puero mihi profuit olim.

CHAPELAIN DÉCOIFFÉ,

OU

PARODIE (1) DE QUELQUES SCÈNES DU CID,

SUR CHAPELAIN, CASSAIGNE ET LA SERRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous accable de dons qui n'étaient dus qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille

(1) Cette parodie fut faite lorsque Louis XIV eut commencé à donner des pensions aux gens de lettres. Chapelain en eut une de 3000 livres, et Cassaigne une moins considérable. La Serre n'en put point obtenir. La scène est au carrefour de la rue Plâ-

Témoignent mon mérite, et font connaître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous
sommes :
Ils se trompent en vers comme les autres hommes ;

trière, au retour de l'Académie française, dont les assemblées se tenaient alors chez le chancelier Seguier, son protecteur.

Boileau n'était pas l'auteur de cette parodie. Voici comment il s'en explique dans une lettre du 10 décembre 1701 : « A l'égard « de *Chapelain décoiffé*, c'est une pièce où je confesse que « M. Racine et moi avons eu quelque part ; mais nous n'y avons « jamais travaillé qu'à table, le verre à la main. Il n'a pas été « proprement fait *currente calamo*, mais *currente lagend*, et nous « n'en avons jamais écrit un seul mot. Il n'était point comme celui « que vous m'avez envoyé, qui a été vraisemblablement com- « posé après coup par des gens qui avaient retenu quelques-unes « de nos pensées ; mais qui y ont mêlé des bassesses insuppor- « tables. Je n'y ai reconnu de moi que ce trait :

Mille et mille papiers dont ta table est couverte
Semblent porter écrit le dessein de ma perte.

« Et celui-ci :

En cet affront la Serre est le tondeur,
Et le tondu, père de la Pucelle.

« Celui qui avait le plus de part à cette pièce, c'était Furetière, « et c'est de lui qu'est :

O perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie !

« Voilà, Monsieur, toutes les lumières que je puis donner sur « cet ouvrage qui n'est ni de moi, ni digne de moi. »

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux présens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite:
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il me fait ajoutez-en un autre.
Unissons désormais ma cabale à la vôtre;
J'ai mes prôneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre
Volume sur volume incessamment desserre (1);
Je parlerai de vous avec monsieur Colbert (2);
Et vous éprouverez si mon amitié sert:
Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre;
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, et vante notre prince,
Va te faire admirer chez les gens de province.

(1) Expression tirée de Saint-Amand, qui avait dit dans son *poète crotté :*

Et même depuis peu la Serre
Qui livre sur livre desserre.

(2) Ce grand ministre avait inspiré à Louis XIV de donner des pensions aux gens de lettres, et Chapelain fut chargé d'en faire la lisfe.

Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour et des railleurs l'effroi ;
Joins à ces qualités celles d'une âme vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser nuit et jour un rouge justaucorps (1):
Pour avoir de l'encens, donner une bataille ;
Ne laisser de sa bourse échapper une maille ;
Surtout sers-leur d'exemple, et ressouviens-toi bien
De leur former un style aussi dur qui le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de Linière (2),
Ils liront seulement ma Jeanne toute entière ;
Là, dans un long tissu d'amples narrations,
Ils verront comme il faut berner les nations ;
Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée,
Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir ;
Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir ;
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre de pages,
Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages !
Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
Bilaine et de Serci sans moi seraient des drilles ;
Mon nom seul au palais nourrit trente familles ;

(1) Quand Chapelain était chez lui il portait toujours un justaucorps rouge, en guise de robe de chambre.

(2) Il avait écrit contre le poème de *la Pucelle* de Chapelain.

Les marchands fermeraient leurs boutiques sans moi,
Et s'ils ne m'avaient plus, ils n'auraient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
Cahier dessus cahier, volume sur volume.
Mon valet, écrivant ce que j'aurais dicté,
Ferait un livre entier, marchant à mon côté.
Et, loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère,
Il deviendrait auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vu rimailler et traduire sous moi;
Si j'ai traduit Gusman (1), si j'ai fait sa préface,
Ton galimatias a bien rempli ma place.
Enfin, pour m'épargner ces discours superflus,
Si je suis grand flatteur, tu l'es et tu le fus;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritais, tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi l'avait mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue, étant vieux courtisan.

(1) Chapelain avait traduit de l'espagnol le roman de Gusman d'Alfarache.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut seul mon partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devais emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi !

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Achève, et prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muse a vu rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

CHAPELAIN.

O dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serais trop vain,
Si ce sale trophée avait souillé ma main.
Adieu, fais lire au peuple, en dépit de Linière,
De tes fameux travaux l'histoire toute entière.

D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourraient sur ta tête encor durer trois jours.

SCÈNE II.

CHAPELAIN seul.

O RAGE! ô désespoir! ô perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle pension fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
Services de vingt ans en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher la Serre,
Et te mettre crottée, ou te laisser à terre?
La Serre, sois d'un roi maintenant régalé;
Ce haut rang n'admet pas un poète pelé.

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, et qui dans cette offense
M'as servi de parade et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, et s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCÈNE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CASSAIGNE, as-tu du cœur ?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître
L'éprouverait sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais ma verve à ce noble courroux.

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi ?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'une insulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins, sans mon âge caduque (1).
Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage,
C'est dedans l'encre seul (2) qu'on lave un tel outrage.
Rime, ou crève. Au surplus, pour ne point te flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu fort poudreux, au milieu des libraires,
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? C'est perdre temps en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus enflé que Boyer (3), plus bruyant qu'un tonnerre.
C'est....

(1) On disait autrefois *caduque* tant au masculin qu'au féminin. Le poète faisant parler ici Chapelain, auteur suranné, a fort bien pu, conformément à l'ancien usage, lui faire dire *âge caduque*.

(2) Encre *seul* pour *seule*, faute de français laissée à dessein pour mieux imiter le langage de Chapelain.

(3) Boyer, de l'Académie française.

CASSAIGNE.

De grâce, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHAPELAIN.

Ne réplique point ; je connais ton fatras (1).
Combats sur ma parole, et tu l'emporteras :
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher ; barbouille, écris, rime et nous venge.

(1) Le fatras dont tu es capable.

SCÈNE IV.

CASSAIGNE *seul.*

PERCÉ jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, et ma veine abattue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
Oh ! la peine cruelle !
En cet affront la Serre est le tondeur,
Et le tondu père de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats !
Comme ma pension, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un poème, ou bien perdre une rente ;
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à bicêtre (1) ;
Des deux côtés mon mal est infini.
Oh ! la peine cruelle !
Faut-il laisser un la Serre impuni ?
Faut-il venger l'auteur de la Pucelle ?

Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie !
Je vois gloire perdue, ou pension finie.
D'un côté je suis lâche, et de l'autre indigent.
Cher et chétif espoir d'une veine flatteuse,
Et tout ensemble gueuse,
Noir instrument, unique gagne-pain,
Et ma seule ressource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain ?
M'es-tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard (2) ;
Il peut me conserver ma gloire et ma finance,
Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On sait comme en traités excelle ce vieillard ;

(1) Aller à Bicêtre, c'est aller à l'hôpital, parce que le châtea de Bicêtre, au-dessus de Gentilly, sert d'hôpital à renfermer l pauvres.

(2) Secrétaire de l'Académie française.

S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle (1)
Vide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut secourir,
Et si l'on me balotte,
Cherchons la Serre, et sans tant discourir,
Traitons du moins, et payons la calotte.

Traiter sans en tirer raison !
Rechercher un marché si funeste à ma gloire !
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison !
Respecter un vieux poil dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce dessein négligent,
Qui passerait pour crime.
Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
Puisqu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Autant que mon honneur, mon intérêt me presse.
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence.
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire-d'aile,
Puisqu'aujourd'hui la Serre est le tondeur ;
Et le tondu père de la Pucelle.

(1) M.lle Scudéri, surnommée Sapho.

SCÈNE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A MOI, la Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son temps, le sais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux !

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir :
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes biens nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi, qui t'a rendu si vain ?
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henri-Quatre (1).

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je suis ?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi,
En comptant tes écrits, pourrait trembler d'effroi.
Mille et mille papiers dont ta table est couverte
Semblent porter écrit le dessein de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
Je veux venger mon maître, et ta plume indomptable
Pour ne se point lasser, n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce phébus qui paraît aux discours que tu tiens
Souvent par tes écrits se découvrit aux miens ;
Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
Je disais : Chapelain lui laissera sa place.

(1) Allusion à un poème de Cassaigne, intitulé *Henri IV*.

Je sais ta pension, et suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir;
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un pédant l'agonisante estime,
Et que, voulant pour singe un écolier parfait,
Il ne se trompait point au choix qu'il avait fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton audace, et je plains ta jeunesse:
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal;
Trop peu de gain pour moi suivrait cette victoire.
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire,
Et j'aurais le regret de voir que tout Paris
Te croirait accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne:
Qui pèle Chapelain craint de tondre Cassaigne!

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si près d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

LA MÉTAMORPHOSE

DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN

EN COMÈTE.

LA plaisanterie que l'on va voir est une suite de la parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes auteurs, à l'occasion de la comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étaient à table chez M. Hessein, frère de M.me de la Sablière.

On feignait que Chapelain ayant été décoiffé par la Serre avait laissé sa perruque à calotte dans le ruisseau où la Serre l'avait jetée.

Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée
Parmi de vieux chiffons allait être entassée,
Quand Phébus l'aperçut, et du plus haut des airs
Jetant sur les railleurs un regard de travers :
Quoi ! dit-il, je verrai cette antique calotte
D'un sale chiffonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devait être la description de cette fameuse perruque.

Qui, de tous ses travaux la compagne fidèle,
A vu naître Gusman et mourir la Pucelle ;
Et qui, de front en front passant à ses neveux,
Devait avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeait cette perruque en comète. *Je veux*, disait ce dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel astre soient poètes*,

Et qu'ils fassent des vers même en dépit de moi.

Furetière, l'un des auteurs de la pièce, remarqua pourtant que cette métamorphose manquait de justesse en un point : *C'est*, dit-il, *que les comètes ont des cheveux, et que la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience les satires que l'on fit contre sa perruque. On lui a attribué l'épigramme suivante qui n'est pas de lui :

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez ;
En vain vous découvrez ma nuque :
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de perruque
Que défroqué de pension.

FIN.






BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

Aug 24 60
[illegible], 2
[illegible]